This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579229 5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉATRE
DE
REGNARD.

TOME QUATRIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉATRE

DE

REGNARD;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, exactement corrigée, & conforme à la repréſentation.

TOME QUATRIEME.

PRINCETON THEOLOGICAL SEMINARY LIBRARY NEW-YORK

A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉMOCRITE,

COMÉDIE,

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

DÉMOCRITE.
AGÉLAS, Roi d'Athenes.
AGÉNOR, Prince d'Athenes.
ISMENE, Princeſſe promiſe à Agélas.
STRABON, Suivant de Démocrite.
CLÉANTHIS, Suivante d'Iſmene.
CRISÉIS, crue fille de Thaler.
THALER, Payſan.
UN INTENDANT.
UN MAITRE-D'HOTEL.
OFFICIERS DU ROI.
LAQUAIS.

La Scene eſt à Athenes.

Digitized by Google

DÉMOCRITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente un déſert, & une caverne dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

STRABON, *ſeul.*

Que maudit ſoit le jour où j'eus la fantaiſie
D'être valet de pied de la Philoſophie !
Depuis près de deux ans, je vis en cet endroit,
Mal vêtu, mal couché, buvant chaud, mangeant froid.
Suivant de Démocrite, en cette ſolitude,
Ce n'eſt qu'avec les ours que j'ai quelque habitude :
Pour un homme d'eſprit comme moi, ce ſont gens
Fort mal morigénés, & peu divertiſſans.
Quand je ſonge d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'étois le mari... Dieu veuille avoir ſon ame !
Je la crois bien défunte, &, s'il n'étoit ainſi,
Le diable n'eût manqué de l'apporter ici.
Depuis vingt ans & plus ſon extrême inſolence

Digitized by Google

Me fit quitter Argos, le lieu de ma naiſſance !
J'erre depuis ce tems, de climats en climats,
Et j'ai dans ce déſert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu ſolitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pu m'en défaire ;
Et je ſuis convaincu que nombre de maris
Voudroient de leurs moitiés ſe voir loin à ce prix.
Thaler vient. Le manant, pour notre ſubſiſtance,
Chaque jour du village apporte la pitance.
Il nous fait bien ſouvent de fort mauvais repas :
Il faut prendre ou laiſſer, & l'on ne choiſit pas.

SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER, *portant une ſporte de jonc, & une groſſe bouteille garnie d'oſier.*

BON jour, Strabon.

STRABON.

Bon jour.

THALER.

Voici votre ordinaire.

STRABON.

Bon ! Tant mieux. Aujourd'hui ferons-nous bonne chere ?
Depuis deux ans je jeûne en ce déſert maudit.
Un jeûne de deux ans cauſe un rude appétit.

Digitized by Google

THALER.

Morgué ! pour aujourd'hui, j'ons tout mis par écuelle ;
Et c'eſt pis qu'une noce.

STRABON.

Ah ! la bonne nouvelle !

THALER.

Voici dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raiſins ſecs, & quantité d'oignons.

STRABON.

Quoi ! toujours des oignons ? Eſprit philoſophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique !

THALER.

Je vous apporte auſſi cette bouteille d'iau,
Que j'ai priſe en paſſant dans le plus clair ruiſſiau.

STRABON.

Une bouteille d'eau ! Le breuvage eſt ignoble.
Ce n'eſt donc pas chez vous un pays de vignoble ?
Tout eſt-il en oignons ? N'y croît-il point de vin ?

THALER.

Oui-dà ; mais Démocrite, habile médecin,
Dit que du vin, ſur-tout, on doit faire abſtinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah ! ciel, quelle ordonance ?
C'eſt mourir tous les jours que de vivre ſans vin.
Mais laiſſe Démocrite achever ſon deſtin :
C'eſt un homme bizarre, ennemi de la vie,
Qui voudroit m'immoler à la Philoſophie,
Me voir comme un fantôme ; &, quand tu reviendras,
De grace, apporte-m'en le plus que tu pourras ;

Digitized by Google

Mais du meilleur au moins, car c'eſt pour un malade,
Et je boirai pour toi la meilleure raſade.
Entends-tu, mon enfant?

THALER.

Je n'y manquerai pas.

STRABON.

Où donc eſt Criſéis qui ſuit par-tout tes pas?
J'aime encore le ſexe.

THALER.

Elle eſt, morgué! gentille;
Et Démocrite...

STRABON.

Étant, comme je crois, ta fille,
Ayant de plus tes traits, & cet air ſi charmant,
Elle ne peut manquer de plaire aſſurément.

THALER.

Oh! ce ſont des effets de votre complaiſance.
Mais elle n'eſt pas tant ma fille que l'on penſe.

STRABON.

Comment donc?

THALER.

Bon! qui ſait d'où je venons tretous?

STRABON.

C'eſt donc la mode auſſi d'en uſer parmi vous
Comme on fait à la ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne ſe pique pas d'être enfant de ſon pere?

THALER.

Suffit, je m'entends bian. Mais enfin, m'eſt avis
Que votre Démocrite en tient pour Criſéis.

STRABON.

Pour Criſéis?...

Digitized by Google

THALER.

Il a l'ame un tantet férue.

STRABON.

Bon ! bon !

THALER.

Je vous ſoutiens que je ne ſuis pas grue:
Je flaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas.
Je vois qu'il eſt fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il eſt tout occupé de la philoſophie.

THALER.

Qu'importe ? Quand on voit une fille jolie...
Le diable eſt bien malin, & fait ſouvent ſon coup.

STRABON.

Parbleu ! je le voudrois, m'en coûtât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui près de lui paſſez ainſi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour ?

STRABON.

Je m'ennuie:
Voilà tout mon emploi.

THALER.

Bon ! vous vous moquez bian.
Et peut-on s'ennuyer lorſque l'on ne fait rian ?

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philoſophique,
Je m'étois figuré que, dans ce lieu ruſtique,
Je ſerois affranchi du commerce des ſens,
Et n'aurois pour mon corps nuls ſoins embarraſſans;
Qu'entiérement défait de femme & de ménage,
Les paſſions ſur moi n'auroient nul avantage :
Mais je me ſuis trompé, ma foi, bien lourdement;
Le corps contre l'eſprit regimbe à tout moment.

Digitized by Google

THALER.

Et que fait Démocrite en cette grotte obſcure ?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit ! De quoi ?

STRABON.

De l'humaine nature.
Il ſoutient, par raiſons, que les hommes ſont tous
Sots, vains, extravagans, ridicules & fous.
Pour les fuir, tout le jour il eſt dans ſa caverne ;
Et la nuit, quand la lune allume ſa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au ſommet des rochers,
Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers.
Aux aſtres, en ces lieux, nous rendons nos viſites ;
Nous voyons Jupiter avec ſes Satellites :
Nous ſavons ce qui doit arriver ici bas ;
Et je m' inſtruis pour faire un jour des almanachs.

THALER.

Des almanachs ! morgué, j'en voudrois ſavoir faire.

STRABON.

Hé bien ! changeons d'état, ce n'eſt pas une affaire.
Demeure dans ces lieux ; & moi, j'irai chez toi.
Tu deviendras ſavant : tu ſauras, comme moi,
Que rien ne vient de rien : & que des particules...
Rien ne retourne en rien ; de plus, les corpuſcules...
Les atômes ; d'ailleurs, par un ſecret lien,
Accrochés dans le vuide... Entends-tu bien ?

THALER.

Fort bien.

Digitized by Google

STRABON.

Que l'ame & que l'eſprit n'eſt qu'une même choſe,
Et que la vérité que chacun ſe propoſe
Eſt dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher.
Je ne crois pas, tout franc, que j'aille l'y chercher.

STRABON.

Mais, raillerie à part, achete mon office;
Tu pourras dès ce jour entrer en exercice:
J'en ferai bon marché.

THALER.

C'eſt bien l'argent, ma foi,
Qui nous arrêteroit! J'ai, ſi je veux, de quoi
Faire aller un carroſſe, & rouler à mon aiſe.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne te déplaiſe?

THALER.

Comment? je le ſais bian, il ſuffit.

STRABON.

Mais encor?
Aurois-tu par haſard trouvé quelque tréſor?

THALER.

Que ſait-on?

STRABON.

Un tréſor! En quel lieu peut-il être?
Dis-moi.

THALER.

Bon! Qucuque ſot!... Vous jaſeriez peut-être?

STRABON.

Non, ma foi.

Digitized by Google

THALER.

Votre foi?

STRABON.

Je veux être un maraud, si...

THALER.

Vous me promettez?...

STRABON.

Parle donc au plutôt. Eſt-il loin d'ici?

THALER, *tirant un riche bracelet.*

Non; le voilà dans ma poche.

STRABON, *à part.*

Le coquin dans le bois a volé quelque coche.

(*à Thaler.*)

Juſte Ciel! d'où te vient ce bijou plein de feu?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah! ah! de ta femme? A quel jeu L'a-t-elle donc gagné?

THALER.

Bon! eſt-ce mon affaire?

Digitized by Google

SCENE III.

DÉMOCRITE, STRABON, THALER.

THALER.

MAIS Démocrite vient. Motus, il faut ſe taire.

DÉMOCRITE, *à part.*

Suivant les anciens & ce qu'ils ont écrit,
L'homme eſt, de ſa nature, un animal qui rit;
Cela ſe voit aſſez : mais pour moi, ſans ſcrupule,
Je veux le définir animal ridicule.

STRABON, *à Thaler.*

Ce début n'eſt pas mal.

DÉMOCRITE, *à part.*

Il eſt, à tout moment,
La dupe de lui-même & de ſon changement.
Il aime, il hait, il craint, il eſpere, il projette;
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiete;
Il ſe fâche, il s'appaiſe; il évite, il pourſuit;
Il veut, il ſe repent; il éleve, il détruit;
Plus léger que le vent, plus inconſtant que l'onde,
Il ſe croit en effet le plus ſage du monde :
Il eſt ſot, orgueilleux, ignorant, inégal :
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

STRABON, *à Démocrite.*

Dans ce panégyrique où votre eſprit s'aiguiſe,
La femme, s'il vous plaît, n'eſt-elle pas compriſe?

DÉMOCRITE.

Oui, ſans doute.

Digitized by Google

STRABON.

En ce cas, je ſuis de votre avis.

DÉMOCRITE.

Ah! vous voilà, bon-homme? Où donc eſt Criſéis?

THALES.

Je l'attendois ici, j'en ai le cœur en peine;
Elle s'eſt amuſée au bord de la fontaine.
Elle tarde, cela commence à me fâcher.
Elle viendra bientôt, car je vais la chercher.

SCENE IV.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Nous ſommes, dans ces lieux, à l'abri des viſites
Des ſots écornifleurs & des froids paraſites;
Car je ne penſe pas que nul d'entr'eux jamais
Y puiſſe-être attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous tâter, dans cette conjoncture,
D'un repas apprêté par la ſeule nature?

(*Il tire ſon dîner.*)

DÉMOCRITE.

Toujours boire & manger! Carnacier animal,
C'eſt bien fait, ſuis toujours ton appétit brutal.
Le corps, ce poids honteux où l'ame eſt aſſervie,
T'occupera-t-il ſeul le reſte de ta vie?

STRABON.

Digitized by Google

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'eſprit s'en porte mieux.

DÉMOCRITE.

Ame ſtupide & craſſe !

STRABON.

Elle eſt graſſe à vos yeux ;
Mais mon corps, en revanche, eſt maigre, dont j'enrage.
Je ſuis las à la fin de tout ce badinage ;
Et, ſi vous ne quittez ces dieux où nous voilà,
Je ſerai bien contraint, moi, de vous planter là.
Je ſuis un parchemin, mon corps eſt diaphane.

DÉMOCRITE.

Va, fuis de devant moi ; retire-toi, profane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas :
Aſſez d'autres, ſans toi, ſuivront ici mes pas.
Je voulois te guérir de tes erreurs funeſtes,
Te mener par la main aux régions céleſtes,
Affranchir ton eſprit de l'empire des ſens :
Tu ne mérites pas la peine que je prends,
Animal ſenſuel, qui n'oſerois me ſuivre !

STRABON.

Senſuel, j'en conviens, j'aime à manger pour vivre ;
Mais on ne dira pas que je ſois amoureux.

DÉMOCRITE.

Qu'entends-tu donc par-là ?

STRABON.

J'entends ce que je veux,
Et vous ce qu'il vous plaît.

DÉMOCRITE, *à part.*

Sauroit-il ma foibleſſe ?

Digitized by Google

(*Haut.*)

Mais ce n'eſt pas à moi que ce diſcours s'adreſſe?

STRABON.

Etes-vous amoureux, pour relever ce mot?

DÉMOCRITE.

Démocrite amoureux!

STRABON.

Seriez-vous aſſez ſot
Pour donner, comme un autre, en l'erreur populaire?

DÉMOCRITE, *à part.*

Cela n'eſt que trop vrai.

STRABON.

Vous chercheriez à plaire,
Et feriez le galant? J'en rirois tout mon ſaoul.
Mais je vous connois trop, vous n'êtes pas ſi fou.

DÉMOCRITE, *à part.*

Que je ſouffre en dedans, & qu'il me mortifie!

STRABON.

Vous avez le rempart de la philoſophie;
Et lorſque le cœur veut s'émanciper parfois,
La raiſon auſſi-tôt lui donne ſur les doigts.

DÉMOCRITE.

Il eſt des paſſions que l'on a beau combattre,
On ne ſauroit jamais tout-à-fait les abattre;
Sous la ſageſſe en vain on ſe met à couvert,
Toujours par quelqu'endroit notre cœur eſt ouvert;
L'homme fait malgré lui ſouvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuis de devant moi; retire-toi, profane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas:

Digitized by Google

Assez d'autres sans toi suivront ailleurs mes pas.
Animal sensuel !

DÉMOCRITE.

Quoi ! tu crois donc que j'aime ?
(*à part.*)
Je voudrois me cacher ce secret à moi-même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde ! Mais j'ai cru m'appercevoir
Que les filles vous font encor plaisir à voir.
Votre humeur ne m'est pas tout-à-fait bien connue,
Où Criséis parfois vous réjouit la vue.

DÉMOCRITE.

D'accord : son cœur, novice à l'infidélité,
Par le commerce humain n'est point encore gâté :
La vérité se voit en elle toute pure :
C'est une fleur qui sort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous raccrochez encore au féminin.

DÉMOCRITE.

Tu te moques de moi.

Digitized by Google

SCENE V.

CRISÉIS, DÉMOCRITE, STRABON.

DÉMOCRITE.

MAIS Criſéis s'avance.
Sur ſon front pudibond brille ſon innocence.

CRISÉIS.

Je cherche ici mon pere, & ne le trouve pas;
Juſqu'aſſez près d'ici j'avois ſuivi ſes pas,
Ne l'avez-vous point vu? Dites-moi, je vous prie,
Seroit-il retourné?

DÉMOCRITE, *à part.*

Dans mon ame attendrie,
Je ſens, en la voyant, la raiſon & l'amour,
L'homme & le philoſophe, agités tour-à-tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la Belle, en votre promenade,
Donné, ſans y penſer, près de quelqu'embuſcade?
On trouve quelquefois, au milieu des forêts,
Des Sylvains pétulans, des Faunes indiſcrets,
Qui, du ſoir au matin, vont à la picorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISÉIS.

Jamais je ne m'égare; &, grace à mon deſtin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.
Je m'étois arrêtée au bord d'une fontaine,

Digitized by Google

Dont le charmant murmure & l'onde pure & saine
M'invitoient à laver mon visage & mes mains.

STRABON.

C'est aussi tout le fard dont j'use les matins.

DÉMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois, c'est la pure nature;
Son teint n'est point encor nourri dans l'imposture;
Elle doit son éclat à sa seule beauté.

STRABON.

Son visage est tout neuf, & n'est point frelaté.

DÉMOCRITE, *à Criséis.*

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire,
Fait voir que vous avez quelque dessein de plaire.

CRISÉIS.

D'autres soins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DÉMOCRITE.

Sauriez-vous par hasard ce que c'est?...

CRISÉIS.

Quoi!

DÉMOCRITE.

L'amour.

CRISÉIS.

L'amour?

STRABON.

Oui, l'amour.

CRISÉIS.

Non.

DÉMOCRITE.

Je veux vous en instruire.

(*à part.*)

Je tremble & je ne sais ce que je vais lui dire.

Digitized by Google

STRABON, *à part, à Démocrite.*

Quoi ! vous qui raiſonnez philoſophiquement,
Qui parlez à vos ſens impérativement,
Qui voyez face à face étoiles & planetes,
Une fille vous met en l'état où vous êtes ?
Vous tremblez ! allons donc, montrez de la vigueur.

DÉMOCRITE, *à part.*

Tant de trouble jamais ne régna dans mon cœur.
(*à Criſéis.*)
L'amour eſt en effet ce qu'on a peine à dire ;
C'eſt une paſſion que la nature inſpire,
Un appétit ſecret dans le cœur répandu,
Qui meut la volonté de chaque individu
A ſe perpétuer & rendre ſon eſpece...

STRABON, *à part, à Démocrite.*

Pour un homme d'eſprit vous parlez mal tendreſſe.
(*à Criſéis.*)
L'amour, ne vous déplaiſe, eſt un je ne ſais quoi,
Qui vous prend, je ne ſais, ni par où, ni pourquoi ;
Qui va je ne ſais où ; qui fait naître en notre ame
Je ne ſais quelle ardeur que l'on ſent pour la femme ;
Et ce je ne ſais quoi qui paroît ſi charmant,
Sort enfin de nos cœurs, & je ne ſais comment.

CRISÉIS.

Vous me parlez tous deux une langue étrangere,
Et moins qu'auparavant je connois ce myſtere.
L'amour n'eſt pas, je crois, facile à pratiquer,
Puiſqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon eſprit eſt borné ; je ne veux point apprendre
Les choſes qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux.

Digitized by Google

SCENE VI.

AGÉLAS & AGÉNOR, *en habit de Chaſſeurs*; DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON.

STRABON.

Qui peut ſi bruſquement nous ſurprendre en ces lieux?

AGÉLAS, *à Agénor.*

Demeurons dans ce bois; laiſſons aller la chaſſe.
Attendons quelque tems que la chaleur ſe paſſe.
(*Il apperçoit Criſéis.*)
Mais que vois-je?

STRABON, *à part, à Démocrite & à Criſéis.*

Voilà peut-être de ces gens
Qui vont par les forêts détrouſſer les paſſans.

CRISÉIS, *à part, à Strabon.*

Pour moi, je ne vois rien dans leur air qui m'étonne.

AGÉLAS, *à Agénor.*

Approchons. Que d'appas! ciel! l'aimable perſonne!
Et comment ſe peut-il que ces ſombres forêts
Renferment un objet ſi doux, ſi plein d'attraits?

STRABON, *à part, à Démocrite & à Criſéis.*

Tout cela ne vaut rien. Ces gens-ci, dans leur courſe,
Paroiſſent en vouloir plus au cœur qu'à la bourſe.
Sauvons-nous.

AGÉLAS, *à Criſéis.*

Permettez qu'en ce ſauvage endroit,

Digitized by Google

On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit;
Souffrez...

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

Plus long diſcours ſeroit fort inutile.
Vous êtes égarés du chemin de la ville,
Cela ſe volt aſſez : mais, quand il vous plaira,
Dans la route bientôt Strabon vous remettra.

AGÉLAS.

Un cerf que nous pouſſons depuis trois ou quatre heures,
Nous a, par les détours, conduit dans ces demeures;
Et j'ai mis pied à terre en ces lieux détournés....

DÉMOCRITE.

Vous êtes donc chaſſeurs ?

AGÉLAS.

Des plus déterminés.

DÉMOCRITE.

Ah ! je m'en réjouis. Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, ſe mettre hors d'haleine;
Interrompre au matin un tranquille ſommeil;
Aller dans les forêts prévenir le ſoleil;
Fatiguer de ſes cris les échos des montagnes;
Paſſer en plein midi les guérets, les campagnes,
Dans les plus creux vallons fondre en déſeſpérés;
Percer rapidement les bois les plus fourrés;
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide :
Manquer la bête enfin, après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las & recru,
Eſtropié ſouvent : dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie ?

Digitized by Google

AGÉNOR.

Ces occupations & ces nobles travaux
Sont les amuſemens des plus fameux héros ;
Et lorſqu'à leurs ſouhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGÉLAS.

Mais, ſans trop témoigner de curioſité,
Peut-on ſavoir quelle eſt cette jeune beauté ?

STRABON.

De quoi vous mêlez-vous ?

AGÉNOR.

On ne peut voir paroître
Un ſi charmant objet, ſans vouloir le connoître.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plaît.

AGÉNOR.

Sais-tu bien
A qui tu parles-là ?

STRABON.

Moi ? non, je n'en ſais rien.

AGÉNOR.

Sais-tu que c'eſt le Roi ?

STRABON.

Le Roi ! ſoit. Que m'importe ?

AGÉNOR.

Mais voyez ce maraud, de parler de la ſorte !

STRABON.

Maraud ! Sachez, Monſieur, que ce n'eſt point mon nom ;
Et, ſi vous l'ignorez, je m'appelle Strabon,
Philoſophe ſublime autant qu'on le peut être,
Suivant de Démocrite, & vous voyez mon maître ;

Digitized by Google

AGÉLAS.

Quoi ! je verrois ici cet homme ſi divin,
Cet eſprit ſi vanté, ce Démocrite enfin,
Que ſon profond ſavoir juſques aux cieux éleve ?

STRABON.

Oui, Seigneur c'eſt lui-même ; & voici ſon élcve.

AGÉLAS, *à Démocrite.*

Pardonnez, s'il vous plaît, mes indiſcrétions ;
Je trouble avec regret vos méditations :
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'accable...

DÉMOCRITE.

Vous venez à propos, nous nous mettions à table ;
Vous prendrez votre part d'un très-frugal repas :
Mais il faut excuſer, on ne vous attend pas.

STRABON, *à Agélas, lui préſentant la ſporte.*

Ce ſera de bon cœur, & ſans cérémonie.

AGÉLAS.

De manger à préſent je ne ſens nulle envie ;
Mais je veux toutefois, ſortant de ce déſert,
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous moquez.

AGÉLAS.

Je veux que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette triſte demeure,
Pour venir à ma Cour.

DÉMOCRITE.

Qui ? nous, Seigneur ?

AGÉLAS.

Oui, vous.

STRABON, *à part.*

Que je m'en vais manger !

Digitized by Google

AGÉLAS.

Vous viendrez avec nous.

DÉMOCRITE.

Moi, que j'aille à la Cour ? Grand dieu ! qu'irois-je y faire ?
Mon eſprit peu liant, mon humeur trop ſincere,
Ma maniere d'agir, ma critique & mes ris,
M'attireroient bientôt un monde d'ennemis.

AGÉLAS, *à Démocrite.*

Je ſerai votre appui, quoi qu'on diſe ou qu'on faſſe.
Je vous demande encor une ſeconde grace,
Et votre cœur, je crois, n'y réſiſtera pas :
C'eſt que ce jeune objet accompagne vos pas.
(*A Criſéis.*)
Y répugneriez-vous ?

CRISÉIS.

Je dépends de mon pere ;
Sans ſon conſentement je ne ſaurois rien faire :
Mais j'aurois grand plaiſir de le ſuivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout eſt ſomptueux ;
Où les choſes qu'on voit ſont pour moi ſi nouvelles
Les hommes ſi bien faits !

STRABON, *à part.*

Les femmes ſi fidelles !

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

Que vous connoiſſez mal les lieux dont vous parlez !

CRISÉIS, *à Démocrite.*

Je les connoîtrai mieux bientôt, ſi vous voulez.
Vous avez ſur mon pere une entiere puiſſance ;
Vous n'avez qu'à parler.

DÉMOCRITE.

Vous vous moquez, je penſe.

Digitized by Google

Examinez-moi bien ; ai-je, du bas en haut,
Pour être courtiſan, la taille & l'air qu'il faut ?

CRISÉIS.

J'attends de vos bontés cette faveur extrême ;
Ne me refuſez pas.

DÉMOCRITE, *à part.*

Pourquoi faut-il que j'aime ?
(*A Agélas.*)
Mais, Seigneur....

AGÉLAS, *à Démocrite.*

A mes vœux daignez tout accorder ;
Songez qu'en vous priant, j'ai droit de commander.
Je le veux.

DÉMOCRITE.

Il ſuffit.

AGÉLAS.

La réſiſtance eſt vaine.
J'ai des gens, des chevaux dans la route prochaine ;
Pour ſe rendre en ces lieux on va les avertir.
Toi, prends ſoin, Agénor, de les faire partir.
(*A Démocrite.*) (*A Agénor.*)
Je vous laiſſe. Sur-tout cette aimable perſonne...

AGÉNOR, *à Agélas.*

Qu'à mes ſoins diligens votre cœur s'abandonne.

SCENE VII.

Digitized by Google

SCENE VII.

DÉMOCRITE, AGÉNOR, THALER, CRISÉIS, STRABON.

THALER, *à Criſéis.*

Morgué'! je n'en puis plus ; je vous cherche par-tout ;
J'ai couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir...

STRABON, *à Thaler.*

Paix ! tais-toi ; va plier ton bagage ;
Nous allons à la Cour ; on t'a mis du voyage.

THALER.

A la Cour !

STRABON.

Oui, parbleu !

THALER.

Tu te gauſſes de moi.

STRABON.

Non : le Roi veut te voir ; il a beſoin de toi.

THALER.

Pargué, j'irai fort bian, ſans répugnance aucune.
Pourquoi non ? M'eſt avis que j'y ferai forteune.

AGÉNOR, *à Criſéis.*

Ne perdons point de tems, ſuivons notre projet ;

Digitized by Google

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet eſt tout fait.

DÉMOCRITE.

(à part.) *(à Criſéis.)*

Quel voyage, grands Dieux! C'eſt à votre priere
Que je fais une choſe à mon cœur ſi contraire,
Mais pour vous, Criſéis, que ne feroit-on pas?
(à part.)
Que je ſens là-dedans de trouble & de combats!

SCENE VIII.

STRABON, *ſeul.*

ADIEU, forêts, rochers; adieu, caverne obſcure,
Inſenſibles témoins des peines que j'endure;
Adieu, tigres, ours, cerfs, daims, ſangliers & loups.
Si, pour philoſopher, je reviens parmi vous,
Je veux qu'une panthère, avec ſa dent glouronne,
Ne faſſe qu'un repas de toute ma perſonne.
Je ſuis votre valet. Loin de ce triſte lieu,
Je vais boire & manger. Bon jour. Bon ſoir. Adieu.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théatre représente le Palais d'Agélas, Roi d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, CLÉANTHIS.

CLÉANTHIS.

SI j'avois le secret de deviner la cause
Du chagrin qu'à mes yeux votre visage expose,
De cet ennui soudain qui vous tient sous ses loix,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois ;
Moi, de le demander, & vous, de me le dire ;
Mais, puisque sans parler je ne puis m'en instruire,
Dites-moi, s'il vous plaît, depuis une heure ou deux,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux ?
Quel sujet vous oblige à répandre des larmes ?
Le Roi plus que jamais est épris de vos charmes,
Il vous aime ; &, de plus, une suprême loi
L'oblige à vous donner & sa main & sa foi :
Et quand même il romproit une si douce chaîne,
Agénor est un Prince assez digne d'Ismene :
Je sais qu'il vous adore, & qu'il n'ose à vos yeux,
Par respect pour le Roi, faire éclater ses feux.

Digitized by Google

ISMENE.

Je veux bien assurer qu'un manque de couronne
Est l'unique défaut qui soit en sa personne,
Et qu'Agénor auroit tous les vœux de mon cœur,
S'il étoit un peu moins sensible à la grandeur.
Mais enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chere Cléanthis, est venu me surprendre:
Je le chasse, il revient; & je ne sais pourquoi,
Ce jour, plus qu'aucun autre, il cause mon effroi.

CLÉANTHIS.

On ne peut vous ôter le sceptre & la couronne,
Et le rang glorieux que le destin vous donne:
Je vous l'apprends encor, si vous ne le savez;
J'en suis un peu la cause, & vous me le devez.

ISMENE.

Comment?

CLÉANTHIS.

Ecoutez-moi. La Reine, votre mere,
Abandonnant Argos où mourut votre pere,
Par un second hymen épousa le feu Roi
Qui régnoit en ces lieux, mais avec cette loi,
Que, si d'aucun enfant il ne devenoit pere,
Du trône Athénien vous seriez l'héritiere,
Et que son successeur deviendroit votre époux.
La Reine eut une fille; & l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant, pris d'une autre famille,
De même âge à peu près, mais moribond, mal sain,
Et qui mourut aussi, je crois, le lendemain.
Moi, j'allai cependant, sans tarder davantage,

Digitized by Google

Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
Un pauvre payſan, que l'or ſut engager,
De ce fardeau pour moi voulut bien ſe charger.
Je *lui* dis que de moi l'enfant tenoit naiſſance
Qu'il devoit avec ſoin élever ſon enfance :
Je lui cachai toujours ſon nom & ſon pays;
Le pâtre crut enfin tout ce que je lui dis.
Quinze ans ſe ſont paſſés depuis cette aventure.
Votre mere a payé les droits à la nature;
Et depuis ce long-tems aucun mortel, je crois,
N'a pu de cette fille avoir ni vent ni voix.

ISMENE.

Je ſais depuis *long-tems* ce que tu viens de dire ;
Ta bouche avoit déja pris ſoin de m'en inſtruire :
Ce ſouvenir encore augmente ma terreur,
Et vient juſtifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chaſſe,
Le Roi, rêveur, diſtrait, a paru tout de glace ?
Ses regards *inquiets* m'ont dit ſon embarras :
Il ſembloit m'éviter & détourner ſes pas.
Ah ! Cléanthis, je crains que quelqu'amour nouvelle
Ne lui faſſe...

CLÉANTHIS.

Ah ! voilà l'ordinaire querelle.
C'eſt une étrange choſe ; il faut que *les amans*
Soient toujours de leurs maux les premiers inſtrumens.
Qu'un homme par haſard ait détourné la vue
Sur quelque objet nouveau qui paſſe dans la rue ;
Qu'il ait paru rêveur, enjoué, gai, chagrin ;
Qu'il n'ait pas ri, pleuré, parlé, que ſais-je enfin ?

Digitized by Google

Voilà la jalouſie auſſi-tôt en campagne ;
D'une mouche on lui fait une groſſe montagne :
C'eſt un traître, un ingrat, c'eſt un monſtre odieux,
Et digne du courroux de la terre & des cieux.
Il faut aller plus doux dans le ſiecle où nous ſommes.
On doit, parfois, paſſer quelque fredaine aux hommes,
Fermer ſouvent les yeux; bien entendu, pourtant,
Que tout cela ſe fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme ſi tranquille eſt d'un pénible uſage :
Toujours quelque ſoupçon renaît pour l'alarmer.
Ah ! que tu connois mal ce que c'eſt que d'aimer !

CLÉANTHIS.

Oui ! je me ſuis d'aimer parfois licenciée ;
J'ai fait pis, je me ſuis dans Argos mariée.

ISMENE.

Toi, mariée !

CLÉANTHIS.

Oui, moi; mais à mon grand regret.
Autant que je le puis, je tiens le cas ſecret.
Avant que les deſtins, touchés de ma miſere,
Euſſent fixé mon ſort auprès de votre mere,
J'avois fait ce beau coup; mais, à vous dire le vrai,
Ce mariage-là n'étoit qu'un coup d'eſſai.
J'avois pris un mari brutal, jaloux, bizarre,
Gueux, joueur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils ſont preſque tous : je l'ai tant tourmenté,

Digitized by Google

Excédé, maltraité, rebuté, molesté,
Qu'il m'a privée enfin de sa vue importune;
Le diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMENE.

Est-il mort?

CLÉANTHIS.

Autant vaut. Depuis vingt ans & plus
Qu'il a pris son parti, nous ne nous sommes vus;
Et, quand même en ces lieux il viendroit à paroître,
Nous nous verrions, je crois, tous deux sans nous connoître.
J'ai bien changé d'état; &, lorsqu'il s'en alla,
Je n'étois qu'un enfant haute comme cela.

ISMENE.

Ta belle humeur pourroit me sembler agréable,
Si de quelque plaisir mon cœur étoit capable.

CLÉANTHIS.

Pour chasser le chagrin, Madame, où je vous voi,
Consentez, je vous prie, à venir avec moi,
Pour voir un animal qu'en ces lieux on amene,
Et que le Prince a pris dans la forêt prochaine.
Il tient, à ce qu'on dit, & de l'homme & de l'ours;
Il parle quelquefois, & rit presque toujours.
On appelle cela, je pense.... un Démocrite.

ISMENE.

Tu rends assurément peu d'honneur au mérite.
L'animal dont tu fais un portrait non commun,
Est un grand Philosophe.

CLÉANTHIS.

Hé! n'est-ce pas tout un?

Digitized by Google

ISMENE.

Tu peux aller le voir ; mais pour moi, je te prie,
Laiſſe-moi quelque tems toute à ma rêverie ;
J'en fais mon ſeul plaiſir. Tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux ſoupçons m'occupent trop l'eſprit.

CLÉANTHIS.

Quelqu'un s'avance ici. Je m'en vais vous conduire,
Et reviendrai pour voir cet homme qu'on admire.

SCENE II.

STRABON, *ſeul, en habit de Cour.*

QUAND on a de l'eſprit, ma foi, vive la Cour !
C'eſt là qu'il faut venir ſe montrer au grand jour ;
Et c'eſt mon centre, à moi. Bon vin, bonne cuiſine ;
J'ai calmé les fureurs d'une guerre inteſtine.
J'ai d'abord pris ma part de deux repas exquis ;
Et me voilà déja vêtu comme un Marquis.
Cela me ſied bien. Mais quelqu'un ici s'avance....

Digitized by Google

SCENE III.

THALER, *en habit de Cour par-dessus son habit de payſan*, STRABON.

STRABON.

C'est Thaler. Justes dieux ! quelle magnificence !

THALER, *vers la porte d'où il sort, à des Domestiques qui éclatent de rire.*

Oh ! dame ! voyez-vous ! tout franc, je n'aime pas
Qu'on se rie à mon nez, & qu'on suive mes pas.
Si quelqu'un vient encor se gausser davantage,
Je lui sangle d'abord mon poing par le visage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voilà ?

THALER, *à Strabon.*

Morgué ! je ne sais pas quelle graine c'est-là.
Ils sont un régiment de diverses figures,
Jaune, gris, vard, enfin de toutes les peintures,
Qui sont tous après moi comme des possédés.
(*Allant vers la porte.*)
Palsangué ! le premier...

STRABON.

C'est qu'ils sont enchantés
De voir un gentilhomme avec si bonne mine,
Un port si gracieux, une taille si fine.

THALER, *revenant à Strabon.*

Me voilà.

Digitized by Google

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,
N'eſt-ce pas ?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,
Si Seigneur à la Cour, dans ſes airs de conquête,
Eſt mieux paré que toi des pieds juſqu'à la tête.

THALER.

Je ſuis, ſans vanité, bien tourné quand je veux ;
Et j'ai, quand il me plaît, tout autant d'eſprit qu'eux.
Qui fait le bel oiſiau ? c'eſt, dit-on, le pleumage.
Notre fille eſt, de même, en fort bon équipage.
Allons, faut dire vrai, je ſuis content du Roi ;
Morguenne ! il en agit rondement avec moi.
Ils m'ont bien fait dîner ; c'eſt un plaiſir extrême
D'avoir grand appétit, & l'eſtomac de même,
Lorſque l'on peut tous deux les contenter, s'entend :
J'ai mangé comme quatre, & j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie ?

THALER.

J'y ſerois volontiers tout le tems de ma vie.
L'état où je me vois me fait émerveiller ;
M'eſt avis que je rêve, & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & ſauvage
Tient encore, à mes yeux, quelque peu du village.
Plante-toi ſur tes pieds ; te voilà comme un ſot.
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot.

Digitized by Google

Des airs développés ; allons ; fais-toi de fête.
Remue un peu les bras. Balance-toi la tête.
De la vivacité. Danse. Prends du tabac.
Ne tends pas tant le dos. Renfonce l'estomac.
(*Il lui donne un coup dans le dos, & un autre dans l'estomac.*)

THALER.

Oh ! morgué ! bellement ; comme vous êtes rude !
J'ai l'estomac démis.

STRABON.

Ce n'est là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout seul.

STRABON.

Paix ! Démocrite vient :
Prends d'un jeune Seigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non, morgué ! je m'en vas ; aussi bien je pétille,
Mis comme me voilà, d'aller voir notre fille.

Digitized by Google

SCENE IV.

DÉMOCRITE, *suivi d'un* INTENDANT, *d'un* MAITRE-D'HOTEL, *& de quatre grands* LAQUAIS, STRABON.

DÉMOCRITE.

EN ces lieux, comme ailleurs, je vois, de toutes parts,
Mille plaisans objets attirer mes regards.
Les grands & les petits, la Cour comme la Ville,
Pour rire a mon plaisir tout m'offre un champ fertile;
Et me voyant aussi dans un riche palais,
Entouré d'officiers, escorté de valets,
Transporté tout-d'un-coup de mon séjour paisible,
Je me trouve moi-même un sujet fort risible.
Vous, qui suivez mes pas, que voulez-vous de moi?

L'INTENDANT, *à Démocrite.*

Je suis auprès de vous par l'ordre exprès du Roi.
Il prétend, s'il vous plaît, m'accorder cette grace,
Que de votre Intendant je prenne ici la place;
Et je viens vous offrir mes soins & mon savoir.

DÉMOCRITE.

Mais je n'ai nulle affaire, & n'en veux point avoir.

L'INTENDANT.

C'est aussi pour cela qu'officier nécessaire,
Réglant votre maison, j'aurai soin de tout faire.

J'afferme

Digitized by Google

J'afferme, je reçois, je diſpoſe des fonds,
Des valets...

DÉMOCRITE.

Ah ! tant mieux. Puiſque dans les maiſons
Vous avez ſur les gens un pouvoir deſpotique,
De grace, réformez tout ce vain domeſtique.
Je ne ſaurois ſouffrir, toujours à mes côtés,
Ces quatre grands Meſſieurs droit ſur leurs pieds plantés.

L'INTENDANT.

Il eſt de la grandeur d'avoir un gros cortége.

DÉMOCRITE.

Quoi ! ſi je veux touſſer, cracher, moucher, que ſais-je ?
Et le jour & la nuit faudra-t-il que quelqu'un
Tienne de tous mes faits un regiſtre importun ?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité c'eſt l'ordinaire uſage.

DÉMOCRITE.

Cet uſage, à mon gré, n'eſt ni prudent ni ſage.
Les hommes, qui ſouvent font tout mal-à-propos,
Et qui devroient cacher leur foible & leurs défauts,
Sont toujours les premiers à montrer leurs bêtiſes.
Pour faire à tout moment, & dire des ſottiſes,
A quoi bon, s'il vous plaît, payer tant de témoins ?
Meſſieurs, laiſſez-moi ſeul, & treve de vos ſoins.
(*Au Maître-d'hôtel.*)
Et vous, que vous plaît-il ?

LE MAITRE-D'HOTEL, *à Démocrite.*

Le Prince à vous m'envoie,
Et pour Maître-d'hôtel il veut que je m'emploie.

Digitized by Google

STRABON, *à part.*

Bon ! voici le meilleur.

DÉMOCRITE.

C'eſt, entre vous & moi,
Auprès d'un Philoſophe un fort chétif emploi.

LE MAITRE-D'HOTEL.

J'eſpere avec honneur remplir mon miniſtere ;
Et vous n'aurez, je crois, nul reproche à me faire.

DÉMOCRITE.

J'en ſuis perſuadé de reſte.

L'INTENDANT, *à Démocrite.*

Ce n'eſt point
Parce que l'amitié l'un à l'autre nous joint ;
Mais je réponds de lui, c'eſt un très-honnête homme,
Fidele, incorruptible, équitable, économe.
(*Bas à Démocrite.*)
Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*

Quand je ne ſerois pas au rang de vos amis,
Je publierois par-tout que l'on ne trouve gueres
D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus déſintéreſſé, plus actif, plus adroit.
(*Bas à Démocrite.*)
Prenez-y garde au moins, car il ne va pas droit.

L'INTENDANT, *au Maître-d'hôtel.*

Monſieur, en vérité, vous êtes trop honnête.
On ſait votre bon goût pour conduire une fête ?
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,
En auſſi peu de tems, ſans bruit, ſans embarras.

Digitized by Google

(*Bas à Démocrite.*)
C'eſt un homme qui n'a l'ame, ni la main nette,
Et qui gagne moitié ſur tout ce qu'il achete.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*

Tout le monde connoît votre eſprit éclairé
A gagner le procès le plus déſeſpéré,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes
Que dans une maiſon un long déſordre a faites.

(*Bas à Démocrite.*)
C'eſt un homme ſans foi, qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot de vin.

DÉMOCRITE.

Meſſieurs, je ſuis ravi qu'en vous rendant ſervice,
Tous deux ; en même tems, vous vous rendiez juſtice.
Allez, continuez, aimez vous bien toujours,
Et ſervez-vous ainſi le reſte de vos jours :
Cette rare amitié, cette candeur ſublime
Me fait naître pour vous encore plus d'eſtime.
Adieu.

Digitized by Google

SCENE V.

DÉMOCRITE, STRABON.

DÉMOCRITE.

Tu ne ris pas de ces deux bons amis?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits.
De ces lâches flatteurs qui hautement vous louent,
Et dans l'occaſion tout bas ſe déſavouent;
De ces menteurs outrés, ces caracteres bas,
Qui diſent tout le bien & le mal qui n'eſt pas;
Des faux amis du tems reconnois les manieres:
Peut-être ces deux-là ſont-ils des plus ſinceres.
Mais changeons de propos. Que dis-tu de la Cour?

STRABON.

Toutes ſortes de biens. Et vous, à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous-même?

DÉMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joie eſt extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas & qui ne diſent rien;
D'y rencontrer par-tout des viſages d'attente,
Qui n'ont que l'eſpérance & les deſirs pour rente;
D'autres dont les dehors affectés & pieux,
S'efforcent de duper les hommes & les Dieux;
Des complaiſans en charge, & payés pour ſourire
Aux ſottiſes qu'un autre eſt toujours prêt à dire;
Celui-ci qui, bouffi du rang de ſon aïeul,
Se reſpecte ſoi-même, & s'admire tout ſeul.

Digitized by Google

Je te laiſſe à juger ſi, ſur cette matiere,
J'ai, pour rire à plaiſir, une vaſte carriere.

STRABON.

Je m'en rapporte à vous.

DÉMOCRITE.

Dans ce nouveau pays,
Dis-moi, que dit, que fait, que penſe Criſéis?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de ſon viſage,
Elle ſe plaît ici bien mieux qu'en ſon village.
Elle a pris, comme moi, d'abord les airs de Cour.
Elle veut déja plaire, & donner de l'amour.

DÉMOCRITE.

Que dis-tu?

STRABON.

Vous ſavez qu'en Princeſſe on la traite.
Je la voyois tantôt devant une toilette,
D'une mouche aſſaſſine irriter ſes attraits.
Elle donne déja le bon tour aux crochets.
Elle montre avec art, quoique novice encore,
Une gorge timide & qui voudroit éclore.
Agélas l'obſervoit d'un œil plein de deſirs.

DÉMOCRITE.

Agélas?

STRABON.

Oui. Parfois il pouſſoit des ſoupirs;
Et je ſuis fort trompé ſi le Roi, pour la belle,
Ne reſſent de l'amour quelque vive étincelle.

DÉMOCRITE.

Juſte ciel! quoi! déja?....

Digitized by Google

STRABON.

L'on va vîte en ces lieux ;
Et l'air de ce pays eſt fort contagieux.

DÉMOCRITE.

Et comment Criſéis prend-elle cet hommage ?
Semble-t-elle répondre à ce muet langage ?
Montre-t-elle l'entendre ?

STRABON.

Oh ! vraiment je le croi ;
Elle l'entend déja mieux que vous & que moi.
Elle a de certains yeux, de certaines manieres,
Des ſouris attrayans, des mines meurtrieres.
Oh ! vive la nature !

DÉMOCRITE.

En ſavoir déja tant !

STRABON.

Si le Prince l'aimoit, le cas ſeroit plaiſant.
Euh ?

DÉMOCRITE.

Oui.

STRABON.

Que diriez-vous qu'un Roi, cherchant à plaire,
Comme un aventurier, donnât dans la bergere ?

DÉMOCRITE.

J'en rirois tout-à-fait.

STRABON.

Que nous ſerions heureux !
Notre fortune ici ſeroit faite à tous deux.
L'amour eſt, je l'avoue, une belle manie :
Les hommes ſont bien fous ; rions-en, je vous prie,
Je les trouve à préſent preſque auſſi ſots que vous.

Digitized by Google

DÉMOCRITE, *à part.*

Il ne me manquoit plus que d'être encor jaloux.
J'étouffe, & je ſens là... certain poids qui m'oppreſſe.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaît, cette ſombre triſteſſe?
Du bien de Criſéis n'êtes-vous pas content?
Pourquoi cet air chagrin, à vous qui riez tant?

DÉMOCRITE.

Ces feux pour Criſéis me donnent quelqu'ombrage,
Son éducation eſt mon heureux ouvrage;
Elle eſt ſous ma conduite arrivée en ces lieux,
Et j'en dois prendre ſoin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DÉMOCRITE.

Agélas a grand tort d'employer ſa puiſſance
A vouloir d'un enfant ſurprendre l'innocence,
Qui doit être en ſa Cour en toute ſûreté.

STRABON.

C'eſt violer les droits de l'hoſpitalité.

DÉMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cette amour n'augmente;
Et, pour mieux étouffer cette flamme naiſſante,
Je vais le conjurer de nous laiſſer partir.

STRABON.

Parlez pour vous; d'ici je ne veux point ſortir;
Je m'y trouve trop bien.

Digitized by Google

SCENE VI.

STRABON, *ſeul.*

MA foi ! le Philoſophe
D'un feu long & diſcret dans ſon harnois s'échauffe.
Le pauvre diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute ſa morale a, parbleu, fait le ſaut.
Allons ſur ſes pas...

SCENE VII.

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

MAIS quelle eſt cette égrillarde
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde ?

CLÉANTHIS, *à part.*

Voilà, certes, quelqu'un de ces nouveaux venus ;
Et ces traits-là me ſont tout-à-fait inconnus.

STRABON, *à part.*

Mon port lui paroît noble, & ma mine aſſez bonne :
La Princeſſe a, je crois, deſſein ſur ma perſonne.
Il ne faut point ici perdre le jugement,
Mais en homme d'eſprit tourner un compliment.

Digitized by Google

(*Haut.*)

Madame, s'il eſt vrai, ſelon nos axiômes,
Que tous corps ici-bas ſon compoſés d'atômes,
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre eſt formé d'atômes bien parfaits.
Ces organes ſubtils, d'où votre eſprit tranſpire,
Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLÉANTHIS.

A votre air étranger, on devine aiſément...

STRABON.

A mon air étranger! Parlez plus congrument.
Je ſuis homme de Cour; & pour la politeſſe,
J'en ai, ſans me vanter, de la plus fine eſpece.

CLÉANTHIS.

Un eſprit médiſant ne m'a point fait parler,
Et tous nos courtiſans voudroient vous reſſembler.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

Je voulois par vous-même m'inſtruire
Quel ſujet, quelle affaire à la Cour vous attire.

STRABON.

C'eſt par l'ordre du Roi que j'y viens aujourd'hui;
Je ſuis, ſans me vanter, aſſez bien avec lui:
Le plaiſir de nous voir quelquefois nous raſſemble
Et nous devons, je crois, ce ſoir, ſouper enſemble.

CLÉANTHIS.

C'eſt un honneur qu'il fait à peu de courtiſans.

STRABON.

D'accord; mais il ſait vivre, & connoît bien ſes gens.

Digitized by Google

Pour convive, je ſuis d'une aſſez bonne étoffe,
Suivant de Démocrite, & garçon Philoſophe.

CLÉANTHIS.

On le voit, votre eſprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame...

CLÉANTHIS.

Tout en vous eſt noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout portant vous tirez la louange.
Je veux être un maraud, ſi mes ſens, en échange,
Auprès de vos appas ne ſont tout ſtupéfaits.

CLÉANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conſervé leur paix.

STRABON.

Ah! Madame, il eſt vrai qu'on eſt fait d'un modele
A ne pas attaquer vainement une Belle.
On ſait de ſon eſprit ſe ſervir à propos;
Se plaindre, ſe brouiller, écrire quatre mots;
Revenir, s'apaiſer, ſe remettre en colere;
Faire bien le jaloux, & vouloir ſe défaire;
Commander à ſes pleurs de ſortir au beſoin:
Etre un jour ſans manger, bouder ſeul en un coin;
Redoubler quelquefois des tendreſſes nouvelles.
Lorſque l'on ſait jouer ce rôle auprès des Belles,
On eſt bien malheureux & bien diſgracié,
Quand on manque à la fin d'en tirer aile ou pied.

CLÉANTHIS.

La nature, en naiſſant, vous fit l'ame ſenſible.

STRABON.

Le ſoufre préparé n'eſt pas plus combuſtible.

Digitized by Google

CLÉANTHIS.

Ainſi donc votre cœur s'eſt ſouvent enflammé ?
Vous aimiez autrefois ?

STRABON.

Non ; mais j'étois aimé.
Je me ſuis ſignalé par plus d'une victoire.
Mais ſi de vous aimer vous m'accordiez la gloire,
Vous verriez tout mon cœur, par des ſoins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLÉANTHIS.

Mon bonheur ſeroit pur, & ma gloire trop grande,
De recevoir ici vos vœux & votre offrande ;
Mais certaine raiſon, qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.
J'en ai quelqu'une auſſi qui me ſeroit contraire (*) ;
Mais où parle l'amour, la raiſon doit ſe taire.
(*à part.*)
Si mon traître d'époux par bonheur étoit mort...

STRABON, *à part.*

Si ma méchante femme avoit fini ſon ſort...

CLÉANTHIS, *à part.*

Que je me ſerois fait un bonheur de lui plaire !

STRABON, *à part.*

Que nous aurions bientôt terminé notre affaire !

CLÉANTHIS, *à Strabon.*

Votre abord eſt ſi tendre & ſi perſuaſif...

(*) A mes deſirs auſſi j'en ai quelqu'un contraire.

Ce vers, qui contient un ſolécisme, ſe trouve dans toute les éditions de Regnard.

Digitized by Google

STRABON, *à Cléanthis.*

Vous avez un aſpect tellement attractif...

CLÉANTHIS.

Que d'un charme puiſſant on ſe ſent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voyant paroître, auſſi-tôt on ſe pâme.

CLÉANTHIS.

Je ſens que ma vertu combat mal avec vous;
(*à part.*)
Il faut nous ſéparer. Ah, ciel! ſi mon époux
Avoit été formé ſur un pareil modele,
Qu'il m'eût donné d'amour!

STRABON.

Adieu, charmante Belle!
Auprès de vos appas je défends mal mon cœur.
Ah, ciel! ſi j'avois eu femme de cette humeur,
Quelles félicités! & qu'en ſa compagnie
J'aurois avec plaiſir paſſé toute ma vie!

SCENE VIII.

STRABON, *ſeul.*

CELA ne va pas mal. J'arrive dans la Cour,
Une Belle me voit, je ſuis requis d'amour.
Courage, mon garçon; continue; encore une,
Et te voilà paſſé maître en bonne fortune.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGÉLAS, AGÉNOR, *Suite du Roi.*

AGÉNOR.

Criséis, par votre ordre, en ces lieux va se rendre,
Et vous pourrez bientôt & la voir & l'entendre.
Mais si je puis, Seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroît bien prompt à s'enflammer.

AGÉLAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantôt cette nouvelle flamme;
Sois témoin du progrès, mes feux sont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criséis: à chaque instant, en elle
Je découvre, je vois quelque grace nouvelle.
Ne remarques-tu point, comme moi, ses beautés?
Ses airs dans cette Cour ne sont point empruntés:
Son esprit se fait voir, même dans son silence:
Elle n'a rien des bois que la seule naissance.

AGÉNOR.

De ces feux violens quelle sera la fin?

Digitized by Google

AGÉLAS.

Je ne ſais.

AGÉNOR.

Mais, Seigneur, quel eſt votre deſſein?

AGÉLAS.

D'aimer.

AGÉNOR.

Que ſera donc le ſort de la Princeſſe?
Athenes, par un choix où chacun s'intéreſſe,
Vous a fait Souverain, ſans aucune autre loi
Que d'épouſer Iſmene, alliée au feu du Roi.

AGÉLAS.

Mon cœur juſqu'à ce jour, ſans nulle répugnance,
Suivoit de cette loi la douce violence.
Ce cœur même, en ſecret, ſouvent s'applaudiſſoit
De la néceſſité que le ſort m'impoſoit:
Mais depuis le moment qu'une jeune bergere
M'a charmé, ſans avoir nul deſſein de me plaire,
Mon penchant pour Iſmene auſſi-tôt m'a quitté.
Je me ſens entraîner tout d'un autre côté.

AGÉNOR, *à part.*

Ciel, qui ſais mon amour, fais ſi bien qu'en ſon ame
Puiſſe à jamais régner cette nouvelle flamme!
(*à Agélas.*)
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les champs & les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands Rois;
Et le ſort prend plaiſir, d'une chaîne ſecrette,
D'allier quelquefois le ſceptre & la houlette.

Digitized by Google

AGÉLAS.

Cette inégalité, ce défaut de grandeur,
Pour Criſéis encore irrite mon ardeur.

AGÉNOR.

Je ne ſais ce qu'annonce une telle aventure:
Mais un des miens m'a dit, qu'en changeant de parure,
Ce payſan, de joie ou de vin tranſporté,
A laiſſé, dans l'habit qu'il avoit apporté,
Un bracelet d'un prix qui paſſe ſa puiſſance:
On doit me l'apporter. Mais Criſéis s'avance.

SCENE II.

CRISÉIS, THALER, AGÉLAS, AGÉNOR, *Suite du Roi.*

THALER, *à part, à Criſéis.*

JE ſuis trop en chagrin, je vais lui dire, moi;
Arrive qui pourra, n'importe. Je le voi:
Je m'en vais, palſangué, lui débrider ma chance.
(*à Agélas.*)
Sire, excuſez l'affront de notre importunance.

AGÉLAS.

Qu'avez-vous donc?

THALER.

J'avons... Mais c'eſt trop de faveur;
Sire, mettez deſſus.

Digitized by Google

AGÉLAS.

Parlez.

THALER.

C'eſt votre honneur.

AGÉLAS.

Pourſuivez. Quel ſujet?...

THALER.

Je ne veux point pourſuivre,
Si vous n'êtes couvert; je ſavons un peu vivre.

AGÉLAS.

Je ſuis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne ſommes pas dignes de contredire.
Ici j'ons plus d'honneur que je ne ſaurois dire.
Je ſons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartient;
Mais on vous fait un tour qui, tout franc, ne vaut rien.
C'eſt pis qu'un bois; vos gens n'ont point de conſcience.
J'ai dans mon autre habit, laiſſé, par oubliance...
Avec tout mon eſprit, morgué! je ſuis un ſot.

AGÉLAS.

Qui donc?

THALER.

Ils m'ont fait bien payer mon écot.

AGÉLAS.

Qui?

THALER.

Vos Valets-de-chambre. Ah! la maudite engeance!
En me déshabillant en toute diligence,

Digitized by Google

L'un un pied, l'autre un bras, (ils ont eu bientôt fait)
Ils m'ont pris un bijou, morgué ! dans mon gousset :
Il eſt de votre honneur de les faire tous pendre.

AGÉLAS.

Ne vous alarmez point, je vous le ferai rendre :
Je veux qu'on le retrouve, & je vous en réponds.

THALER.

Tous les honnêtes gens d'ici ſont des fripons :
Je ſais pourtant fort bien que ce n'eſt pas vous, Sire ;
Je vous crois honnête homme, & je ſais bien qu'en dire :
Mais tout chacun ici ne vous reſſemble pas.

AGÉLAS, *à Agénor.*

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas ;
Et qu'ici les plaiſirs, les jeux, la bonne chere,
Suivent ces étrangers qu'Agélas conſidere.

THALER.

Ah ! vous êtes, Seigneur, par trop conſidérant.
Mais, parlant par reſpect, l'honneur que l'on me rend
Me confond : car, tout franc, ſans tant de préambule.....
(*à Criſéis.*)
Palſangué ! te voilà comme une ridicule !
Que ne réponds-tu, toi ? Je m'embrouille toujours,
Lorſque d'un compliment j'entréprends le diſcours.

AGÉLAS, *à Thaler.*

Allez, & n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je ſuis malheureux ! J'ai fait un beau voyage !

Digitized by Google

SCENE III.

AGÉLAS, CRISÉIS.

AGÉLAS.

Je ne ſais, Criſéis, ſi l'éclat de ces lieux
Avec quelque plaiſir peut arrêter vos yeux ;
Je ne ſais ſi la Cour vous plaît, vous dédommage
De la tranquillité que l'on goûte au village :
Mais je voudrois qu'ici vous puſſiez recevoir
Tout autant de plaiſir que j'ai de vous y voir.

CRISÉIS.

Seigneur, de vos bontés, qu'on aura peine à croire,
Le ſouvenir toujours vivra dans ma mémoire ;
Et j'aurois mauvais goût ſi, ſortant des forêts,
Je ne me plaiſois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaiſir fait ſon unique affaire,
Où les Dames ſur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur eſprit, ont un air ſi charmant,
Et font de leur beauté tout leur amuſement.

AGÉLAS.

Parmi les Courtiſans dont la foule épandue
Brille dans cette Cour & s'offre à votre vue,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un aſſez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux ?
Pourriez-vous les voir tous avec indifférence ?

CRISÉIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arrête à voir de tels objets,

Digitized by Google

Et diſe de ſon cœur les ſentimens ſecrets.
Il en eſt un pourtant, ſi j'oſe ici le dire,
Qui, d'un charme flatteur que ſa préſence inſpire,
Se diſtingue aiſément, & qui de toutes parts
S'attire, ſans effort, les cœurs & les regards.

AGÉLAS.

Vous prenez du plaiſir en le voyant paroître?

CRISÉIS.

Oh! beaucoup. A ſon air, on voit qu'il eſt le maître.
Les autres, devant lui, timides & défaits,
Ne paroiſſent plus rien, & deviennent ſi laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGÉLAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuſe perſonne?

CRISÉIS.

Je ne ſais point, Seigneur, ce que c'eſt que d'aimer.

AGÉLAS.

Aucun objet encor n'a pu vous enflammer.

CRISÉIS.

Non: l'on eſt dans les bois d'une froideur extrême.

AGÉLAS.

Si cet heureux mortel vous diſoit qu'il vous aime?...

CRISÉIS.

Qu'il m'aime, moi, Seigneur! Je me garderois bien,
S'il faiſoit cet aveu, d'en croire jamais rien. (*)
On parle ici, dit-on, autrement qu'on ne penſe.
Il faut bien ſe garder... Mais Démocrite avance.

(*) S'il me parloit ainſi, d'en croire jamais rien.

Ce vers eſt celui de l'Auteur. Les deux ſuivans ne ſe trouvent dans aucune édition.

Digitized by Google

SCENE IV.

DÉMOCRITE, AGÉLAS, CRISÉIS, STRABON.

AGÉLAS, *à Démocrite.*

Avec bien du plaiſir je vous vois à ma Cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau ſéjour ?

DÉMOCRITE.

Fort mal.

AGÉLAS.

J'ai commandé, par un ordre ſuprême,
Qu'on vous y reſpectât à l'égal de moi-même.

DÉMOCRITE.

Cela n'empêche pas qu'avec tout votre ſoin,
Seigneur, je ne vouluſſe être déja bien loin.
On me croit en ces lieux placé hors de ma ſphere,
Un animal venu d'une terre étrangere.
Chacun ouvre les yeux & me prend pour un ours.
Je ne ſuis point taillé pour habiter les Cours.
Que diroit-on de voir un homme de mon âge
Des airs d'un courtiſan faire l'apprentiſſage ?
Non, Seigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ni juſqu'à cet excès deſcendre & me plier.
Ainſi, pour faire bien, permettez que ſur l'heure,
Nous allions tous revoir notre ancienne demeure :
Strabon, Criſéis, moi, nous vous en prions tous.

STRABON, *à Démocrite.*

Alte-là, s'il vous plaît ! ne parlez que pour vous.
En ce lieu, plus qu'ailleurs, je ſuis, moi, dans ma ſphere.

Digitized by Google

AGÉLAS.

Si Criſéis le veut, je conſens à tout faire.
(*à Criſéis.*)
Parlez, expliquez-vous.

CRISÉIS.

Seigneur, l'obſcurité
Conviendroit beaucoup mieux à ma ſimplicité:
Mais, s'il faut devant vous dire ce que l'on penſe,
Ce beau lieu me retient ſans nulle violence;
Et, s'il m'étoit permis de me faire un ſéjour,
Je n'en choiſirois point d'autre que votre Cour.

STRABON.

Quel heureux naturel! Le charmant caractere!
Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de faire.

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

C'eſt fort bien fait! La Cour a pour vous des appas.
Quoi! vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,
Où l'envie a choiſi ſa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire,
Où l'humeur ſe contraint, où le cœur ſe dément,
Où tout le ſavoir faire eſt un raffinement,
Où les grands, les petits ſont, d'une ardeur commune,
Atelés jour & nuit au char de la fortune?

AGÉLAS, *à Démocrite.*

La Cour qu'en ce tableau vous nous repréſentez,
Vous ne la prenez pas par ſes plus beaux côtés.

STRABON.

Hé! non, non.

AGÉLAS.

Quelqu'aigreur que cette Cour vous laiſſe,

Digitized by Google

Convenez que toujours l'eſprit, la politeſſe,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit, y ſont dans leur éclat?

STRABON.

Sans doute.

AGÉLAS.

Que le ſexe y tient un doux empire;
Qu'on rend à la beauté les reſpects qu'elle attire;
Et que deux yeux charmans, tels qu'à préſent j'en vois,
Peuvent prétendre ici les honneurs dus aux Rois.
Mais une autre raiſon que près de vous j'emploie,
Et qui vous comblera d'une parfaite joie,
Doit, malgré vos dégoûts, vous fixer à la Cour.

DÉMOCRITE.

Et quelle eſt, s'il vous plaît, cette raiſon?

AGÉLAS.

L'amour.

DÉMOCRITE.

L'amour! De paſſion me croyez-vous capable?

AGÉLAS.

Me préſerve le Ciel d'un jugement ſemblable!

DÉMOCRITE.

Démoerite eſt-il homme à ſe laiſſer toucher?
(*A part.*)
Je ne le ſuis que trop! J'ai peine à me cacher.

AGÉLAS.

Libre de paſſions, dégagé de foibleſſe,
Votre cœur, je le ſais, ſe ferme à la tendreſſe.
Chacun ne parvient pas à cet état heureux.
C'eſt de moi que je parle, & je ſuis amoureux.

Digitized by Google

DÉMOCRITE.

Vous êtes amoureux ?

AGÉLAS.

Oui.

DÉMOCRITE.

Mais, dans cette affaire,
Ma préſence, je crois, n'eſt pas trop néceſſaire.
Abſent, comme préſent, vous pouvez, à loiſir,
Suivre les mouvemens de ce tendre deſir.

AGÉLAS.

J'adore Criſéis, puiſqu'il faut vous le dire.

STRABON, *à part.*

* Ah ! ah ! nous y voilà.

DÉMOCRITE.

Bon ! bon ! vous voulez rire.
Un grand Roi comme vous, au milieu de ſa Cour,
Voudroit-il s'abaiſſer à cet excès d'amour ?
Que diroit, s'il vous plaît, tout votre Aréopage ?

AGÉLAS.

Pour me déterminer j'attends peu ſon ſuffrage.
Oui, belle Criſéis, je ſens pour vous un feu
Dont je fais avec joie un éclatant aveu.
Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien ?

On trouve ce changement dans l'exemplaire de la Comédie Françoiſe.

(*Bas à Démocrite.*)

* Ah ! ah ! nous y voilà. Belle matiere à rire !

DÉMOCRITE.

Un grand Roi, &c.

Digitized by Google

CRISÉIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême
D'entendre cet aveu de la bouche d'un Roi :
Mon ſilence, Seigneur, répond aſſez pour moi.

AGÉLAS.

Ce ſilence douteux à trop de maux m'expoſe.
(*A Démocrite.*)
Vous, qui voyez le rang que l'amour lui propoſe,
Secondez mes deſirs, parlez en ma faveur.

DÉMOCRITE.

Moi, Seigneur ?

AGÉLAS.

Oui, je veux de vous tenir ſon cœur :
Vos conſeils ont ſur elle une entiere puiſſance ;
Vantez-lui mon amour bien plus que ma naiſſance.

DÉMOCRITE.

Par grace, de ce ſoin, Seigneur, diſpenſez-moi :
Je n'ai point les talens propres à cet emploi.
Je ſuis un foible agent auprès d'une maîtreſſe ;
J'ignore le grand art qui ſurprend la tendreſſe.
Votre amour, où vos ſoins veulent m'intéreſſer,
Reculeroit, Seigneur, plutôt que d'avancer.

AGÉLAS.

Non, j'attends tout de vous, je connois votre zele.
Un ſoin m'appelle ailleurs, je vous laiſſe avec elle.
Puis-je, pour couronner mes amoureux deſſeins,
Mettre mes intérêts en de meilleures mains ?
Je vous quitte.

SCENE V.

Digitized by Google

SCENE V.

DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON.

STRABON, *à part, à Démocrite.*

VOILA, je vous le certifie,
Un fâcheux argument pour la philoſophie.

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

Le Roi me charge ici d'un fort honnête emploi;
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.
Il vient de m'ordonner de diſpoſer votre ame
A devenir ſenſible à ſa nouvelle flamme:
La charge eſt vraiment belle; &, pour un tel deſſein,
Il ne me faudroit plus qu'un caducée en main.
Quels ſont vos ſentimens? que prétendez-vous faire?

CRISÉIS.

C'eſt de vous que j'attends un avis ſalutaire.
Que me conſeillez-vous de faire en cas pareil?
Car je prétends toujours ſuivre votre conſeil.

DÉMOCRITE.

Ce que je vous conſeille?

CRISÉIS.

Oui.

Digitized by Google

DÉMOCRITE, *à part.*

Je ne ſais que dire.

(Haut.)

Suivez les mouvemens que le cœur vous inſpire.

CRISÉIS.

Ah ! que j'ai de plaiſir que cet avis flatteur
Se rapporte ſi bien au penchant de mon cœur !
J'étois, je vous l'avoue, en une peine extrême,
Et n'oſois tout-à-fait me fier à moi-même.
Je ſentois pour le Prince un mouvement ſecret,
Et je ne ſavois pas ſi c'eſt bien ou mal fait :
Maintenant que je vois le parti qu'il faut prendre,
Je puis, par votre avis, ſuivre un penchant ſi tendre.

DÉMOCRITE.

Pour lui vous ſentez donc cet appétit ſecret ? . . .

(A part.)

J'ai bien peur d'être ici curieux indiſcret !

CRISÉIS.

Quand le Prince tantôt s'eſt offert à ma vue,
J'ai ſenti dans mon cœur une flamme inconnue ;
Tout ce qu'il me diſoit me donnoit du plaiſir ;
Ma bouche a laiſſé même échapper un ſoupir.
En ceſſant de le voir, une triſteſſe affreuſe
Tout-d'un-coup m'a rendue inquiete & rêveuſe ;
A ſon air, à ſes traits j'ai penſé tout le jour :
Je t'aime, ſi c'eſt là ce qu'on appelle amour.

STRABON.

Oui, voilà ce que c'eſt. Peſte ! quelle ignorante !
Vous êtes devenue en un jour bien ſavante !
Vous n'aviez pas beſoin tantôt de nos leçons ;
Ni nous, de nous étendre en définitions.

Digitized by Google

DÉMOCRITE.

Enfin donc vous aimez ?

CRISÉIS.

Moi ?

DÉMOCRITE.

Voilà, je vous jure,
Les ſymptômes d'amour que cauſe la nature.

CRISÉIS.

Quoi ! c'eſt là ce qu'on nomme amour ?

STRABON.

Et vraiment oui.

CRISÉIS.

Si j'aime, en vérité, ce n'eſt que d'aujourd'hui.

DÉMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme, en votre ame,
N'exciteroit jamais une amoureuſe flamme.

CRISÉIS.

Je n'en connoiſſois point ; & je les croyois tous
Tels que vous le diſiez, & formés comme vous.

STRABON, *bas à Démocrite.*

Cette ſincérité devroit vous rendre ſage.

DÉMOCRITE.

Je ſens qu'elle a raiſon, & cependant j'enrage.
J'ai tort de m'emporter ; reprenons déſormais
L'eſprit qui nous convient, rions ſur nouveaux frais.
Les hommes, en effet, ont bien peu de prudence,
Sont bien vuides de ſens, bien pleins d'extravagance,
De ſe laiſſer mener par de tels animaux,

Digitized by Google

Connoiſſant, comme ils ſont, leur foible & leurs
défauts.
Il n'en eſt preſque point qui, vingt fois en ſa vie,
N'ait ſenti les effets de quelque perfidie;
Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
Redonner dans le piege où l'on les a vus pris:
A grand peine échappés de leurs derniers naufrages,
Ils vont, tout de nouveau, défier les orages.
Continuez, Meſſieurs: ſoyez encor plus fous;
Juſtifiez toujours mes ris & mes dégoûts.
Ces ris, dans l'avenir, porteront témoignage
Que je n'ai point été la dupe de mon âge,
Et que je comprends bien que tout homme en un
mot,
eſt, ſans m'en excepter, l'animal le plus ſot.

CRISÉIS, *à Démocrite.*

J'aime à voir que, malgré votre auſtere caprice,
Comme aux autres humains, vous vous rendiez
juſtice.
Je vais trouver le Prince, & lui dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en ſa faveur.

Digitized by Google

SCENE VI.

DÉMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Vous ne riez plus tant ; quel chagrin vous tourmente ?
La choſe me paroît cependant fort plaiſante.
La peſte ! quel enfant ! Pour moi, je ſuis ſurpris
Comme aux filles l'eſprit vient vîte en ce pays.

DÉMOCRITE.

Commerce humain, pour moi plus mortel que la peſte,
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur te déteſte !

SCENE VII.

DÉMOCRITE, STRABON, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Messieurs, ſervira-t-on ? Le dîner eſt tout prêt.

STRABON.

Oui ; qu'on mette à l'inſtant ſur table, s'il vous plaît.
Allez vîte. Ecoutez. Ferons-nous bonne chere ?

Digitized by Google

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vingt cuiſiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DÉMOCRITE.

Vingt cuiſiniers !

LE MAITRE-D'HOTEL.

Autant.

DÉMOCRITE.

Mais c'eſt bien peu, vraiment !

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ils ont mis de leur art tout le raffinement.

DÉMOCRITE.

Qui ne riroit de voir qu'avec un ſoin extrême
L'homme ait inventé l'art de ſe tuer lui-même !
A force de ragoûts & de mets ſucculens,
Il creuſe ſon tombeau ſans ceſſe avec ſes dents :
Il fait le peu de jours qu'il a des deſtinées,
Et tâche, autant qu'il peut, d'abréger ſes années.
Vous êtes, dans votre art, tous de francs aſſaſſins,
Produits par les enfers, payés des médecins ;
Et, ſi l'on agiſſoit en bonne politique,
On vous banniroit tous de chaque République.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

LE MAITRE-D'HOTEL, STRABON.

STRABON.

IL faut le laiſſer dire, aller toujours ſon train,
Et, ſi vous le pouvez, faire encor mieux demain.

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THALER, CRISÉIS.

THALER.

EN jase qui voudra, j'ai fait en homme sage
De quitter bravement les bois & le village;
On a, morgué! raison, & c'est bian mon avis,
Un homme ne fait point forteune en son pays.
Il n'y sera qu'un sot tout le tems de sa vie:
Il a biau se sentir du talent, du génie,
Etre bian fait, avoir le discours bien pandu;
Bon! c'est, comme dit l'autre, autant de bian pardu.

CRISÉIS.

Vous avez le goût bon, je vous en félicite.

THALER.

Ici, du premier coup, on connoît le mérite.
D'auſſi loin qu'on me voit, on m'ôte son chapeau.

CRISÉIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce séjour nouveau?

THALER.

Si je m'y trouve bian! Je ris, je me gobarge,
Que je sommes échus dans une bonne aubarge!

Digitized by Google

Notre bijou s'en va nous être rapporté.
Notre hôte eſt bon vivant, diſons la vérité.

CRISÉIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage ;
Ces termes-là, mon pere, étoient bons au village.
Si l'on vous entendoit parler ainſi du Roi,
On pourroit ſe moquer & de vous & de moi.

THALER.

Dame ! je ſis fâché que mon diſcours vous choque ;
Chacun parle à ſa guiſe, & qui voudra s'en moque :
J'ai pourtant, m'eſt avis, plus d'eſprit que vous tous.

CRISÉIS.

Excuſez ſi je prends cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétends donc apprendre à parler à ton pere ?

CRISÉIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué ! cela m'y met. Ecoute, vois-tu bian,
Dame ! on n'eſt pas un ſot, quoiqu'on ne ſache rian.
Parce que te vollà de bout en bout dorée,
Ne vas pas envers moi faire la mijaurée.

CRISÉIS.

Je ſais trop...

THALER.

Je prétends qu'on me reſpecte, moi.

CRISÉIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous doi.

Digitized by Google

THALER.

C'eſt bien fait; quand je parle, il faut que l'on m'écoute.

CRISÉIS.

D'accord.

THALER.

Qu'on m'eſteime.

CRISÉIS.

Oui.

THALER.

Me révere.

CRISÉIS.

Sans doute.

THALER.

Or donc, pour rattraper le fil de mon diſcours,
Que c'eſt un bel emploi que de hanter les Cours!
Tous ces grands Monſieux-là ſont des gens bian honnêtes.

CRISÉIS.

Démocrite n'eſt pas ſi charmé que vous l'êtes;
Il voudroit bien déja ſe voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

CRISÉIS.

Tout y bleſſe ſes yeux;
Son cœur n'eſt pas content; quelque ſoin l'embarraſſe.
Il dit qu'en ce pays ce n'eſt rien que grimace;
Que les hommes y ſont cachés & dangereux,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux;
Que ce n'eſt que par art qu'elles paroiſſent belles,
Que leur cœur...

Digitized by Google

THALER.

Ne vas pas te gâter avec elles,
Ni pour quelque Monſieu te prendre ici d'amour.
Elles peuvent tout faire, elles ſont de la Cour,
Ces Madames-là. Mais j'apperçois Démocrite.

SCENE II.

DÉMOCRITE, CRISÉIS, THALER.

DÉMOCRITE.

AH! te voilà, Thaler? Ta mine hétéroclite
Me réjouit l'eſprit. Serviteur, Criſéis.
Dans ce riche attirail, ſous ces pompeux habits,
Dirois-tu que c'eſt-là ta fille?

THALER.

En ces matieres,
Tous les plus clairvoyans, ma foi, n'y voyons gueres.

DÉMOCRITE.

Cela lui ſied fort bien; & cet air dédaigneux,
Qu'elle a pris à la Cour, lui ſied encore mieux.

THALER.

Je m'en ſuis apperçu déja.

CRISÉIS, *à Démocrite.*

Je ſuis bien aiſe
Que mon air, quel qu'il ſoit, vous contente & vous plaiſe.

Digitized by Google

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

A de plus hauts deſſeins vous aſpirez ici,
Et me plaire n'eſt pas votre plus grand ſouci.

THALER.

Morguenne, elle auroit tort. J'entends, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y reſpecte autant que ma parſonne :
Je ſuis maître une fois...

CRISÉIS, *à Thaler.*

Je vois avec plaiſir,
Vos ordres s'accorder à mon juſte deſir.
J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie
Un très-profond reſpect pour la Philoſophie.
Pour d'autres ſentimens, je puis m'en diſpenſer,
Sans bleſſer mon devoir, ni ſans vous offenſer.

SCENE III.

DÉMOCRITE, THALER.

THALER.

QUELLE mouche la pique ? A qui diable en a-t-elle ?
Elle a, comme cela, des vapeurs de ſarvelle.
Je ne ſais ; mais, depuis qu'elle eſt en ce pays,
Elle fait peu de cas de ce que je lui dis.

DÉMOCRITE.

Un ſoin plus important à préſent la tourmente.
Auroit-on jamais cru que cette jeune plante,

Que

Digitized by Google

Que j'avois pris plaiſir d'élever de mes mains,
Eût trompé mon eſpoir, & trahi mes deſſeins?
Agélas s'eſt épris, en la voyant paroître,
Du feu le plus ardent...

THALER.

Morgué, le tour eſt traître!

DÉMOCRITE.

La pompe de la Cour, & ſon éclat flatteur,
Ont de ſes faux brillans ſéduit ſon jeune cœur.
De ſon malheur prochain nous ſommes les complices,
Nous l'avons amenée au bord des précipices:
Car, ſans t'en dire plus, tu t'imagines bien
Le but de cet amour?

THALER.

Oui, cela ne vaut rien.

DÉMOCRITE.

Il faut abandonner la Cour tout au plus vîte.

THALER.

Abandonner la Cour?

DÉMOCRITE.

Oui.

THALER.

C'eſt un ſi bon gîte!
Je m'y trouve ſi bian!

DÉMOCRITE.

Il n'importe, il le faut.
Tu dois tirer d'ici Criſéis au plutôt;
C'eſt à toi que le Roi fait la plus grande offenſe.

THALER.

e le vois bian, pour faire ici ſa manigance...
Morgué! le Prince a tort de s'adreſſer à moi:

Digitized by Google

Il s'imagine donc que, parce qu'il eſt Roi...
Suffit, je ne dis mot.

DÉMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'eſt, morgué! pour cela qu'ils m'avont tant fait boire;
Mais ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent;
Je vais faire beau bruit. Sarviteur, ſtapendant.

SCENE IV.

DÉMOCRITE, *ſeul.*

Dieux! que fais-je? Où m'emporte une indigne tendreſſe!
Suis-je donc Démocrite? Et quelle eſt ma foibleſſe?
Pendant que je ſuis ſeul, laiſſons agir mon cœur,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.
Depuis aſſez long-tems mon rire ſatyrique
Sur les autres répand une bile cynique:
Je veux, ſans nuls témoins, rire à préſent de moi;
Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi.
J'aime! C'eſt bien à toi, Philoſophe rigide,
De ſentir l'aiguillon d'une flamme perfide?
Et quel eſt cet objet qui t'apprend l'art d'aimer?
Un enfant de quinze ans! Tu prétends la charmer,
Adonis ſuranné?... Mais un pouvoir ſuprême
Me commande, m'entraîne en dépit de moi-même.

Digitized by Google

Ah ! c'eſt où je t'attends, le plus lâche des cœurs !
Il te faut des chemins tout parſemés de fleurs.
Tu ne ſaurois ſaiſir ces haines vigoureuſes
Que ſentent pour l'amour les ames généreuſes :
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme puſillanime, imbécille, brutal !
Ce n'eſt pas encor tout ; vois où va ta folie.
Toi, qui veux te targuer de la philoſophie,
Tu conduis Criſéis... en quels lieux ? à la Cour.
Ah ! qu'enſemble on voit peu la prudence & l'amour !

SCENE V.

CLÉANTHIS, DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

Mais on vient. Finiſſons un diſcours ſi fantaſque ;
Pour ſauver notre honneur, remettons notre maſque.

CLÉANTHIS, *à part.*

On voit aſſez, à l'air dont il eſt habillé,
Que c'eſt l'original dont on nous a parlé.
(*haut à Démocrite.*)
Vous qui dans les forêts avez paſſé la vie,
Uniquement touché de la philoſophie,
Quel noir démon vous pouſſe à cauſer notre ennui ?
Et que venez-vous faire à la Cour aujourd'hui ?

Digitized by Google

DÉMOCRITE.

Je n'en ſais vraiment rien : ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'ici, malgré moi, le Roi m'a fait conduire,
M'a voulu tranſplanter, & me faire, en un jour,
De Philoſophe actif, un oiſif de la Cour.

CLÉANTHIS.

Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque,
Et rare en ſon eſpece, étrangement nous choque ?

DÉMOCRITE.

Je le crois, ſur ce point j'ai peu de vanité ;
Et mon deſſein n'eſt pas de plaire, en vérité.

CLÉANTHIS.

Vous auriez tort : il n'eſt, je veux bien vous le dire,
Prince, ni galopin, que vous ne faſſiez rire.

DÉMOCRITE.

Pourquoi non ? C'eſt un droit qu'on acquiert en naiſſant ;
Et rire l'un de l'autre eſt fort divertiſſant.

CLÉANTHIS.

Iſmene ici m'envoie, & vous dit par ma bouche,
Que votre aſpect ici l'alarme & l'effarouche :
Le Roi lui doit ſa foi, cependant, à ſes yeux,
On ſait qu'à Criſéis il adreſſe ſes vœux.
Par de lâches conſeils, dont vous êtes prodigue,
C'eſt vous, à ce qu'on dit, qui menez cette intrigue.

DÉMOCRITE.

Moi !

CLÉANTHIS.

Vous... C'eſt une honte, à l'âge où vous voilà,
De vouloir commencer ce vilain métier là.

Digitized by Google

DÉMOCRITE.

Le reproche eſt plaiſant & nouveau, je vous jure :
Je ne m'attendois pas à pareille aventure.

CLÉANTHIS.

Riez !

DÉMOCRITE.

Si vous ſaviez l'intérêt que j'y prends,
Vous m'accuſeriez peu de ces ſoins obligeans.
Vous me connoiſſez mal. C'eſt une choſe étrange,
Comme dans ce pays on prend toujours le change !

CLÉANTHIS.

Quoi ! le Prince tantôt ne vous a pas commis
Le ſoin officieux d'attendrir Criſéis ?
Et vous, n'avez-vous pas pris ſoin de la réduire ?

DÉMOCRITE.

Cela peut être vrai ; mais, bien loin de vous nuire,
Ce jour verroit Iſmene entre les bras du Roi,
S'il vouloit de ſon choix s'en rapporter à moi :
C'eſt un fait très-conſtant.

CLÉANTHIS.

Je veux bien vous en croire.
Mais pour ne point donner d'atteinte à votre gloire,
Partez.

DÉMOCRITE.

Soit : j'ai pourtant de quoi rire à mon goût,
En ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes ſur-tout.

CLÉANTHIS.

Et de quiririez-vous ?

DÉMOCRITE.

Mais de vous la premiere,
De votre air. Vos habits, vos mœurs, votre maniere,

Digitized by Google

Tout en vous, haut & bas, eſt artificieux.
Pour paroître plus grande, & pour tromper les yeux,
On voit ſur votre tête une longue coëffure,
Et ſur de hauts patins vos pieds à la torture;
En ſorte qu'en ôtant ces ſecours ſuperflus,
Il ne reſteroit pas un tiers de femme au plus.

CLÉANTHIS.

Il nous en reſte aſſez pour, telles que nous ſommes,
Faire, quand nous voulons, bien enrager les hommes.
Mais partez, s'il vous plaît, demain avant le jour:
Vous ferez ſagement; car, auſſi-bien la Cour,
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Eſt bien laſſe de vous.

DÉMOCRITE.

Et moi bien plus las d'elle;
Et je vais de ce pas préparer avec ſoin
Que l'aurore en naiſſant m'en trouve déja loin.

SCENE VI.

CLÉANTHIS, *ſeule.*

L'AFFAIRE eſt en bon train pour la Princeſſe Iſmene:
Mais pour mon compte, à moi, je ſuis aſſez en peine.
Je voudrois arrêter le Diſciple en ces lieux:
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux;

Digitized by Google

Son tour d'eſprit me charme; il fait tout avec grace;
Il n'eſt rien que pour lui de bon cœur je ne faſſe.
Le Ciel me le devoit, pour me récompenſer
De mon premier mari. Je le vois s'avancer.

SCENE VII.

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON, *à part.*

OUF! je ſuis bien guedé! Par ma foi, la ſcience
Ne s'acquiert point du tout à force d'abſtinence.
C'eſt mon ſyſtême à moi: l'eſprit croît dans le vin;
Je m'en ſens déja plus trois fois que ce matin.
Je me venge à longs traits de la Philoſophie.
(*A Cléanthis.*)
Hé! vous voilà, Princeſſe, infante de ma vie!
Vous voyez un Seigneur fort ſatisfait de ſoi,
Un convive échappé de la table du Roi:
Il tient bon ordinaire, & je l'en félicite.

CLÉANTHIS.

Au Diſciple fameux du ſavant Démocrite,
Plus qu'à nul autre humain, cet honneur étoit dû.

STRABON.

C'eſt un petit repas que le Roi m'a rendu:
Nous nous traitons parfois.

CLÉANTHIS.

Vous ne ſauriez mieux faire;
Rien ne fait les amis comme la bonne chere,

Digitized by Google

Quoiqu'on embraſſe ici les gens de tous métiers,
Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuiſiniers.

STRABON.

Cet honneur, quoique grand, ne me toucheroit guere,
Si je n'étois bien ſûr du bonheur de vous plaire.
Vous aimer eſt un bien pour moi plus précieux,
Qu'être admis à la table & des Rois & des Dieux;
Et l'on ne leur ſert point, même en des jours de fêtes,
De morceau ſi friand à mon goût que vous l'êtes...

CLÉANTHIS

N'êtes-vous point de ceux dont l'uſage eſt connu,
Qui ne ſont amoureux que quand ils ont bien bu;
A qui beaucoup de vin fait ſortir la tendreſſe,
Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtreſſe
Exhaler les tranſports de leurs brûlans deſirs,
Et pouſſer des hoquets en guiſe de ſoupirs?
De nos jeunes Seigneurs c'eſt aſſez la maniere.

STRABON.

Ma tendreſſe n'eſt point d'un pareil caractere.
Bacchus n'eſt pas chez moi l'interprete d'Amour.
J'ai, près du ſexe, enfin, l'air de la vieille Cour.
Mon cœur s'eſt laiſſé prendre en vous voyant paroître,
Et de ſes mouvemens n'a plus été le maître.
L'eſprit, la belle humeur, la grace, la beauté,
Tout en vous s'eſt uni contre ma liberté.

CLÉANTHIS.

Ce n'eſt point un retour de pure complaiſance
Qui me fait haſarder la même confiance;

Digitized by Google

Mais je vous avouerai qu'à vos premiers regards,
Mon foible cœur s'eſt vu percé de toutes parts.
Je ne ſais quel attrait & quel charme inviſible,
En un inſtant a pu me rendre ſi ſenſible ;
Et je n'ai point ſenti de tranſports auſſi doux
Pour tout autre mortel, que j'en reſſens pour vous.

STRABON.

En vous réciproquant, vous êtes, je vous jure,
De ces heureux tranſports payée avec uſure.
L'on n'a jamais ſenti des feux ſi violens
Que ceux qu'auprès de vous & pour vous je reſſens.
Mais ne puis-je ſavoir, en voyant tant de charmes,
Quel eſt l'aimable objet à qui je rends les armes ?

CLÉANTHIS.

Bon ! que vous ſerviroit de ſavoir qui je ſuis ?
Ce nous ſeroit peut-être une ſource d'ennuis,
Après vous avoir fait l'aveu de ma foibleſſe.

STRABON.

Ah ! que cette pudeur augmente ma tendreſſe !

CLÉANTHIS.

Je devrois bien plutôt ſonger à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLÉANTHIS.

L'homme eſt d'un naturel ſi volage & ſi traître...
Qui le ſait mieux que moi ?

STRABON.

Vous en avez, peut-être,
Été ſouvent trahie ? Ici, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.

Digitized by Google

J'en ai, pour mes péchés, quelquefois fait l'épreuve.
Etes-vous fille ?

CLÉANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme ?

CLÉANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve ?

CLÉANTHIS.

Je ne ſais.

STRABON.

Oh ! parbleu, vous vous moquez de nous.
De quelle eſpece donc, s'il vous plaît, êtes-vous ?

CLÉANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

A quinze ans je me ſuis mariée :
Mais, depuis le long-tems que ſans époux je vis,
Je ne ſaurois paſſer pour femme, à mon avis ;
Ni pour veuve non plus, puiſqu'en effet j'ignore
Si le mari que j'eus eſt mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce diſcours, quoiqu'abſtrait, me paroît aſſez bon.
Je ne ſuis, comme vous, homme, veuf, ni garçon ;

Digitized by Google

Et mon ſort, de tout point, eſt ſi conforme au vôtre,
(*) Qu'il ſemble que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

CLÉANTHIS, *à part.*

Homme, veuf, ni garçon !

STRABON, *à part.*

Fille, femme, ni veuve !

CLÉANTHIS, *à part.*

Le cas eſt tout nouveau.

STRABON, *à part.*

L'aventure eſt très-neuve.

(*à Cléanthis.*)

Depuis quand, s'il vous plaît, vivez-vous ſans époux ?

CLÉANTHIS.

Depuis près de vingt ans je goûte un ſort ſi doux.
J'avois pris un mari fourbe, plein d'injuſtices,
Qui d'aucune vertu ne rachetoit ſes vices,
Ivrogne, débauché, ſcélérat, ombrageux.
Pour ſa mort je faiſois tous les jours mille vœux.
Enfin, le Ciel plus doux, touché de ma miſere,
Lui fit naître en l'eſprit un deſſein ſalutaire :
Il partit, me laiſſant, par bonheur, ſans enfans.

STRABON.

C'eſt tout comme chez nous. Depuis le même tems,
Inſpiré par le Ciel, je quittai ma patrie,
Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie.

(*) *Après ce vers, il en manque deux de rime maſculine.*

Digitized by Google

Jamais un tel démon ne ſortit des enfers.
C'étoit un vrai lutin, un eſprit de travers,
Un vieux ſinge en malice, inſolente, revêche,
Coquette, ſans eſprit, menteuſe, pigrieche.
A la noyer cent fois je m'étois attendu ;
Mais je n'en ai rien fait, de peur d'être pendu.

CLÉANTHIS.

Cette femme vous eſt vraiment bien obligée !

STRABON.

Bon ! tout autre que moi ne l'eût point ménagée ;
Elle auroit fait le ſaut.

CLÉANTHIS.

Et de grace, en quels lieux
Aviez-vous épouſé ce chef-d'œuvre des Cieux ?

STRABON.

Dans Argos.

CLÉANTHIS, *à part.*

Dans Argos !

STRABON.

Où la fortune a-t-elle
Mis en vos mains l'époux d'un ſi rare modele ?

CLÉANTHIS.

Dans Argos.

STRABON, *à part.*

(*haut.*)

Dans Argos ! Et s'il vous plaît, quel nom
Portoit ce cher époux ?

CLÉANTHIS.

Il ſe nommoit Strabon.

STRABON.

(*à part.*)

Strabon ! Haï !

CLÉANTHIS.

Digitized by Google

CLÉANTHIS.

Pourroit-on auſſi, ſans vous déplaire,
Savoir quel nom portoit cette épouſe ſi chere ?

STRABON.

Cléanthis.

CLÉANTHIS.

Cléanthis ! C'eſt lui.

STRABON.

C'eſt elle ! ô Dieux !

CLÉANTHIS.

Ses traits n'en diſent rien ; mais je le ſens bien mieux,
Au ſoudain changement qui ſe fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par haſard, n'êtes-vous point ma femme ?

CLÉANTHIS.

Monſieur, par aventure, êtes-vous mon époux ?

STRABON.

Il faut que cela ſoit, car je ſens que pour vous,
Dans mon cœur, tout-à-coup, ma flamme eſt amortie,
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLÉANTHIS.

Ah ! te voilà donc, traître ! Après un ſi long-tems,
Qui t'amene en ces lieux ? Qu'eſt-ce que tu prétends ?

STRABON.

M'en aller au plutôt. Que ma ſurpriſe eſt forte !
Dis-moi, ma chere enfant, pourquoi n'es-tu pas morte ?

CLÉANTHIS.

Pourquoi n'es-tu pas morte ? Indigne, ſcélérat,

Digitized by Google

Déſerteur de ménage & maudit renégat,
Pour t'arracher les yeux...

STRABON.

(*à part.*) Ah ! doucement, Madame...
O pouvoir de l'hymen, quel retour en mon ame!

CLÉANTHIS, *à part.*

Je reſſentois pour lui les tranſports les plus doux;
Hélas ! qu'allois-je faire ? Il étoit mon époux.
(*haut.*)
Va, fuis. Que le démon, qui te prit en ton gîte
Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vîte.
Evite ma fureur; retourne dans tes bois.

STRABON.

Non, il ne faudra pas me le dire deux fois.
J'aime mieux être hermite, & brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nus pieds, ſur des épines,
Que de vivre avec vous. Adieu.

CLÉANTHIS.

Que je le hais !

STRABON.

Qu'elle eſt laide à préſent, & qu'elle a l'air mauvais !

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STRABON, *ſeul.*

Je ſuis tout confondu. Quelle étrange aventure !
Ma femme en ce pays, & dans cette figure :
La coquine aura ſu, par quelque ami préſent,
Se faire conſoler de ſon époux abſent :
Mais elle n'aura pas plus long-tems l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage.
J'ai fait réflexion ſur ſon ſort & le mien ;
Je ne veux point quitter des lieux où je ſuis bien.
Aſſez & trop long-tems un chagrin domeſtique
M'a fait ſouffrir les maux d'un exil tyrannique ;
Et puiſque mon deſtin m'amene en ce ſéjour,
Je veux ſur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux ſi mon épouſe gronde,
Elle peut, à ſon tour, aller courir le monde.

Digitized by Google

SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER.

PALSANGUE, je commence à me mettre en
souci;
Mon bijou ne vient point. Voyez-vous! ces gens-ci
Vous promettent assez; mais ils ne tenont guere.

STRABON.

Quoi?

THALER.

Vous ne savez pas ce qu'on me viant de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit; mais je n'en fais rien.

THALER.

Vous avez vu, tantôt, ce bracelet?

STRABON.

Hé bien?

THALER.

Bon! ne me l'ont-ils pas déja pris?

STRABON.

Comment diable!

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable,

Digitized by Google

Disant que l'autre étoit trop ignominieux.
Je me suis vu si brave, & j'étois si joyeux,
Que je n'ai pas songé de fouiller dans ma poche ;
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche.
Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On est si partroublé, qu'on ne sait ce qu'on fait.
Mais le Roi m'a promis de me le faire rendre ;
Pour cela, tout exprès je viens ici l'attendre,
Après quoi je dirons sarviteur à la Cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce séjour :
J'y viens d'en trouver un... Mais qui peut t'y déplaire ?
T'a-t-on fait quelque piece encor ?

THALER.

Tout au contraire ;
C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié ;
L'un me baille un soufflet, & l'autre un coup de pied ;
L'autre une croquignole ; enfin chacun s'empresse,
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire caresse :
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois ;
J'ai vu manger le Roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vu ?

THALER.

Face à face :
Comme ces gros Monsieux, je tenois-là ma place ;
Et, stapendant, j'avois du chagrin dans le cœur.

Digitized by Google

STRABON.

Du chagrin ! Et pourquoi ?

THALER.

Morgué ! j'ons de l'honneur ;
Et l'on dit qu'Agélas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur !

THALER.

Morgué ! dans la famille,
J'ons toujours été droit, hors notre femme, dà,
Qui faiſoit jaſer d'elle un peu par-ci par-là.

STRABON.

Te voilà bien malade ! Elle tient de ſa mere.
Prétends-tu réformer cet uſage ordinaire ?

THALER.

Ce ſeroit un affront.

STRABON.

Je ſuis en même cas,
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas :
C'eſt tant mieux, animal, ſi le ſort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux ? Qui dit cela ?

STRABON.

C'eſt moi qui te le dis.

THALER.

Les uns diſent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame ! accordez-vous donc.

STRABON.

Crois-moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laiſſerois dire.

Digitized by Google

STRABON.

La fortune m'a bien joué d'un autre tour ;
J'ai bien plus de ſujet de me plaindre, à mon tour.
Un chagrin différent s'empare de notre ame :
Tu perds ton bracelet, moi je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc votre femme ! Etes-vous marié ?

STRABON.

Hélas ! mon pauvre enfant, je l'avois oublié :
Mais le diable en ces lieux (qui l'eût pu jamais croire ?)
M'en a ſubitement rafraîchi la mémoire.

SCENE III.

CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

STRABON.

AH ! la voilà qui vient ; c'eſt elle, je la voi.

THALER.

Qu'elle a de biaux habits !

STRABON.

Ils ne ſont pas de moi.

CLÉANTHIS, *à Strabon.*

Quoi ! malgré les tranſports dont mon ame eſt émue,
Oſes-tu bien encor te montrer à ma vue ?
Et pourquoi n'es-tu pas déja bien loin d'ici ?

Digitized by Google

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moi fort bien auſſi.
Si mon fatal aſpect ici vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLÉANTHIS.

Où puis-je aller pour fuir un ſi funeſte objet ?
(*Thaler regarde Cléanthis avec attention.*)

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait :
Ou, ſi de la ſageſſe un beau feu vous excite,
Allez dans les déſerts, & ſuivez Démocrite :
De vous voir avec lui je ſerai peu jaloux.

CLÉANTHIS.

Sors vîte de ces lieux, redoute mon courroux.
(*à Thaler.*)
As-tu bientôt aſſez contemplé ma figure ?

THALER, *à part.*

J'ai quelque ſouvenir de cette criature.

STRABON.

C'eſt là que l'on apprend à corriger ſes mœurs,
Et d'un flegme moral réprimer les aigreurs.

CLÉANTHIS.

Je veux, quand il me plaît, moi, me mettre en colere.

THALER, *à part.*

C'eſt elle ? je le vois, plus je la conſidere.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet eſprit pétulant ?

THALER, *à part.*

Voilà celle qui vint m'apporter ſon enfant.

Digitized by Google

CLÉANTHIS.

Ma haine, en te voyant, s'irrite dans mon ame,
Lâche, perfide époux!

THALER, *à Strabon.*

C'eſt donc là votre femme?

STRABON.

Hélas! oui.

THALER, *à Cléanthis, la prenant par le bras.*

Payez-moi ce que vous me devez.

CLÉANTHIS.

Ce que je vous dois.

THALER.

Oui, s'il vous plaît.

CLÉANTHIS.

Vous rêvez.
Je ne vous connois point, mon ami, je vous jure.

THALER.

Je vous connois bien, moi. Quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfans.

CLÉANTHIS.

Pour un de mes enfans?

STRABON.

Pour un de nos enfans! Ciel! qu'eſt-ce que j'entends!
Je n'en eus jamais d'elle; & c'eſt nous faire honte.

THALER, *à Strabon.*

Elle n'a pas laiſſé d'en avoir, à bon compte.

STRABON.

D'en avoir! Juſtes Dieux! verrai-je d'un œil ſec,
Le front d'un Philoſophe endurer tel échec?

Digitized by Google

CLÉANTHIS, *à Thaler.*

Quoi ! tu pourrois, maraud, avec pareille audace,
(*à part.*)
Me ſoutenir ?... J'ai vu quelque part cette face.

THALER, *à Cléanthis.*

Oui, je le ſoutiendrai. C'eſt, palſanguenne, vous,
Qui vint, par un matin, mettre un enfant cheux nous,
Si bian que vous diſiez que vous étiez ſa mere.

CLÉANTHIS.

Qui, moi ?

THALER, *à Strabon.*

Je ſuis ravi que vous ſoyez ſon pere,
C'eſt un gentil enfant.

STRABON, *à Cléanthis.*

M'avoir joué ce trait,
Sans t'en avoir jamais donné aucun ſujet ?

CLÉANTHIS.

Vous êtes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidelle,
Un enfant clandeſtin !... Eſt-il mâle ou femelle ?

THALER.

C'eſt une belle fille; & laquelle, ma foi,
Ne vous reſſemble guere.

STRABON.

Oh ! vraiment, je le croi.

Digitized by Google

SCENE IV.

AGÉLAS, DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON, CLÉANTHIS, THALER.

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

SEIGNEUR, il ne faut pas m'arrêter davantage :
Je joue en votre Cour un fort ſot perſonnage ;
Et quand vous me forcez à reſter dans ces lieux,
Je ſais que ce n'eſt point du tout pour mes beaux yeux.

AGÉLAS.

Votre rare mérite en eſt l'unique cauſe.

DÉMOCRITE.

Mon mérite ? Ah ! vraiment, c'eſt bien prendre la choſe.
Si vous le connoiſſiez, en effet, tel qu'il eſt,
Vous verriez qu'il n'eſt pas tout ce qu'il vous paroît.

AGÉLAS.

Ici votre préſence eſt encor néceſſaire.
Je veux que vous voyiez terminer une affaire ;
Après quoi vous pourrez, libres dans vos deſſeins,
Vous, Thaler & Strabon, chercher d'autres deſtins.

DÉMOCRITE.

Quelle affaire ?

AGÉLAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criſéis m'engage.

Digitized by Google

THALER.

(*à part.*)

A ma fille ?... Morgué ! ces courtiſans de Cour
Ont tous, comme cela, des vartigots d'amour.

CRISÉIS.

Il ne faut point, Seigneur, ſurprendre ma foibleſſe,
Par le flatteur aveu d'une feinte tendreſſe.
Je connois votre rang, de plus, je me connois :
Vous reſpecter, Seigneur, eſt tout ce que je dois.

AGÉLAS.

Les Dieux & les deſtins, en vain, par la naiſſance
Ont mis entre nous deux une vaſte diſtance :
J'en appelle à l'Amour ; il eſt beaucoup plus fort
Que le ſang, que les loix, que les Dieux & le ſort.
(*) Je veux ſur votre front mettre le diadême.

THALER, *à Criſéis.*

Ne va pas t'y fier ; ce n'eſt qu'un ſtratagême.

(*) *Ou ce vers & le ſuivant ſont de trop, ou il manque après eux deux vers avec rimes maſculines.*

SCENE V.

Digitized by Google

SCENE V.

ISMENE, AGÉLAS, AGÉNOR, CRISÉIS, DÉMOCRITE, CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

ISMENE, *à Agélas.*

SEIGNEUR, il court un bruit que je ne saurois croire ;
Il intéresse trop mes droits & votre gloire.
J'apprends que, vous laissant séduire par l'amour,
Vous voulez épouser Criséis en ce jour.

AGÉLAS.

Le bruit qui se répand ne me fait nul outrage :
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage ;
Et mon choix, l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut réparer assez l'injustice des Dieux.

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

Vous voulez tout de bon en faire votre femme ?

AGÉLAS.

Jamais aucun espoir n'a tant flatté mon ame.

THALER, *à part.*

(à Agélas.)

Fatigué ! queu malin ! Rendez-moi mon bijou,
Et je prends, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGÉNOR, *donnant le bracelet au Roi.*

Par les soins que j'ai pris, on vient de me le rendre ;
Seigneur, je vous l'apporte.

Digitized by Google

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t-on rien ôté ?

AGÉLAS.

Les yeux ſont éblouis
(*à Thaler.*)
Des traits du feu qu'on voit... Mais d'où vient ce rubis !

THALER.

Du pays des rubis. Il eſt à notre fille.

AGÉLAS.

Comment ?

THALER.

Oui. C'eſt, Seigneur, un bijou de famille.

AGÉLAS.

Eclaircis-nous le fait ſans feinte & ſans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis eſt plus clair que le jour.

AGÉLAS.

Ce diſcours ambigu cache quelque myſtere :
Explique-toi.

THALER.

Morgué ! je ne ſuis point ſon pere,
Puiſqu'il faut vous le dire & parler tout de bon.

CRISÉIS.

Juſte Ciel !

THALER.

Je ne fais que lui prêter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLÉANTHIS, *à part.*

Le dénouement s'avance.

Digitized by Google

AGÉLAS.

Et quel eſt donc celui qui lui donna naiſſance ?

STRABON, *à part.*

Ce n'eſt pas moi toujours.

THALER, *montrant Cléanthis.*

Cette femme, je croi,
Si vous l'interrogez, le dira mieux que moi :
La drôleſſe, un matin, s'en vint, bon jour, bonne œuvre,
Juſqu'à notre maiſon porter ce biau chef-d'œuvre.

CLÉANTHIS.

Moi ? Quelle calomnie !

THALER, *à Cléanthis.*

Oh ! je vous connois bien.

CLÉANTHIS.

Lui ? moi, j'aurois ?...

THALER.

Oui, vous.

AGÉLAS, *à Cléanthis.*

Ne diſſimule rien.

CLÉANTHIS.

Seigneur, j'ai ſatisfait aux ordres de la Reine,
Lui de ſon premier lit n'ayant pour fruit qu'Iſmene,
Et lui voulant au trône aſſurer tous les droits,
M'obligea de porter ſa fille dans les bois.

AGÉLAS.

Puis-je croire, grands Dieux ! cette étrange aventure ?
Mais, hélas ! n'eſt-ce point une heureuſe impoſture ?

Digitized by Google

CLÉANTHIS.

Seigneur, ce bracelet avecque ce rubis
Rendent le fait conſtant.

STRABON, *à part.*

Je reprends mes eſprits.

AGÉLAS, *à Criſéis.*

Il eſt tems qu'à préſent, puiſque le Ciel l'ordonne,
Je remette à vos pieds le ſceptre & la couronne.
Je vous rends votre bien, Madame; & déſormais
Je ne le puis tenir que de vos ſeuls bienfaits.

CRISÉIS.

Je ne me plaignois point du ſort où j'étois née:
Maintenant que le Ciel, changeant ma deſtinée,
Veut réparer les maux qu'il m'avoit fait ſouffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGÉLAS, *à Iſmene.*

Madame, vous voyez mon deſtin & le vôtre;
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre:
Mais ce Prince pourra, ſenſible à vos attraits,
De la perte du trône adoucir les regrets.

ISMENE.

Agénor à mes yeux vaut bien une couronne.

AGÉNOR.

Seigneur...

AGÉLAS, *à Thaler.*

Vous dont je tiens cette aimable perſonne,
Demandez; je ne puis trop vous récompenſer.

THALER.

Faites-moi Maltôtier toujours pour commencer.

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

Seigneur, depuis long-tems je garde le ſilence,
Un tel événement étourdit ma prudence:

Digitized by Google

Interdit & confus de tout ce que je vois,
J'ai peine à retrouver l'uſage de la voix.
Il eſt tems cependant de me faire connoître.
Je n'ai point été tel que j'ai voulu paroître :
Vraiment foible au-dedans, Philoſophe au dehors,
L'eſprit étoit la dupe & l'eſclave du corps.
Deux yeux, deux yeux charmans avoient, pour ma ruine,
Détraqué les reſſorts de toute la machine.
De la Philoſophie en vain on ſuit les loix,
La nature en nos cœurs ne perd jamais ſes droits.
En comptant nos défauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'eſt point de mortel qui n'ait ſon ridicule ;
Le plus ſage eſt celui qui ſe cache le mieux.
J'étois amoureux.

AGÉLAS.

Vous !

CLÉANTHIS.

Vous étiez amoureux ?

DÉMOCRITE.

L'amour m'avoit forcé, pour traverſer ma vie,
Dans les retranchemens de la Philoſophie.
(*montrant Criſéis.*)
Voilà l'objet fatal, le véritable écueil,
Où la fiere ſageſſe a briſé ſon orgueil.

CLÉANTHIS.

Vous aimiez Criſéis ?

DÉMOCRITE.

La partie animale
Avoit pris, malgré moi, le pas ſur la morale ;
La nature perverſe entraînoit la raiſon.

Digitized by Google

A l'univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGÉLAS.

Ne partez point : il y va de ma gloire.

DÉMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire?
Je ne me trouve pas assez bien de la Cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long séjour.
J'ai fait, en m'y montrant, une folie extrême;
J'y vins comme un franc sot, & je m'en vais de même :
Trop heureux d'en partir libre de passion,
Et d'avoir de critique ample provision!
J'en ai fait à la Cour un recueil à bon titre :
Je me mets, je l'avoue, en tête du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excès s'oublier;
Mais, sans le bracelet, vous étiez le premier.
Je vais chercher des lieux où la Philosophie
Ne soit plus exposée à cette épilepsie.
Dans un antre plus creux, achevant mon emploi,
Je vais rire de vous; riez aussi de moi.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

ISMENE, AGÉLAS, AGÉNOR, CRISÉIS, CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

AGÉLAS.

TACHONS de l'arrêter. *(A Criſéis.)* Nous cependant, Madame,
Allons pour couronner une ſi belle flamme.

SCENE VII & derniere.

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

EH bien ! que dirons-nous ? Partirai-je avec lui ?

CLÉANTHIS.

Je ſuis bien en courroux : ſi, pourtant, aujourd'hui,
Tu voulois un peu mieux m'aimer...

STRABON.

Déja, coquine,
Tu voudrois me tenir ; je le vois à ta mine.

Digitized by Google

Je te pardonne tout, fais moi grace à ton tour.
Oublions le paſſé, renouvellons d'amour.
Je ne ſerai pas ſeul qui, d'une ame enchantée,
Aura repris ſa femme après l'avoir quittée.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Digitized by Google

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME,

COMÉDIE,

EN PROSE ET EN UN ACTE,

Avec un Divertissement.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

DORANTE, Officier réformé, revenant de ſa garniſon, qui devient amoureux d'Agathe.

AGATHE, Fille d'un Fermier, amoureuſe de Dorante.

PASQUIN, Valet de Dorante.

LISETTE, Amie d'Agathe.

COLIN, jeune Fermier, accordé avec Agathe.

MANETTE, Bergere.

NICAISE, Berger.

Pluſieurs Bergers & Bergeres, qui étoient priés pour la noce de Colin & d'Agathe.

La Scene eſt dans un Village de Poitou, ſous l'Orme.

Digitized by Google

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

POUR m'expliquer en termes plus clairs, j'ai avancé la dépenſe du voyage depuis notre garniſon juſqu'à ce village-ci ; nous y avons déja ſéjourné quinze jours ſur mes crochets ; je vous prie que nous comptions enſemble, & je vous demande mon congé.

DORANTE.

Oh ! palſambleu, tu prends bien ton tems !

PASQUIN.

Hé ! puis-je le mieux prendre, Monſieur ? Vous venez d'être réformé ; il faut bien que vous réformiez votre train.

DORANTE.

Paſquin, quitter le ſervice d'un Officier, c'eſt ſe brouiller avec la fortune.

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, je me ſuis brouillé avec elle dès

Digitized by Google

le jour que je ſuis entré chez vous : mais, Dieu merci, je ſuis au-deſſus de la fortune ; je veux me retirer du monde.

DORANTE.

Le fat ! ô le fat !

PASQUIN.

Oui, Monſieur, j'ai fait depuis peu des réflexions morales ſur la vanité des plaiſirs mondains : je ſuis las d'être bien battu & mal nourri ; je ſuis las de paſſer la nuit à la porte d'un Lanſquenet, & le jour à vous détourner des Griſettes ; je ſuis las enfin d'avoir de la condeſcendance pour vos débauches, & de m'enivrer au buffet, pendant que vous vous enivrez à table. Il faut faire une fin, Monſieur. Je vais me rendre mari d'une certaine Liſette, qui eſt le bel-eſprit de ce village-ci : les plus jolies filles de Poitou la conſultent comme un oracle, parce qu'elle a fait ſes études ſous une coquette de Paris ; c'eſt là où elle eſt devenue amoureuſe de moi.

DORANTE

Hé ! je n'ai pas encore trouvé en mon chemin cette Liſette ſi aimable ; j'en ſais mauvais gré à mon étoile.

PASQUIN.

Ce n'eſt pas votre étoile, Monſieur, c'eſt moi qui ai pris ſoin de vous cacher Liſette ; je l'ai trouvée trop jolie pour vous la faire connoître. Mais cette digreſſion vous fait oublier qu'il s'agit entre vous & moi d'une petite regle d'arithmétique. Il y a huit ans que je vous ſers ; à vingt-cinq écus de gages, ſomme totale, ſix cents livres, ſur quoi j'ai reçu quelques coups de canne & quelques coups de pied au

Digitized by Google

du Cul ; partant reſte toujours ſix cents livres, que je vous prie de me donner préſentement.

DORANTE, *d'un ton de colere.*

Quoi ! j'ai eu la patience de garder huit ans un coquin comme toi ?

PASQUIN.

Tout autant, Monſieur.

DORANTE.

Un maraud !

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

DORANTE.

Huit ans, un valet à pendre !

PASQUIN.

Ah !

DORANTE.

A noyer, à écraſer !

PASQUIN.

Il y a du malheur à mon affaire. Vous avez été juſqu'à préſent très-content de mon ſervice, & vous ceſſez de l'être dans le moment que je vous demande mes gages.

DORANTE, *ſe radouciſſant.*

Pasquin, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis la dupe de ma bonté. Va, mon chet ; je veux bien encore ne te point chaſſer de chez moi.

PASQUIN.

Vraiment, Monſieur, ce n'eſt pas vous qui me chaſſez : c'eſt moi qui vous demande mon congé, & les ſix cents livres.

DORANTE.

Non mon cœur ; tu ne me quitteras point. Tu ne

Digitized by Google

ſais ce qu'il te faut. La vie champêtre ne convient point à un intrigant, à un fourbe.

PASQUIN.

Je ſais bien que j'ai tous les talens pour faire fortune à la ville; mais je borne mon ambition à Liſette, à qui j'apporte en mariage les ſix cents livres, dont je vais vous donner quittance.

(*Il tire de ſa poche un papier.*)

DORANTE, *lui arrêtant la main.*

Peſte ſoit du faquin! Tu n'as que tes affaires en tête; parlons un peu des miennes. J'épouſe demain la petite Fermiere Agathe. J'ai ſi bien fait, par mon manége, que le pere eſt à préſent auſſi amoureux de moi que ſa fille. Elle a dix mille écus, Paſquin.

PASQUIN.

Vous n'avez que vos affaires en tête! reparlons un peu des miennes.

DORANTE.

Agathe m'attend chez elle à quatre heures; &, avant que d'y aller, j'ai à régler certaines choſes avec le Notaire.

PASQUIN.

Monſieur, il n'y a que deux mots à mon affaire.

DORANTE.

Le Notaire m'attend, Paſquin.

PASQUIN.

Mon congé & mes gages.

DORANTE.

Oh! puiſque tu veux abſolument que nous ſortions d'affaire enſemble...

Digitized by Google

PASQUIN.

Si ce n'étoit pas pour une occaſion auſſi preſſante...

DORANTE.

Il faut faire un effort...

PASQUIN.

Je ne vous importunerois pas.

DORANTE.

Quelque peine que cela me faſſe...

PASQUIN.

Voici la quittance.

DORANTE, *prenant la quittance, & embraſſant Paſquin.*

Va, je te donne ton congé.

PASQUIN.

Et mes gages, Monſieur?

DORANTE.

Tu m'attendris, Paſquin; je ne veux pas te voir davantage.

SCENE II.

PASQUIN, *ſeul.*

LE ſcélérat! Je n'ai plus rien à ménager avec cet homme-là. Liſette me ſollicite de rompre ſon mariage avec Agathe. Allons voir ce qui en ſera.

Digitized by Google

SCENE III.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

HA! te voilà !

LISETTE.

Il y a une heure que je te cherche. Es-tu d'accord avec ton maître ?

PASQUIN.

Peu s'en faut. Il ne s'agissoit entre lui & moi que de deux articles. Je lui demandois mon congé & mes gages ; il a partagé le différend par moitié ; il m'a donné mon congé, & me retient mes gages.

LISETTE.

Et tu gardes des mesures avec cet homme-là ? Te feras-tu encore tirer l'oreille pour m'aider à rompre son mariage, en faveur de mon pauvre frere Colin à qui Agathe étoit promise ? Il ne tient qu'à toi de rendre la joie à tout le village. Ce n'étoit que fêtes, danses & chansons préparées pour les noces de Colin & d'Agathe ; &, depuis que ton Officier réformé est venu nous enlever le cœur de cette jolie Fermière, toute notre galanterie Poitevine est en deuil.

PASQUIN.

Je ne manque pas de bonne volonté ; mais je considere...

Digitized by Google

LISETTE.

Et moi, je ne considere plus rien. Je suis bien sotte de prier, quand j'ai droit de commander. Colin est mon frere; &, s'il n'épouse point Agathe par ton moyen, Lisette n'épousera point Pasquin.

PASQUIN.

Ouais! tu me mets le marché bien librement à la main.

LISETTE.

C'est que je ne suis pas comme la plupart de celles qui font de pareils marchés. Je ne t'ai point donné d'arrhes; & je romprai, si...

PASQUIN.

Doucement. Çà, que faut-il donc faire pour ce petit-frere Colin? As-tu pris des mesures avec lui?

LISETTE.

Des mesures avec Colin? Bah! c'est un jeune amant à la franquette, qui n'est capable que de se trémousser à contre-tems. Il va, il vient, il piétine, peste contre son infidelle, & a toujours quelque raisonnement d'enfant qu'il veut qu'on écoute; enfin, c'est un petit obstiné que j'ai été contrainte d'enfermer, afin qu'il me laissât en paix travailler à ses affaires. Je crois que le voilà encore.

Digitized by Google

SCENE IV.

COLIN, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE, *à Colin.*

Quoi ! petit lutin, tu ſeras toujours ſur mes talons ?

COLIN, *à Liſette.*

J'ai ſauté par la fenêtre de la ſalle où tu m'avois enfermé, pour te venir dire que tout ce tripotage de veuve que tu veux faire pour attraper ce Dorante, par-ci, par-là, tant y a que tout ça ne vaut rian.

LISETTE.

Mort de ma vie ! ſi tu...

PASQUIN.

Laiſſez opiner Colin, il me paroît homme de tête.

COLIN.

Aſſurément. J'ai trouvé un ſecret pour qu'Agathe me r'aime, & j'ai commencé à imaginer...

LISETTE.

Et va-t-en achever d'imaginer ; laiſſe-moi exécuter.

COLIN.

Oh ! y faut que ce ſoit moi qui...

LISETTE.

Oh ! ce ne ſera pas toi qui...

Digitized by Google

COLIN.

Je te dis que...

LISETTE.

Je te dis que tu te taiſes.

COLIN.

Oh ! c'eſt moi qui ſuis l'amoureux ; une fois, je veux parler tout mon ſoul.

LISETTE.

Oh ! le petit lutin d'amoureux !

COLIN.

Tenez, ſi Paſquin me dit que je n'ai pas pus d'eſprit que toi pour ce qui eſt d'Agathe, je veux bien m'en retourner dans la ſalle.

LISETTE.

Ecoutons, à cette condition.

COLIN.

C'eſt que j'ai une ruſe pour faire venir Agathe dans un endroit où je vous cacherai tous deux.

PASQUIN.

Fort bien !

COLIN.

Et pis, quand a ſera là, je li dirai : Ça, gnia perſonne qui nous écoute ; n'eſt-y pas vrai, Agathe, qu'ou m'avez dit cent fois qu'ou m'aimiez ? A dira : Oui Colin ; car ça eſt vrai. N'eſt-y pas vrai, li redirai-je, que, quand vous me diſtes ça, je dis, moi, que les paroles étoient belles & bonnes ; mais que ça ne tient guere, à moins qui n'y ait quelque choſe, là, qui ſignifie qu'ou n'oſeriez pus prendre d'autre mari que moi ? Agathe dira : Oui, Colin. N'eſt-y pas vrai, ce li ferai-je encor, qu'un certain jour que l'épingle de

Digitized by Google

votre collet étoit défaite, je le ſoulevis tout doucement, tout doucement...

LISETTE.

Oh! va donc plus vîte; j'aime l'expédition.

PASQUIN.

Ce récit promet beaucoup au moins. Et nous ſerons cachés pour entendre tout cela?

COLIN.

Aſſurément je ne barguinerai point à li faire tout dire; car ſi a m'épouſe, l'épouſaille couvre tout; & ſinon, je ſis bien aiſe qu'on ſache que la récolte appartient à ſti qui a défriché la terre. Oh! donc, je dirai à Agathe: N'eſt-y pas vrai, quand j'eus entr'ouvert votre collet, que je pris deſſous un papier dans votre ſein, & que ſur ce papier vous m'aviez fagoté en las d'amour votre nom parmi le mien, pour montrer ce que je devions être l'un à l'autre à

PASQUIN.

Et a dira: Oui, Colin.

COLIN.

Oh! a dira peut-être que c'eſt qu'a dormoit; mais je ſais bien qu'a ne faiſoit que ſemblant; car a ſe réveillit tout juſte quand...

LISETTE.

Hé bien, enfin, quand elle aura tout dit...

COLIN.

Vous ſortirez tous deux de votre cache, & vous li direz: Agathe, il faut qu'ou vous mariez rien qu'avez Colin tout ſeul, ou nous allons dire partout qu'ou aimez deux hommes à la fois. Oh! a ne voudra pas.

Digitized by Google

LISETTE.

Oh ! que ſi, a voudra. Les femmes en font gloire.

COLIN.

Faire gloire d'aimer un autre que ſti avec qui on ſe marie ! Non, gnia point de femme comme ça dans tout le monde.

PASQUIN.

Colin n'a pas voyagé. Çà, je juge que M. Colin imagine mieux que nous, mais nous exécuterons mieux que Colin. Partant, condamné à retourner dans la ſalle, juſqu'à ce que nous ayons beſoin de lui.

COLIN.

Oh ! ne vlà-t-il pas qu'il dit comme Liſette, à cauſe que... hé ! là, là.

LISETTE.

Oh ! va donc, ou je ne me mêle plus de tes affaires.

COLIN.

J'y vais, mais j'enrage.

Digitized by Google

SCENE V.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

OH ! nous voilà délivrés de lui. Çà, il s'agit de guérir Agathe de l'entêtement où elle eſt pour ton maître.

PASQUIN.

Hon ! quand l'amour s'eſt une fois emparé d'un cœur auſſi ſimple que celui d'Agathe, il eſt difficile de l'en chaſſer ; il ſe trouve mieux logé là que chez une coquette.

LISETTE.

J'avoue que les grands airs de ton maître ont ſaiſi la ſuperficie de ſon imagination ; mais le fond du cœur eſt encor pour Colin. Finiſſons. Il faut empêcher Agathe de ſortir de chez elle, afin qu'elle ne vienne point rompre les meſures que nous avons priſes. Comment nous y prendrons-nous ?

PASQUIN.

Hon ! attendez. Nous lui avons fait venir des habits de Paris. Si j'allois lui dire que mon maître veut qu'elle les mette... la coëffure ſeule ſuffit pour amuſer une femme toute la journée.

LISETTE.

La voici qui vient ; ſonge à la renvoyer chez elle.

Digitized by Google

SCENE VI.

AGATHE, LISETTE, PASQUIN.

AGATHE.

OU eſt donc ton maître, Paſquin ? Il y a deux heures que je l'attends chez moi.

PASQUIN.

Vous vous trompez, Madame ; mon maître eſt trop amoureux pour vous faire attendre.

LISETTE, *à Agathe.*

Je vous avois bien dit que ſes empreſſemens ne dureroient pas.

AGATHE.

Oh ! c'eſt tout le contraire, Liſette. Dorante doit être aujourd'hui amoureux de moi à la folie ; car il m'a promis que ſon amour augmenteroit tous les jours, & il m'aimoit déja bien hier.

LISETTE.

En une nuit, il arrive de grandes révolutions dans le cœur d'un François.

PASQUIN.

Oui : ſur la fin de ce ſiecle-ci, les amans & les ſaiſons ſe ſont bien déréglés ; le chaud & le froid n'y dominent plus que par caprice.

LISETTE.

Oh ! en Poitou nous avons une regle certaine ; c'eſt que le jour des noces le thermomette de la

Digitized by Google

tendreſſe eſt à ſon plus haut degré ; mais le lendemain il deſcend bien bas.

AGATHE.

Vous voulez me perſuader tous deux que Dorante ſera inconſtant ; mais il faudroit que je fuſſe folle pour craindre qu'il change. Quoi ! quand Colin me diſoit tout ſimplement qu'il me ſeroit fidele, je le croyois ; & je ne croirois pas Dorante, qui eſt un Gentilhomme, & qui fait des ſermens horribles qu'il m'aimera toujours ?

PASQUIN.

En amour, les ſermens d'un courtiſan ne prouvent rien ; c'eſt le langage du pays.

LISETTE, *à Agathe.*

Si vous vouliez m'écouter une fois en votre vie, je vous ferois voir que Dorante...

AGATHE.

Parlons d'autre choſe, Liſette.

PASQUIN, *à Liſette.*

Elle a raiſon. (*à Agathe.*) Parlons des beaux habits que mon maître vous a fait venir.

AGATHE.

Ah ! Paſquin, j'en ſuis charmé.

PASQUIN.

A propos, mon maître vouloit vous voir aujourd'hui parée.

AGATHE.

Je voudrois bien l'être auſſi ; mais je ne ſais pas lequel je dois mettre des deux habits. Dis-moi, Paſquin,

Digitized by Google

Paſquin, lequel aimera-t-il mieux de (*) l'innocente ou de la gourgandine?

PASQUIN.

La gourgandine a toujours été du goût de mon maître.

AGATHE.

Il faut que les femmes de Paris aient bien de l'eſprit pour inventer de ſi jolis noms.

PASQUIN.

Malpeſte! leur imagination travaille beaucoup. Elles n'inventent point de modes qui ne ſervent à cacher quelque défaut. Falbala par haut pour celles qui n'ont point de hanches; celles qui en ont trop le portent plus bas. Le cou long & les gorges creuſes ont donné lieu à la ſteinquerque; & ainſi du reſte.

AGATHE.

Ce qui m'embarraſſe le plus, c'eſt la coëffure. Je ne pourrai jamais venir à bout d'arranger tant de machines ſur ma tête; il n'y a pas de place pour en mettre ſeulement la moitié.

PASQUIN.

Oh! quand il s'agit de placer des fadaiſes, la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne penſe Mais vous me faites ſouvenir que j'ai ici le livre inſtructif que la Coëffeuſe a envoyé de Paris. Il s'intitule:

« Les élémens de la Toilette, ou le ſyſtême harmonique de la Coëffure d'une femme. »

(*) *Deux noms d'habits à la mode en 1694.*

Digitized by Google

AGATHE.

Ah ! que ce livre doit être joli !

PASQUIN, *tirant un livre de ſa poche.*

Voici le ſecond tome. Pour le premier, il ne contient qu'une table alphabétique des principales pieces qui entrent dans la compoſition d'une commode : comme

« La ducheſſe, le ſolitaire,
» La fontange, le chou,
» Le tête-à-tête, la culbute,
» Le mouſquetaire, le croiſſant,
» Le firmament, le dixieme ciel,
» La paliſſade, & la ſouris. »

AGATHE.

Ah ! Paſquin, cherche-moi l'endroit où le livre dit que ſe met la ſouris. J'ai un nœud de ruban qui s'appelle comme cela.

PASQUIN.

C'eſt ici quelque part ; attendez...

« Coëffure pour raccourcir le viſage. »

Ce n'eſt pas cela.

« Petits tours blonds à boucles fringantes pour
» les fronts étroits & les nez longs. »

Je n'y ſuis pas.

« Supplément ingénieux qui donne du relief aux
» joues plates. »

Ouais !

» Cornettes fuyantes pour faire ſortir les yeux en
» avant. »

Ha ! voici ce que vous demandez.

Digitized by Google

« La ſouris eſt un petit nœud de nompareille qui » ſe place dans le bois. *Nota.* On appelle petit » bois un paquet de cheveux hériſſés, qui gar- » niſſent le pied de la futaie bouclée. »

Mais vous lirez cela à loiſir. Allez vîte arranger votre toilette. Je vous enverrai mon maître, auſſitôt qu'il aura fini une petite affaire.

AGATHE.

Qu'il ne me faſſe pas attendre au moins. Adieu, Liſette.

LISETTE.

Adieu, Agathe.

SCENE VII.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

ON vient à bout de tout en ce monde, quand on ſait prendre chacun par ſon foible; les hommes par les femmes, les femmes par les habits. Çà, il faut à préſent nous aſſurer de ton maître.

PASQUIN.

Il eſt chez le Notaire; il faut qu'il repaſſe par ici pour aller chez Agathe, & je l'arrêterai pendant que tu iras te déguiſer en veuve.

LISETTE.

Récapitulons un peu ce déguiſement. Tu es bien ſûr que ton maître n'a jamais vu la veuve?

Digitized by Google

PASQUIN.

Assurément. Sur la réputation qu'elle a dans Poitiers d'être fort riche, mon fanfaron s'est vanté qu'elle étoit amoureuse de lui. Pour se vanger, elle a pris plaisir à se trouver masquée à deux ou trois assemblées où il étoit, de faire la passionnée ; en un mot, de se moquer de lui ; trouvant toujours des excuses pour ne se point démasquer. C'est une gaillarde qui fait mille plaisanteries de cette nature pour égayer son veuvage.

LISETTE.

Puisque cela est ainsi, je contrefera la veuve comme si je l'étois.

PASQUIN.

Tant pis ; car on ne sauroit bien contrefaire la veuve, qu'on n'ait contrefait la femme mariée. L'habit est-il prêt ?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Voilà mon maître qui vient.

LISETTE.

Amuse-le pendant que je me déguiserai ; &, après tu iras avertir Agathe qu'elle vienne nous surprendre ; tu la feras écouter notre conversation. Laisse-moi faire.

Digitized by Google

SCENE VIII.

PASQUIN, *ſeul.*

COMMENT lui tournerai-je la choſe ? Mais il ne faut pas tant de façon avec mon maître. Un homme qui ſe croit aimé de toutes les femmes, en eſt aiſément la dupe.

SCENE IX.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

MONSIEUR ! Monſieur !

DORANTE.

Ne m'arrête point, Agathe m'attend.

PASQUIN.

Ce n'eſt plus de mes affaires que je veux vous parler à préſent.

DORANTE.

Je meurs d'impatience de la voir. L'amour, Paſquin, l'amour ! Ah ! quand on a le cœur pris...

PASQUIN.

Fait comme vous êtes, Monſieur, je n'euſſe jamais deviné que l'amour vous feroit perdre votre fortune.

Digitized by Google

DORANTE.

Que veux-tu dire par-là ?

PASQUIN.

Que votre amour pour Agathe vous fait manquer cette veuve de cinquante mille écus.

DORANTE.

Hé ! ne t'ai-je pas dit que la sotte est devenue invisible à Poitiers ?

PASQUIN.

Apparemment elle vouloit éprouver votre constance. L'heureux moment est venu ; elle est ici, Monsieur.

DORANTE.

Est-il possible ?

PASQUIN.

Il n'y a rien de plus vrai ; &, depuis que vous m'avez quitté... Mais n'en parlons plus, vous avez le cœur pris pour Agathe.

DORANTE.

Acheve, Pasquin, acheve.

PASQUIN.

Amoureux comme vous êtes, vous ne voudriez pas rompre un mariage d'inclination pour vingt mille écus plus ou moins.

DORANTE.

Il faudra se faire violence. Avec vingt mille écus on achete un Régiment, on est utile au Prince ; tu sais qu'un Gentilhomme doit se sacrifier pour les besoins de l'État.

PASQUIN.

Entre nous, l'État n'a pas grand besoin de vous,

Digitized by Google

puiſqu'il vous a remercié de vos ſervices à la tête de votre compagnie.

DORANTE.

Parlons de la veuve, Paſquin.

PASQUIN.

La veuve eſt venue ce matin de Poitiers pour vos beaux yeux ; &, depuis que vous m'avez quitté, on vient de m'offrir de ſa part cent piſtoles, ſi je puis lui livrer votre cœur.

DORANTE.

Je ſerai ravi de te faire gagner cent piſtoles. J'aime à m'acquitter, Paſquin.

PASQUIN.

En rabattant ſur mes gages ?

DORANTE.

Çà, que faut-il faire, mon cœur ?

PASQUIN.

On eſt convenu avec moi, que le haſard ameneroit la veuve ſous ces Ormes, dans un quart-d'heure.

DORANTE.

Bon !

PASQUIN.

J'ai promis que le haſard vous y conduiroit auſſi.

DORANTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Il faut que vous vous promeniez, ſans faire ſemblant de rien. Elle va venir, ſans faire ſemblant de rien. Pour lors vous l'aborderez, vous, en faiſant ſemblant de rien ; elle vous écoutera, faiſant

Digitized by Google

emblaut de rien. Voilà comment ſe font les mariage des Tuileries.

DORANTE.

Parbleu, tu es un homme adorable !

PASQUIN.

Çà, préparez-vous à aborder la veuve en petit-maître. Cachez-vous un œil avec votre chapeau, la main dans la ceinture, le coude en avant, le corps d'un côté, & la tête de l'autre; ſur-tout, gardez-vous bien de vous promener ſur une ligne droite, cela eſt trop bourgeois.

DORANTE.

Ce maraud-là en ſait preſque autant que moi.

PASQUIN.

Voici l'occaſion, Monſieur, de faire profiter les talens que vous avez pour le grand art de la minauderie. Ah ! ſi vous pouviez vous ſouvenir de cette mine que vous fîtes l'autre jour à la Comédie, là, une certaine mine qui perdit de réputation cette femme à qui vous n'aviez jamais parlé.

DORANTE.

Que tu es badin !

Digitized by Google

SCENE X.

LISETTE *en veuve*, DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN, *bas à Dorante.*

VOICI la veuve, Monſieur; faites ſemblant de rien; hem, ſemblant de rien. (*Haut à Dorante, en faiſant ſigne à Liſette.*) N'y a-t-il rien de nouveau en Catalogne? Que dit-on de l'Allemagne? Vous avez reçu des lettres de Flandres. La promenade eſt bien déſerte aujourd'hui. De quel côté vient le vent? Mon Dieu, la belle journée!

DORANTE, *bas à Paſquin.*

Paſquin, la veuve ſoupire.

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Apparemment, c'eſt pour le défunt.

DORANTE, *bas à Paſquin.*

Il faut un peu la laiſſer ronger ſon frein. Elle eſt ſenſible aux bons airs. Je me ſers de mes avantages.

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Vous avez raiſon, votre geſte eſt tout plein de mérite, & vous avez encore plus d'eſprit de loin que de près. Si elle vous entendoit chanter, elle ſeroit charmée, Monſieur. Ne ſavez-vous point par cœur quelque *impromptu* de l'Opéra nouveau?

DORANTE, *haut à Paſquin.*

Je vais chanter, pour me déſennuyer, un petit

Digitized by Google

air que je fis à Poitiers pour cette charmante veuve. Hem.

(*Il chante.*)

Palſambleu, l'Amour eſt un fat,
L'Amour eſt un fat !
Sans égard pour ma naiſſance,
Il me fait ſoupirer, gémir, ſentir l'abſence,
Comme un amant du tiers-état.
Palſambleu, l'Amour, &c.

Il n'eſt point de belle en France
Que je n'aie ſoumiſe à ce petit ingrat :
Et, pour toute récompenſe,
Il m'enchaîne comme un forçat.
Palſambleu, l'Amour, &c.

PASQUIN, *après que Dorante a chanté.*

Vous êtes l'Amour, Monſieur !

DORANTE, *bas à Paſquin.*

C'eſt aſſez la faire languir. Ciel ! quelle aventure, Paſquin ! Je crois que voilà mon aimable inviſible dont je te parlois.

PASQUIN.

C'eſt elle-même.

DORANTE, *abordant la veuve.*

Par quel bonheur, Madame, vous trouve-t-on dans ce village ?

LISETTE.

J'y revenois chercher la ſolitude, & pleurer en liberté.

PASQUIN.

Retirons-nous donc, Monſieur : il eſt dangereux

Digitized by Google

d'interrompre les larmes d'une veuve. La vue d'un joli homme fait rentrer la douleur en dedans.

DORANTE.

Je vous l'ai dit cent fois, charmante ſpirituelle, je ſuis le cavalier de France le plus ſpécifique pour la conſolation des Dames.

LISETTE.

Un cavalier fait comme vous ne ſauroit en conſoler une, qu'il n'en afflige mille autres.

DORANTE.

Périſſent de jalouſie toutes les femmes du monde, pourvu que vous vouliez bien...

LISETTE.

Ah! n'achevez pas, Monſieur; je crains que vous ne me faſſiez des propoſitions que je ne pourrois entendre ſans horreur; car, enfin, il n'y a encore que huit ans que mon mari eſt mort.

PASQUIN.

Ah! Monſieur, vous allez rouvrir une plaie qui n'eſt pas encore bien fermée.

DORANTE.

Ah! Paſquin, je ſens que mon feu ſe rallume.

LISETTE.

Hélas! le pauvre défunt m'aimoit tant!

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Elle parle du défunt, vos affaires vont bien.

LISETTE.

Il m'a fait promettre, en mourant, (*en baiſſant la voix*) que je ne me remarierois point.

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Profitez du moment, Monſieur; elle eſt femme:

Digitized by Google

& puiſque ſa parole baiſſe, il faut qu'elle ſoit bien foible.

LISETTE, *bégayant.*

Je tiendrai... ma promeſſe... ou bien...

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Elle bégaie, il eſt tems que je me retire.

DORANTE, *bas à Paſquin.*

Va-t-en.

SCENE XI.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Nous ſommes ſeuls, Madame; accordez-moi donc enfin ce que vous m'avez tant de fois refuſé à Poitiers; levez ce voile cruel...

LISETTE.

Monſieur, l'affliction m'a ſi fort changée...

DORANTE.

Hé! je vous conjure...

LISETTE, *d'un ton de précieuſe.*

Je ne dors point; la fatigue du caroſſe, la chaleur, la pouſſiere, le grand jour... vous me trouverez laide à faire peur.

DORANTE.

Je vous trouverai charmante.

LISETTE.

Vous le voulez? (*Elle leve ſa coëffure.*)

DORANTE.

Digitized by Google

DORANTE.

Que vois-je !

LISETTE.

Puiſqu'il faut vous l'avouer, dès la ſeconde fois que je vous vis, je formai le deſſein de faire votre fortune ; mais je voulois vous éprouver. Ah ! cruel ! falloit-il ſi-tôt vous rebuter ?

DORANTE.

Hé ! vous avois-je vu, Madame ?

SCENE XII.

DORANTE, LISETTE, AGATHE, PASQUIN.

(*Paſquin amene Agathe pour écouter.*)

AGATHE, *à part, à Paſquin.*

C'EST donc pour cela qu'il me faiſoit tant attendre ?

PASQUIN, *à part, à Agathe.*

Ecoutez... (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XIII.

DORANTE, LISETTE, AGATHE, *à part.*

DORANTE, *à Liſette.*

Je l'avoue franchement ; à votre refus, j'avois jeté les yeux ſur une petite Fermiere, parce que je trouvois une ſomme d'argent pour nettoyer de gros biens que j'ai en direction : mais, d'honneur, je ne l'ai jamais regardée que comme un enfant, une poupée avec quoi on joue ; &, depuis les charmantes converſations de Poitiers, vous n'avez point déſemparé mon cœur.

AGATHE, *à part.*

Le traître !

LISETTE.

Apparemment que je vous crois, puiſque je veux bien vous donner ma main. Mais, avant toutes choſes, il faut que vous diſiez à Agathe, en ma préſence, que vous ne l'avez jamais aimée.

DORANTE.

En votre préſence ?

LISETTE.

Quoi ! vous héſitez ?

DORANTE.

Nullement. Mais enfin, dire en face à une femme que je ne l'aime point, c'eſt l'aſſaſſiner : le coup eſt mortel, Madame ; & je dois avoir des

Digitized by Google

ménagemens pour une pauvre petite créature, qui...

LISETTE.

Qui...

DORANTE.

Qui, puiſqu'il faut vous en faire la confidence, a eu pour moi certaines foibleſſes. Je ſuis galant homme.

AGATHE, *à part.*

Comme il ment!

DORANTE.

Mais, Madame, je quitte tout pour vous ſuivre. Je me laiſſe enlever, je vous épouſe; faut-il d'autres marques de mon amour?

LISETTE.

Au moins, je vous ordonne d'aller tout préſentement rompre l'engagement que vous avez avec le pere.

DORANTE.

Oh! pour cela volontiers.

LISETTE.

Allez promptement. Revenez dans une demi-heure m'attendre ſous cet Orme.

DORANTE.

Je vais vous ſatisfaire.

LISETTE.

Sous l'Orme, au moins!

Digitized by Google

SCENE XIV.

AGATHE, LISETTE.

AGATHE, *à part, n'osant aborder la veuve.*

IL faut que je sache d'elle.... Mais me ferai-je connoître après ce qu'on lui vient de dire de moi ?

LISETTE.

Mon Dieu, la jolie mignonne ! Qu'elle est aimable ! Me voulez-vous parler ?

AGATHE, *n'osant l'aborder.*

Non.

LISETTE.

Mais je crois vous avoir vu quelque part. N'êtes-vous pas la belle Agathe ?

AGATHE.

Je ne sais pas.

LISETTE.

Ne craignez rien, ma bouchonne. Vous m'aviez enlevé mon amant ; mais je suis déja vengée, puisqu'il vous a sacrifiée à moi.

AGATHE.

Le traître !

LISETTE.

Vous êtes bien fâchée, n'est-ce pas, de perdre un si joli petit homme ?

Digitized by Google

AGATHE.

Je ne ſuis fâchée que de ce qu'il vous vient de dire des fauſſetés de moi. Il dit que j'ai eu des foibleſſes pour lui : ah ! ne le croyez pas au moins, Madame ; c'eſt un méchant qui en dira tout autant de vous.

LISETTE *rit.*

Ha ! ha !

AGATHE.

Vous riez ! Eſt-ce que vous me ſoupçonnez de ce que ce menteur-là vous a dit ?

LISETTE.

Dorante ne ſauroit mentir ; il eſt Gentilhomme.

AGATHE.

Que je ſuis malheureuſe ! Quoi ! vous croyez...

LISETTE, *ſe dévoilant.*

Oui, je crois...

AGATHE.

C'eſt Liſette !

LISETTE.

Je crois, comme je l'ai toujours cru, que vous êtes fort ſage, & que Dorante eſt le plus grand ſcélérat du monde. Mais je ſuis contente, vous avez tout entendu. Ce n'eſt pas ſa faute, comme vous voyez, ſi je ne ſuis qu'une fauſſe veuve. Hé bien ! que vous dit le cœur préſentement ?

AGATHE.

Hélas ! j'ai trahi Colin : Colin m'aime-t-il encore ?

LISETTE.

Il fera tout comme s'il vous aimoit ; &, ſitôt

Digitized by Google

que vous lui aurez dit un mot, il ne ſongera qu'à ſe venger de Dorante.

DORANTE.

Ah! qu'il ne s'y joue pas. Dorante m'a dit qu'il étoit bien méchant.

LISETTE.

Il s'agit d'une vengeance qui ſervira de divertiſſement à toute notre petite ſociété galante. Il ſera berné, qu'il n'y manquera rien.

SCENE XV.

COLIN, AGATHE, LISETTE.

COLIN, *à part, ſans appercevoir Agathe.*

PASQUIN me vient de dire que tout alloit bien, pourvu que je patientiſſe : mais, quand je devrois tout gâter, je ne ſaurois plus me tenir en place; je ſis trop amoureux.

AGATHE, *à Colin, fâchée de l'avoir trahi.*

Ah! Colin, Colin!

COLIN, *à Agathe qu'il apperçoit.*

Ce n'eſt pas de vous au moins que je dis que je ſis amoureux : il feroit beau var que j'aimiſſe encore eune... ingrate!

AGATHE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Eune... infidelle!

Digitized by Google

AGATHE.

Oui, Colin.

AGATHE.

Eune... changeuſe.

AGATHE.

Hélas! je n'aime pas trop à changer; mais c'eſt que cela me vint malgré moi tout-d'un-coup, parce que je n'avois jamais vu d'homme fait comme Dorante.

COLIN.

Oui, vous êtes eune traîtreſſe.

AGATHE.

Oh! pour traîtreſſe, non... Ne vous avois-je pas averti que je voulois aimer Dorante?

COLIN, *étouffant de colere & d'amour.*

Eune... aouf, gnia pu moyen de retenir mon naturel. Baille-moi ta main.

AGATHE.

Ah! Colin, que je ſuis fâchée!

COLIN.

Ah! que je ſis aiſe, moi!

LISETTE.

Vous allez uſer toute votre tendreſſe; gardez-en un peu pour quand vous ſerez mariés, vous en aurez beſoin. Çà, Dorante va venir m'attendre ſous l'Orme; nous avons réſolu de nous moquer de lui. Pierrot, Nanette & Licas nous doivent aider; ils ſont là tout prêts. Les voici.

Digitized by Google

SCENE XVI.

LISETTE, COLIN, AGATHE, NANETTE, DEUX BERGERS.

LISETTE, *à Nanette & aux Bergers.*

Qui vous a donc avertis qu'il étoit tems?

NANETTE, *à Lisette.*

Nous avons vu de loin qu'elle se faisoit baiser la main par Colin; nous avons jugé...

COLIN, *à Nanette.*

C'est signe qu'al a retrouvé l'esprit qu'al avoit perdu.

AGATHE.

Que je suis honteuse, Nanette, d'avoir été trompée par un homme!

NANETTE.

Hélas! à qui est-ce de nous autres que cela n'arrive point? Mais nous allons faire voir à ce petit coquet de Dorante qu'il ne fait pas son métier, puisqu'il donne le tems à une fille de faire des réflexions.

LISETTE.

Tous vos petits rôles de raillerie sont-ils prêts?

NANETTE.

Bon! notre Licas & notre Pierrot feroient un opéra en deux heures.

LISETTE.

Oui! je vais vous donner votre rôle.

Digitized by Google

NANETTE.

Voici Dorante. Retirez-vous ; c'eſt à moi à commencer.

(*Ils ſortent.*)

SCENE XVII.

DORANTE, *ſeul, venant au rendez-vous que lui a donné la Veuve.*

Voici à peu près l'heure du rendez-vous. J'ai bien fait de ne point voir ni le pere ni la fille : ſi la veuve m'alloit manquer, je ſerois bien aiſe de retrouver Agathe. J'entends des villageois qui chantent ; laiſſons-les paſſer.

SCENE XVIII.

DORANTE, NANETTE, NICAISE.

(*Nicaiſe finit une chanſon à une payſanne qui le fuit.*)

NANETTE.

Mon pauvre Nicaiſe, tu perds ton tems & ta chanſon. Il eſt vrai que je t'ai aimé ; mais c'eſt juſtement pour cela que je ne t'aime plus. Ce ſont-là nos regles.

Digitized by Google

NICAISE *chante.*

Lorſque tu me promis, ſous cet Orme fatal,
Que je triompherois bientôt de mon rival,
Tu m'en voulus donner une preuve certaine.
Ah! que n'en ai-je profité?
Je ne ſerois plus à la peine
De te reprocher ton infidélité.

NANETTE *chante.*

Il eſt vrai que ma franchiſe
Fut ſurpriſe
Par tes diſcours trompeurs & par ton air charmant;
Mais j'ai paſſé l'écueil du dangereux moment.
J'ai penſé faire la ſottiſe,
Tu ne m'as pas priſe au mot;
Tu ſeras le ſot,
Tu ſeras le ſot,
Tu ſeras le ſot.

SCENE XIX.

DORANTE, *ſeul.*

Ces Poitevines ſont galantes naturellement. Mais la veuve tarde beaucoup.

Digitized by Google

SCENE XX.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

AH! Monſieur, nous jouons de malheur.

DORANTE.

Qu'y-a-t-il donc?

PASQUIN.

La veuve eſt partie, Monſieur; une de ſes tantes eſt venue l'enlever à ma barbe. Tout ce que la pauvrette a pu faire, c'eſt de ſortir la tête par la portiere du caroſſe, & de me faire ſigne de loin qu'elle ne laiſſeroit pas de vous aimer toujours.

DORANTE.

Se ſeroit-elle moquée de moi?

PASQUIN.

Monſieur, j'ai ſellé votre Anglois; le voilà attaché à la porte: ſi vous voulez ſuivre le caroſſe, il n'eſt pas encore bien loin.

DORANTE.

Paſquin, il faut aller au plus certain. Je vais trouver Agathe, & conclure avec elle. La voici juſtement.

Digitized by Google

SCENE XXI.

DORANTE, AGATHE, PASQUIN.

AGATHE, *à part.*

JE vais bien me moquer de lui. (*Haut à Dorante.*) Ah ! vous voilà, Monſieur ; il faudra donc que je vous cherche toute la journée ?

DORANTE.

Ah ! pardon, ma charmante ; j'ai eu une affaire indiſpenſable.

AGATHE.

N'eſt-ce point plutôt que vous m'auriez fait quelque infidélité ?

DORANTE.

Que dites-vous-là, cruelle, injuſte, ingrate ? J'atteſte le Ciel...

AGATHE.

Hé ! là, là, ne jurez point. Je ſais bien comme vous m'aimez.

DORANTE.

Mais vous, qui parlez, eſt-ce aimer, que de pouvoir attendre juſqu'à demain ?

AGATHE.

Hé bien ! marions-nous tout à-l'heure.

DORANTE.

Dites donc au papa qu'il abrege les formalités ; ces articles, ce contrat me déſeſperent.

PASQUIN.

Digitized by Google

PASQUIN.

La ſotte coutume pour les amans qui ſont bien preſſés !

AGATHE.

Nous irons dans un moment trouver mon pere ; & , s'il nous fait trop attendre, nous nous marierons tous deux tout ſeuls.

SCENE XXII.

Les mêmes, CHŒUR *de Bergers & Bergeres*.

LE CHŒUR *chante derriere le Théatre*.

ATTENDEZ-MOI ſous l'Orme,
Vous m'attendrez long-tems.

SCENE XXIII.

DORANTE, AGATHE, PASQUIN.

DORANTE.

QU'ENTENDS-JE ?

AGATHE.

C'eſt la noce d'un nommé Colin. Vous ne le connoiſſez pas ?

PASQUIN, *faiſant un ſaut ; va joindre la noce*.

Une noce ! Ma foi, je m'en vais danſer.

Digitized by Google

SCENE XXIV & derniere.

DORANTE, AGATHE, PASQUIN, *plusieurs* BERGERS *&* BERGERES *priés pour la noce de Colin & d'Agathe.*

DORANTE, *à Agathe.*

Ils s'avancent, cédons-leur la place.

AGATHE.

Oh! il faut que je ſois de cette noce-là.

DORANTE.

Quoi! vous pouvez différer un moment?

AGATHE.

Si-tôt que la noce ſera faite, nous nous marierons.

LE CHŒUR *chante.*

Attendez-moi ſous l'Orme,
Vous m'attendrez long-tems.

DORANTE.

Paſquin, voici bien des circonſtances.

PASQUIN.

C'eſt le haſard, Monſieur.

DORANTE.

En tout cas, il faut faire bonne contenance. Fort bien, mes enfans.

(*Il ſe mêle avec les Villageois.*)

Vive la Poitevine, Menuet de Poitou. Courage, Paſquin.

Digitized by Google

On chante.

Prenez la fillette
Au premier mouvement,
Car elle eſt ſujette
Au changement :
Souvent la plus tendre,
Qu'on fait trop attendre,
Se moque de vous
Au rendez-vous.

PASQUIN, *ſe moquant de Dorante.*

Nous ſommes trahis ; on nous berne, Monſieur.

DORANTE.

Ceci me confond.

LISETTE *chante à Dorante.*

Vous qui pour héritage
N'avez que vos appas,
L'argent ni l'équipage
Ne vous manqueront pas :
Malgré votre réforme,
La Veuve y pourvoira ;
Attendez-la ſous l'Orme,
Peut-être elle y viendra.

AGATHE *chante à Dorante.*

La fille de village
Ne donne à l'Officier
Qu'un amour de paſſage,
C'eſt le droit du Guerrier ;
Mais le contrat en forme
C'eſt le lot du Fermier :
Attendez-moi ſous l'Orme,
Monſieur l'aventurier.

Digitized by Google

COLIN *chante.*

Un jour notre goulu de chat
Tenoit la ſouris ſous ſa patte ;
Mais al étoit pour li trop délicate ;
Il la lâchit pour prendre un rat.

PASQUIN, *à Dorante.*

Voilà de mauvais plaiſans, Monſieur. Votre cheval eſt ſellé.

(*Dorante veut tirer l'épée.*)

PIERROT, *arrêtant Dorante.*

Tout bellement ! ou nous ferons ſonner le tocſin ſur vous.

DORANTE.

Je viendrai ſaccager ce village-ci avec un régiment que j'acheterai exprès.

LISETTE.

Ce ſera des deniers de la Veuve ?

DORANTE, *s'en va.*

LE VILLAGE *pourſuit Dorante, en danſant & chantant.*

Attendez-moi ſous l'Orme,
Vous m'attendrez long-tems.

Fin du premier & dernier Acte.

Digitized by Google

LES VENDANGES, OU LE BAILLI D'ANIERES, COMÉDIE, EN VERS ET EN UN ACTE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. TRIGAUDIN, Avocat.
Mad. TRIGAUDIN.
BABET, Fille de M. Trigaudin.
TOINON, Servante de M. Trigaudin.
LÉANDRE, Amant de Babet.
CHAMPAGNE, Valet de Léandre.
GRIFFONET, Clerc de M. Trigaudin.
GUILLOT & MATHIEU, Payſans.
LA PROCUREUSE.
LA GREFFIERE.
LA SERRE, Procureur.
UN GREFFIER.
UN COMMISSAIRE.

La Scene eſt à Amiens.

Digitized by Google

LES VENDANGES, OU LE BAILLI D'ANIERES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. TRIGAUDIN, Mad. TRIGAUDIN.

TRIGAUDIN,

Oui, vous dis-je, ſans faute ils arrivent ce ſoir,
Ma femme; ordonnez tout pour les bien recevoir;
Etant Bailli du lieu, cette charge m'engage
A faire de mon mieux les honneurs du village.
Çà, pendant la vendange égayons nos eſprits;
Pour cela, tout exprès, ils viennent de Paris,
Monſieur de Bonnemain, Procureur, & ſon pere,
Honnête Huiſſier, tous deux pour moi gens à tout faire;
Mais ſur-tout le premier, à qui je veux demain
Que ma fille s'uniſſe, en lui donnant la main:
Les autres ſont Greffier, Commiſſaire & Notaire;
Savoir, Meſſieurs Hardi, Tiran, la Griffaudiere,

Digitized by Google

Mad. TRIGAUDIN.

Çamon, c'eſt bien le tems de faire des bombances !
Vous deviendrez bien riche avecque ces dépenſes !
Voyez-vous, mon mari, je vous le dis tout net,
Il faut qu'un Avocat ménage mieux ſon fait.

TRIGAUDIN.

J'ai mes raiſons, ma femme, & ſais ce qu'il faut faire.

Mad. TRIGAUDIN.

Sont-ce là les leçons de feu votre grand-pere ?
Le pauvre homme ! Il me ſemble encor que je le voi.
C'étoit un homme ſage.

TRIGAUDIN.

Il l'étoit plus que moi,
D'accord.

Mad. TRIGAUDIN.

Tous ces diſcours portoient toujours ſentence.
Manger ſon bled en verd eſt grande extravagance,
A-t-il dit mille fois. Quoi qu'on puiſſe amaſſer,
Il ne faut point de bourſe à qui veut dépenſer.
Grandes maiſons ſe font par petite cuiſine.

TRIGAUDIN.

Oui, mon grand-pere étoit fort ſavant en léſine ;
Et, pour jeter l'argent, je ſais trop ce qu'il vaut :
Gens de robe n'ont pas volontiers ce défaut :
Mais, malgré tout cela, je tiens, quoi que l'on die,
Que dépenſe bien faite eſt grande économie ;
Enfin j'ai de l'eſprit, & ſais mes intérêts.

Mad. TRIGAUDIN.

Mais pourquoi raſſembler la craſſe du Palais ?
Des Greffiers !

Digitized by Google

TRIGAUDIN.

N'en déplaise à votre humeur bourrue,
Ce sont tous bons bourgeois, ayant pignon sur rue.

Mad. TRIGAUDIN.

Ah! mon fils, vous avez le goût peu délicat:
Des Procureurs!

TRIGAUDIN.

Hé bien! moi, je suis Avocat;
Mais ma profession, malgré son excellence,
De ces sortes de gens a quelque dépendance;
Et beaucoup d'Avocats, qui font les grand seigneurs,
Se trouvent bien d'avoir des gendres Procureurs.

Mad. TRIGAUDIN.

Mais...

TRIGAUDIN.

Mais point de discours, j'ai résolu l'affaire;
Faites-nous seulement bonne mine & grand'chere.
M'entendez-vous?

Mad. TRIGAUDIN.

Il faut suivre vos volontés;
Mais je fais malgré moi ce que vous souhaitez.

TRIGAUDIN.

Du souper sur vos soins mon esprit se repose.

Mad. TRIGAUDIN.

On y va donner ordre.

TRIGAUDIN.

Au moins, sur toute chose,
N'allez pas pratiquer les leçons de tantôt,
Là... celles du grand-pere.

Mad. TRIGAUDIN.

On fera ce qu'il faut.

Digitized by Google

SCENE II.

M. TRIGAUDIN, *ſeul.*

AU fond elle a raiſon ; dans le tems des vacances,
Ne gagnant rien, on doit modérer ſes dépenſes :
Cependant marier ma fille, que je croi,
Quelque argent qu'il m'en coûte, eſt fort bien fait à moi :
De l'âge dont elle eſt, la garde d'une ville,
Dans un pays conquis, ſeroit moins difficile.
Il lui faudra pourtant faire part de mon bien.
Ma charge de Bailli ne vaut preſque plus rien.
En vendange autrefois, dans les lieux où nous ſommes,
Peu de jours ſe paſſoient qu'il n'arrivât mort d'hommes :
Mais tout eſt bien changé, chacun ſe tient reclus,
Le tems eſt malheureux ; on ne s'aſſomme plus.
Griffonet !

Digitized by Google

SCENE III.

M. TRIGAUDIN, GRIFFONET.

GRIFFONET.

Quoi, Monsieur?

TRIGAUDIN.

Va dire en diligence
Au Procureur Fiscal qu'il tienne, en mon absence,
Les plaids pour moi.

GRIFFONET.

Fort bien.

TRIGAUDIN.

Moi, dans mon cabinet,
Je vais dresser le plan du contrat de Babet.

SCÈNE IV.

GRIFFONET, *seul.*

Et Madame Babet, de Léandre amoureuse,
Dresse un plan pour ne pas devenir Procureuse.
On a beau la garder & l'observer de près,
Il suffit que Toinon soit dans ses intérêts,
Monsieur le Procureur ne tient rien.

Digitized by Google

SCENE V.

TOINON, GRIFFONET.

GRIFFONET.

AH ! ma chere !
Te voilà ſans Babet ?

TOINON.

Qu'as-tu fait de ſon pere ?

GRIFFONET.

Il eſt monté là-haut.

TOINON.

Çà, Maître Griffonet ;
De notre enlévement tu ſais tout le projet :
Mon eſtime pour toi ſera-t-elle trompée ?
Ne veux-tu point quitter la robe pour l'épée ?
Aimes-tu mieux, dis-moi, toujours être un pied-plat,
Un apprenti ſergent, petit clerc d'Avocat,
Que de te voir, Monſieur, par les ſoins de Léandre ?
Le moins, en le ſervant, que tu puiſſes prétendre,
C'eſt d'être ſubalterne en quelque régiment,
Où tu feras bientôt fortune, aſſurément.

GRIFFONET.

.....N'eſt-tu pas ſûre de ma réponſe ?
Au métier que je fais de bon cœur je renonce.
N'aurai-je pas bon air à cheval, Toinon, dis,
Avec un grand plumet ? Tiens, je crois que j'y ſuis.

Pour

Digitized by Google

Pour moi, j'aime la guerre & je hais les affaires.
Au Palais à préſent on n'en amaſſe gueres :
Monſieur jamais n'y plaide, y fût-il tout le jour ;
Il en a fait ſerment, que je penſe, à la Cour.
Je ne l'ai point encore ouï * que dans une cauſe ;
Auſſi ne parle-t-il à chacun d'autre choſe :
Il eſt de la conter tellement altéré,
Qu'on le fuit en tous lieux comme un peſtiféré ;
Dès qu'il ouvre la bouche, on déſerte ſur l'heure.

SCÉNE VI.

BABET, TOINON, GRIFFONET.

GRIFFONET.

MAIS j'apperçois ſa fille.

BABET.

Ah ! Griffonet, demeure ;
Je veux t'entretenir.

GRIFFONET.

J'ai tout fu de Toinon,
Madame.

BABET.

Hé bien ?

GRIFFONET.

Ma foi ! je n'ai pu dire non.

* Ouï *n'eſt ici que d'une ſyllabe.*

Digitized by Google

Pour ſervir vos amours je ſuis prêt à tout faire ;
Je vais auparavant où Monſieur votre pere
M'envoie, & je reviens. Quoi qu'il puiſſe arriver,
J'oſe tout pour vous, juſqu'à vous enlever.

SCENE VII.

BABET, TOINON.

TOINON.

OH ! Monſieur Griffonet eſt un brave, Madame,
Un garçon haſardeux. Mais, qui trouble votre ame?
Léandre va venir, quel eſt votre ſouci ?

BABET.

Ce n'eſt qu'avec chagrin que je le vois ici ;
Ma mere peut rentrer, mon pere peut deſcendre,
Et cette ſalle enfin eſt commode à ſurprendre :
Je ſuis dans des frayeurs qu'on ne peut concevoir.

TOINON.

Eh quoi ! mort de ma vie ! eſt-ce un crime d'avoir
Un tendre engagement avec un honnête homme ?
Si celles qui en ont alloient le dire à Rome,
La France deviendroit un pays bien déſert.

BABET.

Mais ſi ce rendez-vous, Toinon, eſt découvert...

TOINON.

Il faut bien vous attendre à d'autres aventures.

BABET.

Mais le moindre ſoupçon peut rompre nos meſures.

Digitized by Google

TOINON.

Mais, pour les prendre, il faut ſe voir, & convenir
De vos faits, & ſavoir à quoi vous en tenir.

BABET.

Je crains....

TOINON.

Dans le chagrin que cette peur me donne,
Je ne ſais qui me tient que je vous abandonne.
Comment ! trembler toujours, avoir inceſſamment
Des inégalités...

SCENE VIII.

BABET, TOINON, LÉANDRE.

TOINON.

MAIS voici votre amant.

BABET.

Prends donc garde, Toinon, que perſonne...

LÉANDRE, *à Babet.*

Madame,
Tout ſemble conſpirer au ſuccès de ma flamme;
Et votre tante enfin, de l'aveu d'un époux,
En cette occaſion ſe déclare pour nous :
Nous trouverons chez elle une sûre retraite ;
Mais vous me paroiſſez incertaine, inquiete ;
Après m'avoir donné votre conſentement,
Avez-vous pu ſi-tôt changer de ſentiment ?

Digitized by Google

BABET.

N'imputez point ce trouble à mon peu de tendreſſe,
Léandre, & n'accuſez que ma ſeule foibleſſe.

LÉANDRE.

Vous raſſurez par-là mon eſprit alarmé,
Madame ; & ce ſoupçon heureuſement calmé
Fait place aux doux tranſports...

TOINON, *à Léandre.*

Oh ! finiſſons, de grace ;
Dans un long entretien votre eſprit s'embarraſſe :
Il n'eſt point maintenant queſtion de cela.

LÉANDRE.

Que mon bonheur eſt doux ! Ah, Madame !

TOINON.

Alte-là,
Vous dis-je ; & banniſſons tous ces diſcours frivoles :
Il faut des actions, & non pas de paroles.
Que tous vos gens...

LÉANDRE.

Ils ſont à deux cents pas d'ici.

TOINON.

La chaiſe ?

LÉANDRE.

Dans une heure elle doit être auſſi
Au coin du petit bois.

TOINON.

Au moins, qu'elle ſoit prête
Lorſque nos Payſans commenceront la fête ;
C'eſt un bal villageois, dont la confuſion
Sera très-favorable à notre évaſion ;
Et chacune de nous, en Nymphe déguiſée,
Trouvera vers le bois la fuite plus aiſée,
Pendant que Griffonet... Mais on vient nous troubler.

Digitized by Google

SCENE IX.

M. TRIGAUDIN, BABET, LÉANDRE, TOINON.

BABET, *bas.*

C'EST, mon pere, Toinon.

LÉANDRE, *bas à Babet.*

Laiſſez-moi lui parler.

TRIGAUDIN, *à part.*

Que vois-je? Un homme! il entre en ceci du myſtere.

BABET, *bas à Léandre.*

Je crains.

LÉANDRE, *bas à Babet.*

Ne craignez rien, je prends ſur moi l'affaire;
(*A Trigaudin.*)
J'ai tout prévu... Le bruit de votre grand ſavoir
Me fait venir, Monſieur, de Paris pour vous voir,
Et vous communiquer un fait de conſéquence.

TRIGAUDIN.

Je le débrouillerai mieux que perſonne en France.

LÉANDRE.

Ce fait eſt important; mais il n'eſt pas nouveau.

TRIGAUDIN, *à Babet & Toinon.*

Rentrez.

Babet & Toinon ſortent.

Digitized by Google

SCENE X.

TRIGAUDIN, LÉANDRE.

Trigaudin tousse.

LÉANDRE.

Vous toussez fort.

TRIGAUDIN.

C'est le fruit du Barreau.
Ayant, ces derniers jours, dans toute une Audience,
Entretenu la Cour sur un cas d'importance,
Un brouillard, dont en vain je voulus me garder,
M'a mis pour quatre mois hors d'état de plaider:
Lorsque je veux parler, je souffre le martyre.

LÉANDRE.

Ecoutez-moi, je n'ai que deux mots à vous dire.

TRIGAUDIN.

A la bonne heure, soit; dépêchez seulement;
Quoiqu'en vacations, jusqu'au moindre moment,
Le tems m'est précieux: dites-moi votre affaire.

LÉANDRE.

Il s'agit en ceci d'un amoureux mystere.

TRIGAUDIN.

Or, soit.

LÉANDRE.

Je crois, Monsieur, que vous êtes humain...

TRIGAUDIN.

Aux gens de bien, Monsieur, je tends toujours la main.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Que vous êtes charmé de rendre un bon office.

TRIGAUDIN.

Expliquez-vous ; je ſuis tout à votre ſervice.

LÉANDRE.

Monſieur, un mien ami, de qui les intérêts
M'ont toujours été chers & me touchent de près,
Eſt fortement épris d'une fille très-belle,
Qui répond à ſes feux d'une ardeur mutuelle.
Un pere rigoureux veut forcer leurs deſirs;
(Ces peres ſont toujours ennemis des plaiſirs !)
En cette extrémité, n'eſt-il point d'artifice
Pour les mettre à couvert des rigueurs de Juſtice
Contre l'enlévement qu'ils ſont prêts de tenter ?
L'ami pour qui je viens ici vous conſulter
M'a prié, ne voulant rien faire à la légère ;
De prendre, par écrit, votre avis ſur l'affaire.

TRIGAUDIN.

Lorſque la voix publique a ſu vous informer
De ce profond ſavoir qui me fait eſtimer,
Elle a dû, ce me ſemble, auſſitôt vous inſtruire
De cette probité qu'en moi chacun admire ;
Et je ne ſais, Monſieur, qui vous donne ſujet
De me communiquer un ſi hardi projet :
En cela je vous trouve un peu bien téméraire,
Et n'ai point là-deſſus de réponſe à vous faire.

LÉANDRE.

Je conviens avec vous de ma témérité,
Et mon début vous a juſtement irrité ;
Mais, malgré mon audace, & trop grande & trop
haute,

Digitized by Google

S'il eſt quelque moyen de réparer ma faute,
J'oſerai...

TRIGAUDIN.

Quoi, Monſieur?

LÉANDRE, *lui préſentant une bourſe.*

Vous prier inſtamment...

TRIGAUDIN.

Ces prieres, Monſieur, ſont un commandement.

LÉANDRE.

Fort bien.

TRIGAUDIN.

Ne croyez pas que l'intérêt m'engage
A protéger le crime ou le libertinage;
Et n'étoit que je vois que c'eſt à bonne fin,
Que tout cela ne tend qu'au mariage enfin,
Vous me verriez toujours réſolu de me taire.
Oui, je peſe toujours mûrement une affaire,
Et l'examine bien avant que m'embarquer:
Mais je vois bien qu'ici je n'ai rien à riſquer.
Cette affaire, Monſieur, eſt de ſoi criminelle;
En matiere de rapt, l'ordonnance eſt formelle:
Mais, dans l'occaſion, on peut bien quelquefois,
En faveur d'un ami, faire gauchir les loix;
C'eſt-là le fin, Monſieur. Ce pere inexorable,
Quel homme eſt-ce?

LÉANDRE.

Un fâcheux, d'une humeur peu traitable,
Qui n'a point d'autre but que ſon propre intérêt.

TRIGAUDIN.

Quelque bourru, ſans doute?

LÉANDRE.

Oui, voilà ce que c'eſt.

Digitized by Google

TRIGAUDIN.

Ce complot ſe fait-il de l'aveu de la Belle ?

LÉANDRE.

Oui, tout cela ſe fait de concert avec elle ;
C'eſt ainſi qu'on m'a dit la choſe.

TRIGAUDIN.

Elle a raiſon ;
Elle fera fort bien de forcer ſa priſon :
Et quand un pere uſurpe un pouvoir tyrannique,
On peut, pour s'affranchir, mettre tout en pratique.
Que votre ami, Monſieur, acheve ſon deſſein ;
J'entreprends le procès, ſi l'on pourſuit.

LÉANDRE.

Enfin,
Vous approuvez la choſe ?

TRIGAUDIN.

Oui. Qu'ils partent : le pere
Se trouvera, ma foi ! bien camus.

LÉANDRE.

On l'eſpere.
Ayez donc la bonté de ſigner votre avis.

TRIGAUDIN.

Volontiers.

LÉANDRE.

Vos conſeils ſeront en tout ſuivis.

TRIGAUDIN.

Je réponds du ſuccès. Savez-vous quelle cauſe
Je plaidai l'autre jour ? Morbleu, la belle choſe !
Je vais en répéter quelques traits ſeulement.

Digitized by Google

SCENE XI.

M. TRIGAUDIN, LÉANDRE, TOINON.

TOINON.

ON vous demande-là.

TRIGAUDIN.

Qu'on m'attende un moment.

TOINON.

Ce ſont gens bien preſſés, qui voudroient vous inſtruire.

TRIGAUDIN, *à Léandre qui veut ſortir.*

Non, non, vous entendrez ce que je veux vous dire;
La choſe vous plaira, j'en ſuis très-aſſuré.
Le ſujet du procès eſt un âne égaré.

TOINON, *à part.*

Le voilà tout trouvé, ſans procès ni chicane.

TRIGAUDIN.

En la cauſe, je ſuis pour le maître de l'âne,
Qui ſur le détenteur veut le revendiquer.

LEANDRE.

Certes, la cauſe eſt rare!

TRIGAUDIN.

Et fort à remarquer.
Voyez avec quel art ce plaidoyer commence!

LÉANDRE, *à part.*

Voilà pour mettre à bout toute ma patience.

Digitized by Google

TRIGAUDIN.

« Quand le grand Annibal & les Carthaginois,
» De deux Conſuls Romains triomphant à la fois;
» Porterent la terreur au ſein de l'Italie,
» Et couvrirent de morts les plaines d'Apulie:
» Quand ce fils d'Amilcar du ſang des légions
» Fit rougir la campagne, inonda les ſillons;
» L'Aigle prenant la fuite, au fameux jour de
» Canne...

TOINON.

Qu'a cela de commun, Monſieur, avec votre âne?
Et qu'eſt-il beſoin là de canne ni d'oiſon?

TRIGAUDIN, *à Toinon.*

Sortez.

SCENE XII.

M. TRIGAUDIN, LÉANDRE.

TRIGAUDIN.

ON le verra dans ma péroraiſon.
Sur ce fameux combat juſques-là je me joue;
Mais naturellement tout cela ſe dénoue,
Et je viens à mon fait.

LÉANDRE.

J'abuſe trop long-tems
Des momens deſtinés à vos ſoins importans.

TRIGAUDIN.

Par ce commencement vous jugez bien du reſte.

Digitized by Google

L'exorde m'a coûté beaucoup, je vous proteſte :
Mais de ma peine auſſi j'ai recueilli le fruit,
Et jamais plaidoyer ne fera plus de bruit :
Aux affaires depuis je ne ſaurois ſuffire.

(*Il reconduit Léandre.*)

LÉANDRE.

Vous me déſobligez de vouloir me conduire.

TRIGAUDIN.

Je prétends m'acquitter de ce que je vous doi.

LÉANDRE.

Demeurez.

TRIGAUDIN.

Oh! Monſieur...

LÉANDRE.

De grace! laiſſez-moi.

SCENE XIII.

M. TRIGAUDIN, TOINON.

TRIGAUDIN.

QU'EST-CE?

TOINON.

Deux payſans qui vont crever, je penſe;
Voulez-vous bien, Monſieur, leur donner audience?
Ils viennent, que je crois, de faire un mauvais coup,
Ou bien, par la campagne, ils ont vu quelque loup;
Car ils haltent tous deux comme des chiens de chaſſe.

TRIGAUDIN.

Digitized by Google

TRIGAUDIN.

Qu'ils entrent.

TOINON.

Les voici ; je vais leur faire place.

SCENE XIV.

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

TRIGAUDIN.

Ces gens ſont-ils muets ? Que veut dire ceçi ?
Que voulez-vous ?

GUILLOT.

Monſieu... j'ons couru... juſqu'ici
Pour... Je ſis eſſoufflé... Maquieu... conte la choſe,
Et défrinche... tout ç'en que ions vu.

TRIGAUDIN.

La pécore !

MATHIEU.

Dis tai-même, ſtu veux... je ſis tout hors de moi.

TRIGAUDIN.

Ces lourdauds me feront enrager, que je croi.
Que diantre voulez-vous ? Parleras-tu, maroufle ?

GUILLOT.

Monſieu... je n'en puis plus.

TRIGAUDIN.

Le coquin, comme il ſouffle !

Digitized by Google

MATHIEU.

. . . . . C'eſt que tout maintenant,
Comme j'allions nous deux... aux champs, en dandenant.

TRIGAUDIN.

Tu diras ce que c'eſt, ou, morbleu, je t'aſſomme!

GUILLOT.

Pour vous le faire court, j'ons vu tuer un homme.

TRIGAUDIN, *à part.*

Voici de quoi payer mon ſouper.

MATHIEU.

Ah! Monſieu.

GUILLOT.

Celi qu'en a tué, c'eſt le genre à Maquieu.

MATHIEU, *eſſuyant ſes yeux.*

Oui, Monſieu.

TRIGAUDIN.

Eh! tant mieux. Bonne affaire, ou je meure.

GUILLOT.

J'ons morguenne arrêté l'aſſaſſin tout ſur l'heure;
Pis, l'ayant enfarmé dans la grange à Gariau,
J'ons couru... vous voyez, j'ons le corps tout en yau.

TRIGAUDIN.

Avez-vous des témoins?

GUILLOT.

J'en avons à revanre.

MATHIEU.

Monſieu, tout chaudement ſi vous vouliez le pentre.

Digitized by Google

TRIGAUDIN.

Il faut y procéder, & j'y vais à l'inſtant.
Mais, dites-moi d'abord, quel eſt le délinquant ?

GUILLOT.

C'eſt...

TRIGAUDIN.

Hé bien! parle donc.

GUILLOT,

Un garçon de village.

TRIGAUDIN.

C'eſt bien à des maraud de tuer. Ah! j'enrage;
Ce n'eſt pas là, morbleu! ce que j'ai cru d'abord.
J'en rabats plus de quinze; & je me trompe fort,
Si je ne demeurois pour les frais de l'enquête.

MATHIEU.

Morgué! Monſieu, partons.

TRIGAUDIN.

Va, tu me romps la tête.

MATHIEU.

Peut-être qu'on lairra ſauver le criminel.

TRIGAUDIN.

Eh bien! ſauve qui peut, rien n'eſt ſi naturel;
Le jeu ne vaudroit pas auſſi bien la chandelle.

GUILLOT.

Ma ſi...

TRIGAUDIN.

Les importuns!

Digitized by Google

SCENE XV.

GRIFFONET, M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

GRIFFONET, *venant avec précipitation.*

MONSIEUR, bonne nouvelle ! Un homme aſſaſſiné.

TRIGAUDIN.

J'ai tout ſu de ces gens.

GRIFFONET.

Quoi ! vous n'y courez pas ?

TRIGAUDIN.

Eh ! nous avons du tems ; Demain il fera jour ; rien encor ne ſe gâte.

GUILLOT.

Oui, mais...

TRIGAUDIN.

Courez devant, ſi vous avez ſi hâte.

MATHIEU.

La choſe preſſe.

TRIGAUDIN.

A l'autre ! au diantre le plat-pied !

GRIFFONET.

Vous ne ſavez donc pas que la bête a bon pied ?

TRIGAUDIN.

Comment ?

Digitized by Google

GRIFFONET.

Que l'assassin que ces gens ont fait prendre,
Conduisoit au marché des cochons pour les vendre.

TRIGAUDIN.

Des cochons !

GRIFFONET.

Oui, vraiment.

TRIGAUDIN.

Eh bien ! qu'en as-tu fait?

GRIFFONET.

Belle demande !

TRIGAUDIN.

Encor.

GRIFFONET.

Serez-vous satisfait ?
J'ai tout mis en prison.

TRIGAUDIN.

Où donc ?

GRIFFONET.

Dans une étable.
Un novice auroit fait arrêter le coupable ;
Mais, instruit au métier par vos doctes leçons,
Laissant le délinquant, j'ai saisi les cochons.

TRIGAUDIN.

Tu feras quelque jour un Juge d'importance.
Mais, sans perdre de tems, partons en diligence ;
Allons, que l'on me bride un cheval : dépêchons.

Digitized by Google

SCENE XVI.

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

TRIGAUDIN.

Que ne me diſiez-vous qu'il avoit des cochons ?

MATHIEU.

Eh ! je ne penſions pas qu'il en fût plus coupable.

TRIGAUDIN.

Si-fait, ſi-fait. Un homme aſſommé ! Comment ? diable !
Et des cochons ! Suffit, rien ne peut m'émouvoir ;
Je pretends, en bon Juge, en faire mon devoir :
Ceci mérite exemple.

GUILLOT.

Eh ! pour le maître, paſſe ;
Mais les cochons, Monſieu, morgué ! faites-leu grace.

MATHIEU, *d'un ton pleurant.*

Je vous la demandons.

TRIGAUDIN.

Nous verrons tout cela.
Je vais prendre ma robe. Enfans, attendez-là.

Digitized by Google

SCENE XVII.

GUILLOT, MATHIEU.

MATHIEU.

NOUTRE Bailli, tout franc, entend les récritures.

GUILLOT.

Morgué ! ſon cler itou ſait bian les procédures.
Ce ſont deux fins matois que ces comperes là !

MATHIEU.

Voilà, par ma figuette, un bon Juge, ſti-là !
N'eſt-il pas vrai, Guillot ?

GUILLOT.

Y me ſemble de même.

MATHIEU.

Y n'y cherche point tant de choſe ni de freme.
Aux autres, pour avoir un méchant jugement,
Y leu faut, palſangué, plus de recoulement,
Et plus de con... fron... tra... tanquia, plus de grimoire !
An n'en feroit chévir, & c'eſt la mar à boire :
Ma ly, ſans barguigner, y va d'abour au fait ;
Drès qu'on a des cochons, le procès eſt tout fait :
C'eſt juger comme il faut.

GUILLOT.

Oui, morgué, c'eſt l'entenre!
Ma ſi, tandis qu'il eſt dans ſon himeur de pentre,
A notre coullecteu je faiſions... tu m'entends.

Digitized by Google

MATHIEU.

C'eſt très-bien aviſé, vengeons-nous tout d'un tems.

GUILLOT.

Le compere a, morguoi, des cochons.

MATHIEU.

La penſée
En eſt bonne : oui, ma foi, baillons-ly la pouſſée.

SCENE XVIII.

M. TRIGAUDIN, GUILLOT, MATHIEU.

TRIGAUDIN, *botté.*

UN homme aſſaſſiné ! Nous allons voir beau jeu :
Il en mourra plus d'un.

MATHIEU.

C'eſt bian dit. Mais, Monſieu,
Comme tout vilain cas fut toujours reguiable,
S'il ſoutiant aux témoins...

TRIGAUDIN.

Quoi ?

MATHIEU.

Qu'il n'eſt point coupable,
Qu'on l'a pris pour un autre...

TRIGAUDIN.

Eh ! non : fait-on pas bien ?...

MATHIEU.

S'il les récuſe, enfin ?

TRIGAUDIN.

Allez, ne craignez rien :

Digitized by Google

Voyez-vous! ces détours ne peuvent me ſurprendre ;
L'homme aux cochons, vous dis-je, eſt celui qu'il
faut pendre.

GUILLOT.

Mais, Monſieu, ſi toujou je commençions par-là,
Pour ne point parde tems?

TRIGAUDIN.

Le lourdaud que voilà !

GUILLOT.

Je verbaliſerons après tout à notre aiſe.

TRIGAUDIN.

Oui, oui. Çà, dépêchons.

GUILLOT.

Monſieu, ne vous déplaiſe ;
Je pourrions là-deſſus raiſonner un moment.

MATHIEU.

J'avons du tems pour tout.

TRIGAUDIN.

Partons inceſſamment ;
La choſe le requiert. Sans me rompre la tête,
Qu'on aille voir plutôt ſi ma monture eſt prête.

Digitized by Google

SCENE XIX.

TOINON, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

TRIGAUDIN.

QUOI ! qu'eſt-ce encor, Toinon? Ne partirons-nous pas?

TOINON.

Votre bidet, Monſieur, eſt tout bridé là-bas.

AVERTISSEMENT.

On n'a point trouvé, parmi les manuſcrits de Monſieur Regnard, de copie entiere de cette Piece; cependant le Libraire croit faire plaiſir au Public de lui donner ce fragment, tel qu'il a été copié ſur l'original de l'Auteur.

Digitized by Google

POÉSIES DIVERSES.

Digitized by Google

ÉPITRE

Digitized by Google

ÉPITRE

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE...

Aristr, en vains discours tu t'échauffes la bile;
Réserve tes conseils pour un cœur plus docile:
Tes avis sont fort bons, on doit en faire cas;
Mais, pour t'en parler net, je ne les suivrai pas.
Tel qu'un Marchand avide, arraché du naufrage,
Des périls échappé je perds toute l'image;
Un fier démon m'agite & m'oblige à souffrir.
Ce démon, quel est-il? C'est l'ardeur de courir.
Trop gras d'un plein repos, je pars pour l'Italie.
Je suis fou, diras-tu. Qui n'a pas sa folie?
La nature, en naissant, jalouse de son droit,
Marque l'homme à son coin par quelque foible endroit.
Souvent notre bon sens malgré nous s'évapore,
Et nous aurions besoin tous d'un peu d'ellébore.
Pour surcroît de malheur, prévenus follement,
Nous nous applaudissons dans notre égarement.
Moi, vous dira **, que, d'une main profane,
Pour trois fois mille écus je vende mon Albane!
J'aurois perdu l'esprit; non, je n'en ferai rien.
Mais, Monsieur... Non, vous dis-je... Il est beau, j'en convien;
Jamais l'art triomphant, avec tant de noblesse,
N'insulta la nature, & montra sa foiblesse.
Mais, s'il vous en souvient, depuis un lustre entier,
En cuillieres d'étain, en fourchettes d'acier,

Digitized by Google

Vous mangez, le Dimanche, une fort maigre ſoupe,
Un pot caffé vous ſert de bouteille & de coupe ;
Et vous & votre ſœur, ſans habits & ſans bois,
Ne vous chauffez l'hiver qu'en ſoufflant dans vos doigts.
Voilà d'un fou parfait la parlante peinture,
Dit auſſitôt André, qui, docteur en uſure,
Compte déja combien neuf mille francs par mois,
Placés modeſtement, rendent au denier trois.
Il eſt fou. Qui le nie ? Etes-vous donc plus ſage,
O vous qui, poſſédant tous les tréſors du Tage,
Vous laiſſez conſumer & de ſoif & de faim,
Plutôt que d'y porter une coupable main ?
Oronte pâle, étique, & preſque diaphane
Par les jeûnes cruels auxquels il ſe condamne,
Tombe malade enfin ; déja de toutes parts
Le joyeux héritier promene ſes regards,
D'un ample coffre-fort contemple la figure,
En perce de ſes yeux les ais & la ſerrure.
Un avide Eſculape, en cette extrémité,
Au malade aux abois aſſure la ſanté,
S'il veut prendre un ſirop que dans ſa main il porte :
Que coûte-t-il, lui dit l'agoniſant ? Qu'importe :
Qu'importe ? dites-vous. Je veux ſavoir combien.
Peu d'argent, lui dit-il. Mais encore ? Preſque rien.
Quinze ſous. Juſte Ciel ! quel brigandage extrême !
On me tue, on me vole : & n'eſt-ce pas le même,
De mourir par la fievre, ou par la pauvreté ?
Non, je n'achete point à ce prix la ſanté.
Damon eſt agité d'une fureur contraire ;
Et, diſſipant tout l'or qui fit damner ſon pere,
Il fait, en moins d'un an, paſſer par un cornet

Digitized by Google

Cinquante mille écus d'un bien & quitte & net.
Qui des deux eſt plus fou, le prodigue, ou l'avare?
Tous deux de leurs erreurs ſont le jouet bizarre.
Que ſert donc aux mortels cette droite raiſon
Que le Ciel leur donna comme un sûr caveſſon,
Si rien ne peut brider leur fougue & leur audace?
Toujours dans les excès nous donnons tête baſſe;
Le mal eſt qu'habillant nos vices en vertus,
Notre erreur eſt toujours ce qui nous plaît le plus.
En dépit d'Appollon D. . . . veut écrire:
Son frere en vain l'exhorte à quitter la ſatyre;
Il ne veut point changer de ſtyle ni de ton;
Il ſait que, bien payé de vingt coups de bâton,
Il gagna plus cent fois, en dépit de l'envie,
Qu'il n'a fait tout l'hiver avec ſa comédie:
Laiſſons donc cet Auteur, qui met tout à profit,
Aux dépens de ſon corps, égayer ſon eſprit.
Gillot depuis vingt ans à plaider ſe tourmente;
De trente-neuf procès il en perdroit quarante;
Tout maigre & gueux qu'il eſt, il veut encor plaider;
L'exemple de Dandin ne ſauroit le brider.
Voici le fait. Dandin, pour partager ſa vie,
Avoit pris femme laide & ſervante jolie:
Conduite par l'eſprit du Démon du Palais,
Chacune un beau matin lui ſuſcite un procès:
La femme demandoit que, pour fait d'impuiſſance,
De permuter d'époux on lui donnât licence;
La ſervante vouloit que Dandin fût tenu
D'alimenter l'enfant qu'elle avoit de ſon crû.
Dandin prenoit en paix la bizarre aventure,
Et ſe flattoit du moins dans cette procédure,

Digitized by Google

Malgré tous les détours d'un Maurice importun,
Que de ces deux procès il en gagneroit un :
Il les perdit tous deux ; &, dans la même affaire,
Par un arrêt nouveau fut impuiſſant & pere.
Il n'eſt point de cerveau qui n'ait quelque travers.
Saint-Jean ne ſait pas lire, & veut faire des vers.
Sur un patin de liege élevant ſa chauſſure,
Liſe veut être grande en dépit de nature.
Damis avoit pour vivre huit mille écus par an,
Hors la main du Miniſtre ; il ſe fait partiſan.
Enfin, chaque homme eſt fou, tout m'oblige à le dire ;
Et, ſi ce n'eſt aſſez, je veux encor l'écrire.
Tout beau, me diras-tu, prédicateur en vers !
Pour trois ou quatre eſprits mal timbrés, de travers,
N'allez pas, emporté d'une critique vaine,
Faire ici le procès à la nature humaine.
Je ſais bien, cher Marquis, que tu n'as aucun trait
De ces fous dont ma plume a tracé le portrait :
Mais toi, qui fais ici le ſage de la Grece,
Ton cœur n'a-t-il jamais reſſenti de foibleſſe ?
Ce fier tyran de l'ame, Amour, ce doux poiſon,
Dis-moi, n'a-t-il jamais attaqué ta raiſon ?
Si l'on me voit encore aux pieds de la cruelle,
Dit un amant piqué des rigueurs d'une belle,
Que l'enfer... Doucement... Que la foudre... Eh ! de grace,
Suſpendez vos ſermens. Le premier jour ſe paſſe ;
L'amant, comme un recius, s'enferme en ſon logis ;
Il ſort, le jour ſuivant, malgré tous ſes dépits ;
Il va, revient, s'approche, obſerve la fenêtre

Digitized by Google

Où ſa maîtreſſe exprès affecte de paroître.
Qu'arrive-t-il enfin ? Deux mots dans un billet
Rengagent de nouveau l'oiſeau dans le filet.
Plein de nouveaux tranſports de ſon amour ſincere,
En cent mille façons il s'efforce de plaire :
Malgré ſon aigre voix, qui fait grincer les dents,
Il apprend de Lambert les airs les plus touchans :
Quoique d'un âge mûr, tourné vers les cinquante,
Pécourt tous les matins lui montre la courante :
Il uſe chaque jour de parfums ſur ſon corps,
Autant qu'il en faudroit pour embaumer deux morts :
Martyr des nouveautés, pour plaire à ſa maîtreſſe,
Des Marchands du Palais il épuiſa l'adreſſe ;
Changeant, à ſes genoux, de geſte & de maintien,
Cent fois plus que Baron il eſt Comédien :
Si Célimene rit, à rire il s'évertue ;
Eſt-elle triſte ? il pleure ; a-t-elle chaud ? il ſue ;
Se plaint-elle du froid dans le cœur du mois d'Août ?
Ce Prothée auſſitôt s'affuble d'un ſur-tout.
Ce procédé, Marquis, te paroît-il bien ſage ?
De l'homme, cependant, voilà la vive image.
Mais je te veux prouver que l'homme eſt mille fois
Plus dépourvu de ſens que les hôtes des bois.
Eſt-il rien, réponds-moi, de plus cher que la vie ?
Dans chaque être ici-bas cette ardeur réunie
Nous apprend qu'il n'eſt point de bien plus précieux ;
Cependant l'homme ſeul, bravant ce don des Cieux,
A ſes jours tant chéris fait ſans ceſſe la guerre ;
Il cherche à ſe détruire ; &, craignant que ſur terre
Il ne manquât de place à creuſer de tombeaux,

Digitized by Google

Il va, bravant Neptune, en chercher ſur les eaux.
Ce débauché, fumant de vin & de crapule,
Met lui-même en ſon ſein le poiſon qui le brûle.
Ceux que la gloire enchaîne à ſon char éclatant,
Séduits du faux appât d'un eſpoir décevant,
Les guerriers ſi hardis, vrais enfans d'Alexandre,
Qu'un point d'honneur expoſe & ne ſauroit défendre,
Combien de fois le jour, plein d'un noble tranſport,
Pour vivre en l'avenir, courent-ils à la mort ?
Tant qu'à la fin d'un plomb la bleſſure ſoudaine
D'une confuſion leur épargne la peine,
Et paie un créancier par un trépas d'éclat,
Auſſi bien que ** par des lettres d'État.
O ſiécles fortunés, où la forge innocente,
Ne brûlant que pour rendre une moiſſon moins lente,
Enfantoit ſeulement des ſocs & des rateaux !
Elle ne creuſoit point ces terribles métaux
Dont on voit les mortels, inſultant à la foudre,
Faire voler la mort avec trois grains de poudre :
On ne faiſoit amas que de bleds & de vins ;
Mars n'avoit point encor bâti ſes magaſins,
Ces affreux arſenaux, réſervoir de la guerre,
D'où l'enfer entretient commerce avec la terre.
Voilà l'homme pourtant ; & ces folles erreurs
Sont les égaremens dignes des plus grands cœurs.
Et tu veux, cher Marquis, que je ſois le ſeul ſage,
Que je me ſauve ſeul dans un commun naufrage !
Non, non ; conviens plutôt que, par mille raiſons,
Tous les fous ne ſont pas aux Petites-Maiſons.

Digitized by Google

Je m'appliquerois mieux au ſoin de la ſageſſe,
S'il ſe trouvoit encore un ſeul ſage en la Grece.
Mais enfin, puiſqu'ici tous les hommes ſont fous,
Ce n'eſt pas un grand mal ; hurlons avec les loups.

Digitized by Google

A MONSIEUR L'ABBÉ DE BENTIVOGLIO.

ÉPITRE.

FAVORI d'Apollon, toi qui ſur le Parnaſſe,
D'un vol rapide & fier, ſuis de ſi près le Taſſe ;
Toi, dont les vers galans & libres dans leur cours,
Semblent être en tout tems dictés par les Amours ;
A qui, dans mes tranſports, je fais gloire de plaire ;
Cher Abbé, j'ai beſoin d'un conſeil ſalutaire.
Je ſais que je ne puis mieux m'adreſſer qu'à toi.
Voici quel eſt mon fait ; de grace, écoute-moi.
Un démon, ennemi du repos de ma vie,
De rimer, en naiſſant, m'inſpira la folie ;
Et je n'eus pas encore aſſemblé douze hivers,
Qu'errant ſur l'Hélicon, je compoſai des vers.
Depuis ce tems fatal, ma vie infortunée
Aux fureurs d'Apollon fut toujours condamnée.
Le fantaſque qu'il eſt m'agite à tout propos,
Et ſe fait un plaiſir de troubler mon repos.
Quand, retiré chez moi, que, d'un ſommeil tranquille,
Je devrois, à mon aiſe, ainſi que Gémonville,
Entre deux draps bien blancs, juſqu'à midi ronflant,
Attendre le retour d'un dîner ſacculent ;

Digitized by Google

Bientôt ce Dieu fougueux, me tirant par l'oreille,
S'emparant de mes ſens, me travaille, m'éveille,
M'arrache de mon lit, & fait tant qu'il m'aſſied,
Ainſi qu'un criminel, ſur le ſacré trépied.
Avec l'aide d'un fer le caillou étincelle,
Le feu prend; j'entrevois, j'allume ma chandelle;
Je prends la plume en main; j'écris, & quelquefois,
Pour faire quatre vers, je me mange trois doigts:
Je monte, je deſcends; ſur le bruit que je mene,
On croit dans la maiſon que c'eſt une ame en peine;
La ſervante, en frayeur, ſe jette à bas du lit,
Et pour le lendemain me promet un obit,
Avec des oraiſons de cent ans d'indulgence:
Mais déja pour un tems ma pauvre ame en élance
Cherche, travaille, ſue, efface, ajoute, écrit,
A la torture met ſon corps & ſon eſprit.
Encor ſi quelquefois mon indulgente veine,
De mes premiers efforts ſe contentant ſans peine,
A quelque foible endroit vouloit faire quartier,
Je pourrois aiſément, comme l'abbé Gontier,
Seul content des tranſports de ma veine facile,
Fatiguer de mes vers & la Cour & la Ville:
Mais, hélas! par malheur, Abbé, le croiras-tu?
Je ne te dirai point ſi c'eſt vice ou vertu;
Il me ſemble toujours, lorſque je viens d'écrire,
Que tout ce que j'ai dit, on le pourroit mieux dire;
Qu'un tel vers, à mon ſens, eſt languiſſant & froid;
Que ce mot n'eſt pas bien placé dans ſon endroit;
Là, que le bon ſens ſouffre, & qu'ici la penſée
De ténébres encor ſe trouve embarraſſée.
Ainſi, toujours chagrin, agité de remords,
Si j'en croyois la voix de mes juſtes tranſports,

Digitized by Google

Je cacherois bientôt, ſous de ſages ratures,
De mes vers mal polis les honteuſes meſures ;
Ou bien, écoutant mieux la voix de la raiſon,
Le feu me vengeroit des froideurs d'Apollon :
Mais, malgré tous les maux où ma verve m'engage,
Abbé, vois, je te prie, à quel point va ma rage :
Comme ſi de ce Dieu tous les tréſors divers
Ne s'ouvroient que pour moi, je veux faire des vers.
J'ai beau, dans mon bon ſens, blâmant mon imprudence,
De mes aſtres malins accuſer l'influence ;
Si-tôt que mon démon vient m'offrir ſon ſecours,
Il faut, comme un torrent, que ma veine ait ſon cours:
Je me rejette en mer, ſans crainte de l'orage ;
Et, tout humide encor de mon dernier naufrage,
J'aime mieux mille fois m'abandonner aux flots,
Qu'aux charmes indolens d'un ennuyeux repos.
Je ſerois trop heureux, ſi d'une autre manie
Le ciel ne prenoit ſoin de traverſer ma vie ;
Je ne me trouverois à plaindre qu'à demi,
Si je n'avois, Abbé, que ce ſeul ennemi ;
De quelque adroit poiſon dont il vînt me ſurprendre,
Je crois que je pourrois quelquefois m'en défendre :
Mais un Dieu plein de haine eſt venu dans un jour
Souffler dedans mon cœur tous les feux de l'amour.
Depuis le triſte inſtant qui vit finir ma joie,
Mon cœur de deux bourreaux eſt devenu la proie ;
Et l'un n'a pas plutôt ſuſpendu ſa fureur,
Que l'autre arme ſa rage, & déchire mon cœur:
Car, ſi-tôt qu'Apollon ſouffre que je reſpire,
L'Amour vient ſur ſes pas exercer ſon empire,
Et m'offrir un objet qui fut fait par les Dieux,

Digitized by Google

Pour le tourment des cœurs & le plaiſir des yeux.
Que ce plaiſir fatal m'a fait verſer de larmes !
Qu'il en coûte à mon cœur d'avoir vu tant de charmes !
Et qu'il s'en faut, grands Dieux ! dans cet engagement,
Que le plaiſir, hélas ! égale le tourment !
Je veux à chaque inſtant m'échapper de ma chaîne ;
J'appelle à mon ſecours le dépit & la haine,
La raiſon, ſes froideurs, les maux que j'ai ſoufferts ;
Mais, toujours malgré moi retenu dans mers fers,
Plus je forme d'efforts, plus ma rebelle flamme,
S'irritant par mes ſoins, s'allume dans mon ame.
Trop heureux Q . . . qui peut, en un ſeul jour,
Changer trois fois d'habit, de cheval & d'amour ;
Qui peut facilement, d'une flamme légere,
Paſſer du blond au brun, de la fille à la mere !
Pour le premier objet ton cœur eſt toujours prêt :
Tes plaiſirs, il eſt vrai, ſont ſans goût, ſans attraits ;
Mais tu fais cependant, quoi qu'on en veuille dire,
L'amour ſans rien ſouffrir, & même ſans le dire.
Que je ſerois heureux, ſi le ciel, en naiſſant,
M'eût donné, comme à toi, ce merveilleux talent !
Ou, comme à Robineau, qu'il eût mis dans ma bouche
Ces accens doucereux, ce langage qui touche,
Cet air tendre & flatteur, & ce diſcours concis,
Qui fait qu'avec deux mots un cœur ſe trouve pris !
Mais, hélas ! je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire ;
Je ne puis bien parler, & ne ſaurois me taire.
Je me conſolerois, ſi, comme au ſiecle d'or,
Les amans d'aujourd'hui faiſoient l'amour encor.

Digitized by Google

La bouche étoit du cœur la fidelle interprete :
On n'appréhendoit point alors qu'une coquette
Apprît à ſes ſoupirs quand ils devoient ſortir,
Et que même les fleurs ſerviſſent à mentir ;
Qu'une fauſſe bonté, ſuccédant à la haine,
Vînt arrêter un cœur prêt à rompre ſa chaîne :
On ignoroit encor l'art de diſſimuler ;
Qui plus avoit d'amour, mieux en ſavoit parler ;
Dès que l'on aimoit bien, on étoit ſûr de plaire :
Auſſi, par un retour & juſte & néceſſaire,
Il arrivoit toujours que le plus amoureux,
Malgré tous ſes rivaux, étoit le plus heureux.
Ce beau tems eſt paſſé ; tout eſt changé de face,
Et l'amour aujourd'hui ne ſe fait qu'en grimace.
Il faut être bourru, chagrin, fâcheux, jaloux,
Et plus prompt que Rodrigue à ſe mettre en courroux.
Moi-même le premier je ſens cette foibleſſe :
Qu'une mouche bourdonne autour de ma maîtreſſe,
Et vienne impudemment ſur ſes levres s'aſſeoir,
Ou qu'un zéphyr fripon lui leve ſon mouchoir,
Soudain j'entre en fureur, je pâlis, je friſſonne,
Et je crois avoir vu mon rival en perſonne :
Je languis, je me plains, quand je vois ſes appas ;
Je ne ſouffre pas moins quand je ne les vois pas.
Ainſi, toujours fâcheux, odieux à moi-même,
Je paſſe tous mes jours dans une horreur extrême.
Je m'ennuie étant ſeul, le monde me déplaît,
Et ne puis dire enfin ſi mon cœur aime ou hait.
Voilà depuis cinq ans la vie que je mene :
Mais enfin il eſt tems que je ſorte de peine ;
Et je viens dans ces vers, Abbé, te conſulter.

De

Digitized by Google

De deux rudes métiers, lequel dois-je quitter ?
Ceſſerai-je d'aimer, ou bien d'être Poëte ?
Tu vas me conſeiller, en perſonne diſcrete,
De laiſſer l'un & l'autre, & les vers & l'amour.
Il eſt vrai ; mais c'eſt trop entreprendre en un jour.
Et tu ſeras encore un Saint d'un grand mérite,
Si tu peux, par conſeils, par art, par eau bénite,
Exorciſer en moi l'un de ces deux démons :
Abbé, je t'en conjure ; & ſi, par tes ſermons,
Apollon & l'Amour peuvent quitter la place,
S'il en rentre en mon cœur jamais la moindre trace,
Je conſens que mon bras, chargé de nouveaux fers,
De l'Ottoman encor faſſe écumer les mers ;
De n'aller qu'en béquille, ou ſur une civiere ;
De ne faire concert qu'avecque Goupilliere ;
Et, pour comble à la fois d'ennuis & de tourment,
De ne voir de trois mois la belle Lallemant.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MONSIEUR

QUINAULT,

Auditeur en la Chambre des Comptes, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres.

FAVORI des neuf Sœurs, toi que l'Amour fit naître
Pour être en l'art d'aimer & le guide & le maître,
Et dont les vers coulans, libres & pleins d'attraits,
Fourniſſent à ce Dieu les plus ſûrs de ſes traits;
Toi, qui connois ſi bien le cœur & la tendreſſe;
QUINAULT, ſouffre aujourd'hui qu'à toi ſeul je m'adreſſe
Pour châtier des vers, enfans d'un noble feu,
Qui n'avoit d'Apollon peut-être aucun aveu:
Juge juſte & ſévere, ajoute, change, efface;
Viens des vers trop pompeux humilier l'audace;
Fais à de languiſſans prendre un plus noble eſſor:
Sous tes critiques mains tout va devenir or.
Si mon foible travail s'attire quelque gloire,
Je te la devrai plus qu'aux Filles de mémoire;
Et pour éleve enfin ſi tu veux m'avouer,
C'eſt par cet endroit ſeul qu'il me faudra louer:

Digitized by Google

Car enfin, de tes traits admirateur fidele,
Où trouverai-je ailleurs un plus parfait modele,
Soit que ma muſe un jour donne à Lulli des vers,
Soupire d'un cœur tendre & digne de ſes airs;
Soit que je veuille encor, d'une plus forte haleine,
Pour le cothurne altier faire couler ma veine;
Ou qu'un plus noble feu m'emportant vers les cieux,
Je chante d'un héros les exploits glorieux.
En effet, qui ſait mieux, dans les plus froides ames,
Allumer les braſiers des amoureuſes flammes?
On diroit que l'Amour t'a remis ſon carquois,
Qu'il frappe par tes coups, & touche par ta voix.
Si tu chantes LOUIS, que l'Univers révere,
Tu ceſſes d'être Ovide, & prends le ton d'Homere.
Quelle gloire pour toi, que tes illuſtres vers
Aient donné matiere à ces nobles concerts,
Qui vont porter ton nom du midi juſqu'à l'ourſe,
Et, du couchant, aux lieux où le jour prend ſa ſource!
A l'ombre de ce nom, cher QUINAULT, ne crains pas
D'être ſoumis aux loix d'un injuſte trépas:
A l'injure des ans ta gloire eſt arrachée,
Puiſqu'elle eſt pour jamais à LOUIS attachée.
Heureux, ſi, comme toi, plein de divins tranſports,
Je lui pouvois un jour conſacrer mes efforts!
Mais foible & vain deſir! Quelle Muſe aſſez fiere
Oſera maintenant entrer dans la carriere!
Campiſtron m'apprend trop, dans de pareils combats,
Les dangers que l'on court en marchant ſur ſes pas.
Je repouſſe bien loin de flatteuſes amorces,
Et ſais mieux meſurer mes deſſeins à mes forces.
Que d'autres, plus hardis, dans ces nobles travaux,
S'efforcent d'imiter Racine & Deſpréaux;

Digitized by Google

Mais moi, je n'irai point, trop altéré de gloire,
Honorer le triomphe acquis à leur victoire ;
Content de t'admirer dans un vol glorieux,
Je te ſuivrai, QUINAULT, & du cœur & des yeux.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MONSIEUR

DU VAULX.

Tor que, pour un faux pas, un ſort trop inhumain
Attache ſur un lit avec des clous d'airain,
Quel que ſoit le chagrin dont ton ame eſt ſaiſie,
Du Vaulx, le croirois-tu? ton ſort me fait envie:
Non que j'ignore à quoi doivent aller tes maux.
De longs frémiſſemens troubleront ton repos;
Une maligne humeur ſur ta jambe épandue,
Par cent élancemens cherchera ſon iſſue:
Je ſais que trente fois, dans ſon char radieux,
Le ſoleil fournira la carriere des cieux,
Avant que, pleinement remis de ta diſgrace,
Ton pied dans tes vergers laiſſe après toi ſa trace;
Ou que, voulant tromper les hivers & les vents,
Tes chevaux à Paris te menent à pas lents.
Si cet éloignement, à ton humeur trop rude,
Des maux que tu reſſens aigrit l'inquiétude,
Que dans nos ſentimens nous différons tous deux!
Car c'eſt par cet endroit que je te trouve heureux.
Tu vis tranquille aux champs, tandis qu'en cette ville,
Rien ne s'offre à mes yeux qui n'échauffe ma bile.

Digitized by Google

Pendant un mois au moins les tiens ne verront pas
Mille objets de chagrin qu'on trouve à chaque pas.
Un ** embraſſant l'une & l'autre portiere
D'un char dont autrefois il ornoit le derriere,
Traîné par des courſiers qui, d'un pas menaçant,
Font trembler les pavés, & gronder le paſſant,
Tu n'es point obligé, tout dégoutant de boue,
De ſerrer les maiſons de peur qu'on ne te roue,
Et, demeurant long-tems contre le mur collé,
De voir encor paſſer le train de Champmêlé.
Tu ne crains point, DU VAULX, qu'au détour d'une rue,
Dainville vienne à toi, malgré ſa courte vue,
Et, vomiſſant des vers fades & mal tournés,
N'infecte ton eſprit encor plus que ton nez.
Tu ne vois point d'un fat l'ennuyeuſe figure,
Bouffi du vain orgueil de ſa magiſtrature,
Inſulter au bons ſens, & n'offrir, pour vertus,
Que trois laquais en jaune, & cent fois mille écus.
Pour moi, qui cede au cours d'une humeur incertaine,
Et qui vais jour & nuit où le plaiſir m'entraîne,
Quelque ſoin que je prenne à détourner mes yeux,
Les ſots ou les fripons me cherchent en tous lieux.
Je rencontre Alibor, dont la haute impudence
Croit duper juſqu'à Dieu par ſa ſainte apparence,
Et qui, ſous un dehors charitable & pieux,
Cache un franc uſurier: Bernard, Portail, Brieux,
Ont gémi ſous le poids des intérêts qu'il tire;
Et c'eſt le... enfin, puiſqu'il faut te le dire.
Le.... me diras-tu! parlez mieux, s'il vous plaît;
Le.... eſt honnête homme. Il eſt vrai qu'il connoît

Digitized by Google

Combien ſur un billet par mois on doit rabattre,
Et ce que cent écus rendent au denier quatre.
Mais du pauvre en revanche il fournit aux beſoins,
Et l'on voit l'Hôtel-Dieu proſpérer par ſes ſoins.
Je me tais : car enfin je vois, plus j'examine,
Qu'être honnête homme ici, c'eſt en avoir la mine.
Damon, midi ſonnant, vêtu d'un habit noir,
Un dimanche, dans l'Œuvre, au Sermon vient s'aſ-
ſeoir ;
D'un gros livre, à l'inſtant, que ſon bras porte à
peine,
Il parcourt les feuillets, & les lit d'une haleine.
Tu croirois, à le voir, que le ciel en courroux
Suſpende, en ſa faveur, tous ces carreaux ſur nous.
Mais prends garde à ce fourbe ; &, par trop d'im-
prudence,
Ne va pas d'un dépôt charger ſa conſcience ;
Tu le verrois bientôt, avec un front d'airain,
Nier d'avoir reçu ce qu'il prit de ta main ;
Et, par mille ſermens, au mépris du tonnerre,
Atteſter hautement & le ciel & la terre.
Mais je t'entends déja, d'un ton de défenſeur,
Blâmer les traits aigus de mon eſprit cenſeur ;
Et, lâche adulateur, t'élever, & me dire
Que ces emportemens ſont bons pour la ſatyre ;
Qu'on peut trouver encor quelque honnête homme
ici,
Et que tous ne ſont pas faits comme...
Ariſte, diras-tu, n'eſt-il pas un modele
D'un homme plein d'honneur, & d'un ami fidele?
N'eſt-il pas doux, ſincere, obligeant, généreux ?
D'accord : mais, entre nous, il n'eſt pas malheu-
reux

Digitized by Google

D'avoir pu ſe purger, quoi que dans lui l'on vante,
De maints fâcheux griefs ſus dans la Chambre ardente.
Tout mortel porte un fond corrompu, vicieux ;
Le plus ſaint eſt celui qui le cache le mieux :
Et la vertu qu'on voit, ſi l'on en voit quelqu'une,
N'eſt qu'un effet de l'art, ou bien de la fortune.
D'un intrépide cœur Criſpin, plus de vingt fois,
A fruſtré, dans Paris, le gibet de ſes droits :
Cependant aujourd'hui, le premier à l'Egliſe,
Le ciel ne fait de bien que par ſon entremiſe :
Il eſt dévot, pieux ; &, pour n'en dire rien,
C'eſt qu'il a pris aſſez pour être homme de bien ;
Que de mille orphelins il a fait des victimes,
Et ſes vertus ne ſont que le fruit de ſes crimes.
Sans les coups imprévus d'un outrageant cornet,
Ou les revers affreux d'un maudit lanſquenet,
Verroit-on d'O... plein d'une ardeur nouvelle,
Servir les Hôpitaux, prier Dieu d'un grand zele ?
Non ; autour d'une table, aſſis en quelque lieu,
De toute autre maniere il parleroit à Dieu.
Mais je m'emporte trop, & ma mordante veine
Des eſprits mal tournés va m'attirer la haine.
Et que veux je de plus ? Si tu m'aimes, DU VAULX,
Je ſuis aſſez vengé de la haine des ſots.
Démocrite, après tout, l'eſtima-t-on moins ſage,
Lorſque d'un ris moqueur il châtioit ſon âge,
Et que, las des Lombards qu'il trouvoit en tous lieux,
Pour n'en plus voir enfin, il ſe creva les yeux ?
Cependant de ſon tems voyoit-on dans Abdere
Un Pécourt de ſes airs inſulter le Parterre ?
Voyoit-on la.... ſous un dais de velours ?

Digitized by Google

La .... d'un Duc devenir les amours,
Après que chacun ſait qu'autrefois de chez elle
On ne faiſoit qu'un ſaut chez Beſſiere ou Morelle ?
Il ne rencontroit point alors en ſon chemin
Une mule à pas lents traînant un Médecin ;
Et n'auroit jamais cru qu'en ce tems où nous ſommes,
On eût mis à profit l'art de tuer les hommes.
Que diroit-il, grands Dieux ! ſi, ſur les fleurs-de-lis,
Il voyoit au Palais un Magiſtrat aſſis,
Qui, malgré les clameurs de Maurice en furie,
Se dédommage à fond d'une longue inſomnie,
Et, n'ayant pas du fait entendu quatre mots,
Pour donner un arrêt, ſe réveille en ſurſaut ;
S'il voyoit des repas dont la folle dépenſe,
Des eaux & des forêts épuiſe l'abondance :
S'il voyoit un ſénat de Cuiſiniers fameux
Pour quelque nouveaux mets tenir conſeil entr'eux,
Donner des loix au goût, &, pour le ſatisfaire,
Y décider en chef des points de bonne chere ?
Mais voilà bien prêcher, me dira Daigremont,
Qui, comme moi, ſouvent bâille & dort au Sermon.
A quoi bon ces chagrins ? quel démon vous agite ?
En vain contre les mœurs la raiſon vous irrite ;
Par quatre méchans vers, peut-être déja dits,
Croyez-vous changer l'homme & redreſſer Paris ?
Non ; je ſais que vouloir réformer cette ville,
C'eſt tracer ſur le ſable un ſillon inutile ;
Que Bourdaloue & moi, nous prêcherions mille ans,
Avant que la Ducheſſe ſe paſſât de galans.
Je ſais que Saint-O... quoi qu'on faſſe & qu'on die,

Digitized by Google

Sera fripon au jeu tout le tems de ſa vie.
Mais du moins je fais voir que, marchant loin des
ſots,
Je ſépare ſouvent le vrai d'avec le faux.
Je diſtingue.... d'avec un homme ſage;
Je ne ſuis point enfin la dupe de mon âge.

Digitized by Google

ÉPITRE.

Quoi ! toujours prévenu des ſentimens vulgaires,
Ne ſortiras-tu point des routes ordinaires ?
Et veux-tu, te laiſſant entraîner au torrent,
Toujours dans tes erreurs ſuivre un peuple ignorant ?
Ne pourrai-je à la fin te mettre dans la tête,
Que ces opinions où le peuple s'arrête,
Sont ces faux loups-garoux, ces maſques effrayans,
Ces ſpectres dont ici l'on fait peur aux enfans ?
Ne ſais-tu point encor, par ton expérience,
Que tout ce qu'ici-bas on appelle ſcience,
N'eſt qu'un abyme obſcur, où nous trouvons enfin
Qu'il n'eſt rien de ſi ſûr que tout eſt incertain :
Qu'une femme en ſait plus que....
Tu ris ! Qu'a donc, dis-moi, ce diſcours qui t'étonne ?
Je ne veux que deux mots pour te pouſſer à bout.
Qu'eſt-ce que le ſavoir ? L'art de douter de tout.
Ignorer ou douter étant la même choſe,
Un ſimple eſprit, certain de ce qu'on lui propoſe,
N'eſt-il pas, réponds-moi, mille fois plus ſavant
Dans ſes égaremens, que ce docte ignorant,
Lequel, interrogé ſi le ſoleil éclaire,
Répond : Je n'en ſais rien ; j'en doute ; il ſe peut faire.
Mais il faut s'égayer ; &, ſur le même ton,

Digitized by Google

Après t'avoir prouvé par plus d'une raiſon,
Que l'homme ne ſait rien qu'à force d'ignorance,
Sceptique dangereux, je dis plus, & j'avance
Que le bien & le mal n'eſt qu'en opinion;
Que faire l'un ou l'autre eſt faire une action
Que la loi ſeulement défend, ou rend licite,
Et qui ne porte en ſoi ni crime ni mérite;
Que l'un dans l'autre enfin eſt ſi fort confondu,
Que le bien eſt un mal, le crime une vertu.
Ma doctrine n'eſt pas tout-à-fait orthodoxe,
J'en conviens, & je ſais qu'un pareil paradoxe
Du Portique incertain a toujours pris l'eſſor.
Mais il faut le prouver comme l'autre: d'accord.
Le bien dont nous parlons n'eſt-il pas d'une eſſence
Qui ne prend que de ſoi toute ſon excellence;
Qui, recherché de tous, & toujours précieux,
N'emprunte ſa valeur ni du tems ni des lieux?
Le mal eſt, d'autre part, ce qu'une voix tacite
Nous dit être mauvais, & que chacun évite.
Or, dis-moi, quelle choſe eſt, d'un goût général,
Ici-bas reconnue, ou pour bien, ou pour mal?
Chaque peuple à ſon gré, conduit par ſes caprices,
N'a-t-il pas ordonné des vertus & des vices?
Et, ſans de la raiſon écouter trop la voix,
Ce qui fut mal en ſoi fut fait bien par les loix.
Chacun, dans ſes erreurs, ou fâcheux, ou commode,
S'établit une loi purement à ſa mode.
Ainſi l'on voit du Nil les brûlés habitans
Peindre les Anges noirs, comme les Démons blancs.
Le porc eſt chez l'Hébreu le morceau déteſtable;
Le porc chez les Chrétiens eſt l'honneur de la table;

Et

Digitized by Google

Et ſur le même mets nous voyons attaché,
Pour les uns du plaiſir, pour d'autres du péché.
L'Ottoman ne ſauroit boire de vin ſans crime ;
Le Germain, s'il n'en boit, ne peut être en eſtime ;
Et c'eſt une vertu, ſur les rives du Rhin,
De perdre la raiſon pour faire honneur au vin.
On a, dans mille lieux, vingt femmes de réſerve ;
Deux ſuffiſent ici pour aller droit en Greve ;
Même les plus ſenſés, craignant le nom de ſot,
Ont jugé ſainement qu'une étoit encor trop.
Un mari, redoutant les coups de la tempête,
Dont le muſqué blondin vient menacer ſa tête,
Croit qu'il n'eſt point au monde un plus ſenſible affront
Que celui qui, ſans bruit, le peut marquer au front,
Et qu'il n'eſt devant Dieu d'actions plus énormes,
Que ces crimes féconds qui font pouſſer les *cornes*.
Il n'en eſt pas de même en ces triſtes pays
Que ſous d'âpres glaçons l'aquilon tient tranſis.
Qui le ſait mieux que moi ? La froide Laponie
De ces ſottes erreurs ignore la manie :
Pour honorer ſon hôte, il faut (me croiras-tu ?)
Prendre le ſoin fâcheux de le faire cocu.
Cocu ! Vous vous moquez. Bon ! il n'eſt pas poſſible.
Et pourquoi non ? Qu'a donc ce mot de ſi terrible ?
Les femmes n'en ont pas, comme toi, tant de peur ;
Cela fut bon jadis. Voyez le grand malheur,
Quand ton nom des cocus groſſira le volume,
Si ton front à la choſe aiſément s'accoutume !
Eh ! pourquoi, ſans raiſon, du ſeul mot s'effrayer ?
Je le dis entre nous, il faut que ce métier

Digitized by Google

Ne ſoit pas, après tout, un ſi rude exercice,
Puiſqu'on voit tous les jours dedans cette milice
Des flots d'honnêtes gens venir prendre parti.
Mais je reviens au point duquel je ſuis ſorti,
Et je dis qu'il n'eſt point de vertu ni de vice
Qui ne change de nom ſuivant notre caprice,
Et que tout ici-bas eſt diverſement pris
Par gens les plus ſenſés & les plus beaux eſprits.
Ces lieux ſi décriés, que ces femmes humaines
Tiennent pour ſoulager les amoureuſes peines,
Ces temples de Vénus, où l'on voit ſi ſouvent
Le Commiſſaire en robe, appuyé d'un Sergent;
Ces lieux contre leſquels le dévot voiſinage
Va déchaîner ſon zele & déployer ſa rage,
Sont déteſtés en France, & bénis au Levant,
Où l'on voit tous les jours le pieux Muſulman,
Fonder ſur les chemins, par un excès de zele,
Ainſi qu'un Hôpital, ou bien une Chapelle,
De ces lieux que l'on trouve ici ſi dangereux,
Pour les preſſans beſoins du paſſant amoureux.
Cependant, à nous voir, nous ſommes les ſeuls ſages;
Rien ne fut mieux conçu que nos loix, nos uſages.
Il eſt vrai : mais bientôt, par de bonnes raiſons,
L'Indien va nous placer aux Petites-Maiſons.
En effet, dira-t-il, quelle fureur extrême
De mettre en terre un corps qu'on chérit, que l'on aime,
Pour être indignement la pâture des vers!
Qu'avec plus de raiſon, en cent ragoûts divers,
Le fils mangeant le pere, il lui rend en partie
Ce qu'il reçut de lui quand il vint à la vie;

Digitized by Google

Et, ranimant ſa chair, & réchauffant ſon ſang,
Il lui fait de ſon corps un ſépulcre vivant!
Quelle horreur ne font pas ces ſentimens bizarres?
Mais pourtant dans ces lieux ſi cruels, ſi barbares,
Nous-mêmes nous paſſons pour des gens ſans amour,
Ingrats, dénaturés, & peu dignes du jour.
Je le dirai; non, non, il n'eſt point de folie,
Qui ne ſoit ici-bas en ſageſſe établie,
Point de mal qui pour bien ne puiſſe être reçu,
Et point de crime enfin qu'on n'habille en vertu.
Un voleur par la ville, en pompeuſe ordonnance,
Eſt du fond d'un cachot conduit à la potence:
La raiſon, l'équité, la coutume, les loix,
Pour demander ſa mort tout éleve ſa voix.
En jugiez-vous ainſi jadis, Lacédémone,
Quand par votre ordre exprès, une illuſtre couronne
Venoit ceindre le front du plus adroit voleur,
Qu'on renvoyoit comblé de préſens & d'honneur?
Cependant les décrets que vous sûtes écrire,
Furent reçus dans Rome; & ce fameux empire,
Qui preſcrivoit des loix à l'Univers jaloux,
Se fit toujours honneur d'en recevoir de vous.
Mais pourquoi s'étonner que des loix étrangeres
Soient, ſuivant le caprice, aux nôtres ſi contraires?
Nous-mêmes, ſans raiſon, à nous-même oppoſés,
Nous puniſſons des faits par nous-même encenſés;
Et, ſans avoir pour nous des raiſons légitimes,
Le ſuccès fait toujours nos vertus & nos crimes.
Il eſt vrai, j'en conviens, nous voyons parmi nous
Les ſuivans de Thémis, de leur pouvoir jaloux,

Digitized by Google

Contre des malheureux déchaîner leur colere.
Mais ces voleurs fameux de la premiere ſphere,
Ces riches Partiſans, ces heureux ſcélérats,
Malgré tous leurs forfaits, ne les voyons-nous pas,
A force d'entaſſer injuſtices ſur crimes,
Se tracer une route aux rangs les plus ſublimes ?
Voler au coin d'un bois pour éviter la faim,
C'en eſt trop pour mourir d'un ſupplice inhumain ;
Mais, ſous le faux-ſemblant de l'intérêt du Prince,
Déſoler en un an la plus riche province,
Faire gémir le peuple, accabler l'équité,
Se faire une vertu de ſon iniquité,
Immoler tous les jours d'innocentes victimes,
Et remporter enfin, pour le fruit de ſes crimes,
Le repos malheureux de n'en connoître plus ;
Voilà, voilà des faits dont ſe ſont prévalus
Ceux qu'on a vus par-là mériter l'alliance
D'un Duc & Pair, ou bien d'un Maréchal de France.
Par cent bouches d'airain mettre une ville à bas,
Ravir une province, enlever des États,
Dépoſſéder des Rois affermis ſur le trône,
Leur ôter en un jour la vie & la couronne ;
Précipiter enfin cent peuples dans les fers,
Et porter l'épouvante aux coins de l'Univers ;
N'eſt-ce pas là courir de victoire en victoire,
Et faire des exploits d'éternelle mémoire ?
Répandre un peu de ſang, c'eſt être un aſſaſſin,
C'eſt être du gibet l'honneur & le butin :
Mais de ruiſſeaux de ſang inonder les campagnes,
De morts & de mourans élever des montagnes,
Immoler l'Univers à toute ſa fureur ;
A force de trépas, de carnage & d'horreur,

Digitized by Google

Obliger le ſoleil à rebrouſſer ſa courſe,
Et révolter les eaux contre leur propre ſource:
Que fites-vous jamais, illuſtres Conquérans,
Pour mériter le nom d'invincibles, de grands,
Que ces fameux forfaits que l'Univers admire?
N'eſt-ce pas à ce prix qu'on achete un Empire?
Et vous eût-on jamais élevé des autels,
Si vous n'euſſiez été qu'à demi criminels?
Pourquoi commandes-tu que je perde la vie,
Dit ce Corſaire un jour au vainqueur de l'Aſie?
Ce fut toi qui m'appris, en pillant l'Univers,
Le métier malheureux de voler ſur les mers:
Nous exerçons tous deux le même art de pirate;
En cela différens, que toi deſſus l'Euphrate
Tu ravis tous les jours des Empires nouveaux,
Et que moi je ne prends ſur mer que des vaiſſeaux.
N'avoit-il pas raiſon? Car ſi, pour le bien prendre,
Le Corſaire eût été plus voleur qu'Alexandre,
Par un fâcheux revers alors on auroit vu
Le premier ſur le trône, & le ſecond pendu.
La plus belle action n'eſt bien ſouvent qu'un vice.
Romains, vous l'enſeigniez, quand du dernier ſupplice
Vous puniſſiez vos fils en criminels d'État,
Quand ils avoient vaincu ſans l'ordre du Sénat.
De ſi hautes vertus, de ſi rares maximes,
Par leur trop de hauteur dégénerent en crimes;
Et le crime élevé, de gloire revêtu,
Perd ſon nom dans ſon vol, & ſe change en vertu.
Que je te plains, hélas! malheureuſe Ducheſſe,
D'être du campagnard & du clerc la maîtreſſe!
Tu vois depuis quinze ans dans ton indigne emploi

Digitized by Google

Ta honte tous les jours s'élever contre toi.
Si, comme une Laïs, ou comme une Fauſtere,
Tu pouvois captiver les maîtres de la terre,
Ou t'élevant enfin par quelque coup d'éclat,
Devenir les amours d'un Miniſtre d'Ètat;
Alors, certes alors, ennoblie, eſtimée,
Tu verrois de ton ſort changer la renommée;
Tu verrois dans l'Ètat tout ſoumis à tes loix;
Seule tu donnerois les charges, les emplois.
Quoi! tu voudrois aller par la ville en carroſſe;
Tu verrois à tes pieds & l'épée & la croſſe;
Et la France viendroit, ne jurant que par toi,
T'implorer, comme on fait le tout-puiſſant *Louvois!*
Plutôt que d'épuiſer une telle matiere,
Je compterois vingt fois combien au cimetiere,
Pilon, l'homme aux pardons, a fait porter de corps;
Combien, au jeu, Robert a perdu de tréſors;
Et combien la Milieu, la beauté de notre âge,
A de fois dans un an récrépi ſon viſage.

Digitized by Google

ÉPITRE

A MONSIEUR...

SI tu peux te réſoudre à quitter ton logis,
Où l'or & l'outremer brillent ſur les lambris,
Et laiſſer cette table avec ordre ſervie,
Viens, pourvu que l'amour ailleurs ne te convie,
Prendre un repas chez moi demain, dernier Janvier,
Dont le ſeul appétit ſera le cuiſinier.
Je te garde avec ſoin, mieux que mon patrimoine,
D'un vin exquis, ſorti des preſſoirs de ce Moine
Fameux dans Ovilé, plus que ne fut jamais
Le défenſeur du clos vanté par Rabelais.
Trois convives connus, ſans amour, ſans affaires,
Diſcrets, qui n'iront point révéler nos myſteres,
Seront par moi choiſis pour orner ce feſtin.
Là, par cent mots piquans, enfans nés dans le vin,
Nous donnerons l'eſſor à cette noble audace
Qui fait ſortir la joie & qu'avoueroit Horace.
Peut-être ignores-tu dans quel coin reculé
J'habite dans Paris, citoyen exilé,
Et me cache aux regards du profane vulgaire?
Si tu le veux ſavoir, je vais te ſatisfaire.
Au bout de cette rue où ce grand Cardinal,
Ce Prêtre conquérant, ce Prélat Amiral,
Laiſſa pour monument une triſte fontaine,

Digitized by Google

Qui fait dire au paſſant que cet homme, en ſa haine,
Qui du trône ébranlé ſoutint tout le fardeau,
Sut répandre le ſang plus largement que l'eau,
S'éleve une maiſon modeſte & retirée,
Dont le chagrin ſur-tout ne connoît point l'entrée:
L'œil voit d'abord ce mont, dont les antres profonds
Fourniſſent à Paris l'honneur de ſes plafonds,
Où de trente moulins les ailes étendues
M'apprennent chaque jour quel vent chaſſe les nues:
Le jardin eſt étroit; mais les yeux ſatisfaits
S'y promenent au loin dans de vaſtes marais.
C'eſt là qu'en mille endroits laiſſant errer ma vue,
Je vois croître à plaiſir l'oſeille & la laitue;
C'eſt là que, dans ſon tems, des moiſſons d'artichauts
Du jardinier actif ſecondent les travaux,
Et que de champignons une couche voiſine
Ne fait, quand il me plaît, qu'un ſaut dans ma cuiſine:
Là, de Vertumne enfin les tréſors précieux
Charment également & le goût & les yeux.
Dans le ſein fortuné de ce réduit tranquille,
Je ne veux point ſavoir ce qu'on fait dans la ville;
J'ignore ſi Paris fait des vœux pour la paix;
Mes yeux ne voient point un maudit Bourvalais
Dans un char ſurdoré jouir avec audace
Des indignes regards dont chacun le menace;
Je n'entends point crier tant de nouveaux...
De l'avare cerveau de ... ſortis.
Libre d'ambition, d'amour, de jalouſie,
Cynique mitigé, je jouis de la vie;
Et, pour comble de biens, dans ce lieu retiré,
Je n'y connus jamais ni M..., ni G...

Digitized by Google

Dans ce logis pourtant humble, & dont les tentures
Dans l'eau des Gobelins n'ont point pris leurs teintures,
Où Manſart de ſon art ne donna point les loix,
Sais-tu quel hôte, ami, j'ai reçu quelquefois ?
Enguien, qui, ne ſuivant que la gloire pour guide,
Vers l'immortalité prend un vol ſi rapide,
Et que Nervinde a vu, par des faits inouis,
Enchaîner la victoire aux drapeaux de LOUIS.
Ce Prince reſpecté, moins par ſon rang ſuprême,
Que par tant de vertus qu'il ne doit qu'à lui-même,
A fait plus d'une fois, fatigué de Marly,
De ce ſimple ſéjour un autre Chantilly.
Conty, le grand Conty, que la gloire environne,
Plus orné par ſon nom que par une couronne,
Qui voit, de tous côtés, du peuple & des ſoldats,
Et les cœurs & les yeux voler devant ſes pas;
A qui Mars & l'Amour donnent, quand il commande,
De myrthe & de laurier une double guirlande;
Dont l'eſprit pénétrant, vif & plein de clarté,
Eſt un rayon ſorti de la Divinité,
A daigné quelquefois, ſans bruit, dans le ſilence,
Honorer ce réduit de ſa noble préſence.
Ces Héros, mépriſant tout l'or de leurs buffets,
Contens d'un linge blanc & de verres bien nets,
Qui ne recevoient point la liqueur infidelle
Que Rouſſeau * fit chez lui d'une main criminelle,
Ont ſouffert un repas ſimple & non préparé,
Où l'art des cuiſiniers, ſainement ignoré,

* *Marchand de vin.*

Digitized by Google

N'étaloit point au goût la funeſte élégance
De cent ragoûts divers que produit l'abondance ;
Mais où le ſel Attique, à propos répandu,
Dédommageoit aſſez d'un entremets perdu.
C'eſt à de tels repas que je te ſollicite ;
C'eſt dans cette maiſon que ma lettre t'invite.
Ma ſervante déja, dans ſes nobles tranſports,
A fait à deux chapons paſſer les ſombres bords.
Ami, viens donc, demain, avant qu'il ſoit une heure.
Si le haſard te fait oublier ma demeure,
Ne va pas t'aviſer, pour trouver ma maiſon,
Aux gens des environs d'aller nommer mon nom ;
Depuis trois ans, & plus, dans tout le voiſinage,
On ne ſait, grace au ciel, mon nom ni mon viſage :
Mais demande d'abord où loge dans ces lieux
Un homme, qui, pouſſé d'un deſir curieux,
Dès ſes plus jeunes ans ſut percer où l'aurore
Voit de ſes premiers feux les peuples du Boſphore ;
Qui, parcourant le ſein des infidelles mers,
Par le fier Ottoman ſe vit chargé de fers ;
Qui prit, rompant ſa chaîne, une nouvelle courſe
Vers les triſtes Lapons que gele & tranſit l'Ourſe,
Et s'ouvrit un chemin juſqu'aux bords retirés
Où les feux du ſoleil ſont ſix mois ignorés.
Mes voiſins ont appris l'hiſtoire de ma vie,
Dont mon valet cauſeur ſouvent les déſennuie.
Demande-leur encore où loge, en ce marais,
Un Magiſtrat qu'on voit rarement au Palais ;
Qui, revenant chez lui, lorſque chacun ſommeille,
Du bruit de ſes chevaux bien ſouvent les réveille ;
Chez qui l'on voit entrer, pour orner ſes celliers,

Digitized by Google

Force quartauts de vin, & point de créanciers.
Si tu veux, cher ami, leur parler de la ſorte,
Aucun ne manquera de te montrer ma porte.
C'eſt-là qu'au premier coup tu verras accourir
Un valet diligent qui viendra pour t'ouvrir ;
Tu ſeras auſſi-tôt conduit dans une chambre,
Où l'on brave à loiſir les fureurs de Décembre.
Déja le feu, dreſſé d'une prodigue main,
S'allume en pétillant. Adieu juſqu'à demain.

Digitized by Google

SUR LE MARIAGE.

STANCES. *

EN ce tems malheureux où tout le genre humain,
La flamme & le fer à la main,
Ne travaille qu'à ſe défaire,
On ne ſauroit trop honorer
Ceux qui, d'humeur plus débonnaire,
Ne cherchent qu'à le réparer.

L'Hymen, pour repeupler la terre,
Au lieu d'un vain honneur que vous offre la guerre,
Vous donnera de vrais plaiſirs.
On ne trouvera point votre nom dans l'hiſtoire;
Mais vivre au gré de ſes deſirs,
Vaut bien mieux qu'une mort avec un peu de gloire.

Ne divertiſſez point les fonds
Deſtinés pour la paix de votre mariage;
Encore aurez-vous peine, uſant de ce ménage,
A payer toutes les façons
Que demande un ſi grand ouvrage.

* *Quoique ces Stances ſoient imprimées dans les quatre différentes éditions des Poéſies de M. Pavillon, de l'Académie Françoiſe, on ne penſe pas contredire les Editeurs, en attribuant à M. Regnard des vers qu'il a mis au rang de ceux dont il ſe dit auteur.*

Pour

Digitized by Google

Pour être heureux époux, ſoyez toujours amant.
Que, bien plus que le ſacrement,
L'Amour à jamais vous uniſſe;
Et, pour faire durer le plaiſir entre vous,
Que ce ſoit l'amant qui jouiſſe
De tout ce qu'on doit à l'époux.

Pour vivre ſans débat dans votre domeſtique,
Vous n'avez qu'un moyen unique;
Et je vais vous le découvrir.
Ne vous entêtez point d'être chez vous le maître;
Mais, ſi l'on veut bien le ſouffrir,
Contentez-vous de le paroître.

Quoi qu'on vous vienne débiter,
Que rien ne vous faſſe douter
Que votre épouſe eſt toujours ſage;
Car, ſans cet article de foi,
Qu'on doit croire toujours, & ſouvent malgré ſoi,
Point de ſalut en mariage.

Digitized by Google

SONNET.

JARDIN délicieux, que l'art & la nature
S'efforcent d'embellir par un concours égal,
Où cent jets d'eau divers, élançant leur cryſtal,
Des couleurs de l'iris retracent la peinture:

Cabinets toujours verds, ruſtique architecture,
A qui jamais l'hiver ne put faire de mal,
Qui, bordant à l'envi les rives d'un canal,
Répétent dans les eaux leur charmante figure:

Parterres enchantés, lauriers, myrthes, jaſmins,
Que Flore prit plaiſir de planter de ſes mains,
Et qui font l'ornement de la ſaiſon nouvelle:

Dans le charmant réduit de tant d'aimables lieux,
Moins faits pour les mortels qu'ils ne ſont pour les Dieux,
Qu'il eſt doux à loiſir de pouſſer une ſelle!

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT

A METTRE EN MUSIQUE.

Une Troupe de Joueurs, dont douze habillés comme les figures des Cartes, Rois, Dames & Valets, conduits par la Fortune.

MARCHE POUR LES JOUEURS.

LA FORTUNE.

JE ſuis fille du Sort, inconſtante & légere;
Tout fléchit ſous ma loi:
De tous les Dieux que l'univers révere,
Aucun n'a plus d'autels ni plus de vœux que moi.

Je donne à mon gré les richeſſes;
Tout mortel à me ſuivre employe tous ſes ſoins:
Je comble ſouvent de careſſes
Ceux qui les attendent le moins.

Vous, qu'une ardeur fidelle
Attache à mes pas chaque jour,
Faites voir ici votre zele;
Méritez les faveurs qu'on eſpere à ma Cour.

Digitized by Google

AIR.

Pour les ſuivans de la Fortune, & pour les Cartes.

LE CHŒUR.

Nous tous, qu'un ſoin fidele
Attache à ſes pas chaque jour,
Faiſons voir ici notre zele ;
Méritons les faveurs qu'on eſpere à ſa Cour.

AIRS.

Pour les ſuivans de la Fortune, & pour les Joueurs, traveſtis en figures de Cartes.

UN JOUEUR, UN AMANT.

LE JOUEUR.

Vous qui ſuivez l'Amour, notre joie eſt commune ;
Le jeu ſeul peut nous rendre heureux.

L'AMANT.

Infortunés Joueurs, qui ſuivez la Fortune,
L'Amour ſeul fait qu'un cœur n'eſt jamais malheureux.

LE JOUEUR.

Quel plaiſir de languir auprès d'une cruelle,
Qui vous vend bien cher ſes rigueurs !

L'AMANT.

Quel plaiſir de languir auprès d'une infidelle,
Dont on doit craindre les faveurs !

Digitized by Google

LE JOUEUR.

La Fortune & ſes biens flattent notre eſpérance,
Et peuvent combler nos deſirs.

L'AMANT.

L'Amour & ſes douceurs auront la préférence;
Même dans ſes chagrins on trouve des plaiſirs.

LE JOUEUR.

C'eſt la Fortune qu'il faut ſuivre;
Tôt ou tard elle rend contens.
L'Amour à mille maux nous livre,
Et ſes biens trop tardifs s'attendent trop long-tems.

L'AMANT.

C'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre;
Tôt ou tard il nous rend contens.

LA FORTUNE.

Votre querelle m'importune;
La Fortune & l'Amour ſont unis en ce jour:
Rarement on eſt bien avec l'Amour,
Quand on eſt mal avec la Fortune.

On recommence l'Air des Joueurs déguiſés.

LA FORTUNE.

Vos jeux ont eu pour moi de ſenſibles appas;
Je reconnoîtrai votre zele.
Venez, ſuivez mes pas;
La Fortune vous appelle.

Digitized by Google

LE CHŒUR.

Allons, ſuivons ſes pas;
La Fortune nous appelle *.

---

* *Le ſurplus de ce Divertiſſement ne s'eſt pas trouvé parmi les Papiers de M. Regnard, après ſon décès.*

Digitized by Google

POUR MADEMOISELLE L.

AIR.

VAINEMENT je cherche quel crime
Rend votre courroux légitime ;
L'Amour contre vous me défend.
Qu'ai-je dit, ou qu'ai-je pu faire ?
Mais je ne puis être innocent,
Puiſqu'enfin j'ai ſu vous déplaire.
En vain l'Amour me juſtifie ;
Je traîne une odieuſe vie :
Heureux ſi je perdois le jour !
Que me ſert-il, dans ma triſteſſe,
D'être ſi bien avec l'Amour,
Et ſi mal avec ma maîtreſſe ?

POUR LA MÊME, *ſur ſa Maladie.*

ELLE eſt en proie à mille peines ;
Un feu dévorant dans ſes veines,
Chaque jour, vient s'y recéler :
Une fievre ardente conſume
Celle qui ne devroit brûler
Que des feux que l'Amour allume.

Digitized by Google

CHANSON

Pour Meſdemoiſelles LOYSON (*), *en* 1702.

POUR la Doguine
Qu'un autre ſe laiſſe enflammer ;
Si je n'avois point vu Tontine,
Je pourrois me laiſſer charmer
Par la Doguine.

Ou brune ou blonde,
Tontine charme également ;
Et, pour contenter tout le monde,
Elle eſt alternativement
Ou brune ou blonde.

Sur ſon viſage,
Mille petits trous pleins d'appas
Des Amours ſont le tendre ouvrage ;
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur ſon viſage.

(*) Dans leur ſociété, l'aînée s'appelloit *Doguine*; la cadette, *Tontine*.

Digitized by Google

Sa belle bouche
Eſt pleine de ris & d'attraits ;
Elle ne dit rien qui ne touche :
L'Amour a choiſi pour palais
Sa belle bouche.

Sa gorge ronde
Eſt de marbre, à ce que je croi ;
Car mortel encor dans le monde
N'a vu, que des yeux de la foi,
Sa gorge ronde.

Qu'elle eſt charmante
Avec les accens de ſa voix (*)!
Ou quand une corde touchante
Parle tendrement ſous ſes doigts,
Qu'elle eſt charmante !

De la Doguine
Je veux célébrer les attraits ;
Elle eſt digne ſœur de Tontine :
Ami, verſe-moi du vin frais
Pour la Doguine.

Qu'elle eſt aimable,
Quand Bacchus la tient ſous ſes loix !

(*) Mademoiſelle Tontine étoit grande Muſicienne ; elle chantoit bien, & jouoit du clavecin parfaitement.

Digitized by Google

Mais, bien qu'elle triomphe à table,
L'Amour ne perd rien de ſes droits.
Qu'elle eſt aimable !

Tous, à la ronde,
Vuidons ce verre que voilà,
C'eſt à cette charmante Blonde : *
Peut-être elle nous aimera
Tous, à la ronde.

---

* L'aînée étoit blonde, la cadette étoit brune.

Digitized by Google

AUTRE COUPLET POUR LES DEUX SŒURS, en 1702.

Sur l'Air de *Joconde.*

CHEZ vous, pour vous faire la cour,
Prince & Marquis ſe range;
N'y pourrai-je point, quelque jour,
Voir le Prince d'Orange?
Le Roi, pour finir nos malheurs,
Met la taxe par tête;
Mais vous la mettez ſur les cœurs:
L'impôt eſt plus honnête.

Digitized by Google

CHANSON,

Faite à Grillon, pour Meſdemoiſelles LOYSON, *en* 1703.

POUR paſſer doucement la vie
Avec mes petits rêveries ;
Ici je fonde une Abbaye,
Et je la conſacre à Bacchus.

Je veux qu'en ce lieu chaque Moine,
Qui viendra pour prendre l'habit,
Apporte, pour tout patrimoine,
Grande ſoif & bon appétit.

Les vœux qu'en ce temple on doit faire,
Ne peuvent point nous alarmer :
Long repas & courte priere,
Chanter, dormir, & bien aimer.

Renaud nous chantera Matine,
Très-courte, de peur d'ennuyer :
Je donne à Duché (*) la cuiſine ;
D'Avaux prendra ſoin du cellier.

(*) M. Duché, Auteur d'Abſalon, mort en 1704.

Pour

Pour empêcher que les richeſſes
Ne tentent le cœur de quelqu'un,
L'argent, le vin & les Maîtreſſes,
Tous les biens ſeront en commun.

Chacun aura ſa Pénitente,
Conforme à ſes pieux deſſeins;
Et, telle qu'une jeune plante,
La cultivera de ſes mains.

Si la Belle a quelque ſcrupule,
Ce ſage Directeur pourra
La mener ſeule en ſa cellule,
Lui lever les doutes qu'elle a.

Afin qu'aucun Frere n'en ſorte,
Et faſſe ſans peine ſes vœux,
Il ſera gravé ſur la porte :
Ici l'on fait ce que l'on veut.

L'Amour, jaloux de la victoire
Que Bacchus remporte en ce jour,
Veut auſſi partager ſa gloire,
Et fonder un temple à ſon tour.

Pour Abbeſſe il vous a choiſie (*);
La Lettre eſt écrite en vos yeux :

(*) Mademoiſelle Loyſon l'aînée, née à Paris en 1667, morte en Novembre 1717, âgée de 50 ans.

Digitized by Google

Peut-être avec plaiſir ſuivie,
Pouvoit-il jamais choiſir mieux ?

Si nous recevons dans la Troupe
D'auſſi belles Sœurs (*) déſormais,
Je jure, en vidant cette coupe,
L'Ordre ne finira jamais.

Vous, ma Sœur (**), qui, pleine de zele,
Parmi nous voulez bien venir,
L'Amour en ce lieu vous appelle ;
L'Amour vous y doit retenir.

En regardant ce beau viſage,
Qui, comme une fleur, doit paſſer,
N'en préſumez pas davantage ;
Songez ſeulement d'en uſer.

L'on reçoit ici la licence
De donner tout à ſes deſirs ;
Et l'on n'y fait d'autre abſtinence
Que de chagrin & de ſoupirs.

Aimer, boire, point de contraintes,
Chérir ſes Freres comme ſoi ;
Voilà nos maximes ſuccintes,
Nos Prophetes & notre Loi.

(*) Les deux Demoiſelles Loyſon.

(**) Mademoiſelle Loyſon la cadette, née à Paris en 1668, morte en Mars 1757, âgée de 90 ans.

Digitized by Google

SATYRE
CONTRE
LES MARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

QUELQUE choſe que je diſe contre le Mariage, mon deſſein n'eſt pas d'en détourner ceux qui y ſont portés par une inclination naturelle ; mais ſeulement de faire voir que les dégoûts & les chagrins, qui en ſont preſque inſéparables, viennent, pour l'ordinaire, plutôt du côté des Maris que de celui des Femmes, contre le ſentiment de M. Deſpréaux. J'eſpere qu'en faveur de la cauſe que j'entreprends, on excuſera les défauts qui ſe trouveront dans cette Satyre : je me flatte du

Digitized by Google

moins que les Dames ſeront pour moi ; &, à l'abri d'une ſi illuſtre protection, je ne crains point les traits de la critique la plus envenimée.

Digitized by Google

SATYRE
CONTRE
LES MARIS.

NON, chere EUDOXE, non, je ne puis plus me taire;
Je veux te détourner d'un hymen téméraire;
D'autres filles, ſans toi, vendant leur liberté,
Se chargeront du ſoin de la poſtérité;
D'autres s'embarqueront, ſans crainte de naufrage:
Mais toi, voyant l'écueil, ſans quitter le rivage,
Tu n'iras point, eſclave aſſervie à l'Amour,
Sous le joug d'un Époux t'engager ſans retour,
Ni, d'un ſervil uſage approuvant l'injuſtice,
De tes biens, de ton cœur, lui faire un ſacrifice;
Abandonner ton ame à mille ſoins divers,
Et toi-même, à jamais, forger tes propres fers.
Ne t'imagine pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la ſatyre,
Ni que par un cenſeur le beau ſexe outragé
Ait beſoin de mes vers pour en être vengé:
Ce ſexe plein d'attraits, ſans ſecours & ſans armes,
Peut aſſez ſe défendre avec ſes propres charmes;
Et les traits d'un critique affoibli par les ans,
Sont tombés de ſes mains ſans force & languiſſans.
Mon eſprit autrefois, enchanté de ſes rimes,
Lui comptoit pour vertus ſes ſatyriques crimes,
Et livroit avec joie à ſes nobles fureurs
Un tas infortuné d'inſipides Auteurs;

Digitized by Google

Mais je n'ai pu ſouffrir qu'une indiſcrete veine
Le forçât, vieux athlete, à rentrer dans l'arêne ;
Et que, laiſſant en paix tant de mauvais écrits,
Nouveau Prédicateur, il vînt, en cheveux gris,
D'un eſprit peu chrétien, blâmer de chaſtes flammes,
Et, par des vers malins, nous faire horreur des femmes.
Si l'hymen après ſoi traîne tant de dégoûts,
On n'en doit imputer la faute qu'aux époux ;
Les femmes ſont toujours d'innocentes victimes,
Que des loix d'intérêt, que de fauſſes maximes
Immolent lâchement à des maris trompeurs :
On ne s'informe plus ni du ſang, ni des mœurs.
Criſpin, roux & Manceau, vient d'épouſer *Julie* ;
Il eſt du genre humain & l'opprobre & la lie :
On trouveroit encore, à quelque vieux pilier,
Son dernier habit verd pendu chez le Fripier.
Par ſes concuſſions, fatales à la France,
Il a déja vingt fois affronté la potence ;
Mais cent vaſes d'argent parent ſes longs buffets ;
Avec peine un milan traverſe ſes guérets :
Que faut-il davantage ? Aujourd'hui la richeſſe
Ne tient-elle pas lieu de vertu, de nobleſſe ;
Et, pour faire un époux, que voudroit-on de plus,
Que dix terres en Beauce, avec cent mille écus ?
Regarde *Dorilas*, cet échappé d'Eſope,
Qu'on ne peut diſcerner qu'avec un microſcope,
Dont le corps de travers & l'eſprit plus mal fait,
D'un Therſite à nos yeux retracent le portrait :
Que t'en ſemble, dis-moi ? Penſes-tu qu'une fille,

Digitized by Google

Qui n'a vu cet amant qu'à travers une grille,
Et qui, depuis dix ans, nourrie à Port-Royal,
A paſſé du parloir dans le lit nuptial,
Puiſſe garder long-tems une forte tendreſſe
En faveur d'un mari d'une ſi rare eſpece,
Quand la Ville & la Cour préſentent à ſes yeux
Des flots d'adorateurs qui la méritoient mieux?
Mais je veux que du Ciel une heureuſe influence
Raſſemble en ton époux & mérite & naiſſance:
Infortuné joueur, il perdra tous tes biens,
Qu'un contrat malheureux confond avec les ſiens.
Entrons dans ce Brelan, où s'arrête à la porte
Des laquais mal payés la maligne cohorte.
Vois les cornets en l'air jetés avec tranſport,
Qu'on veut rendre garans des caprices du ſort;
Vois ces pâles joueurs, qui, pleins d'extravagance,
D'un deſtin inſolent affrontent l'inconſtance,
Et ſur trois dez maudits liſent l'arrêt fatal
Qui les condamne enfin d'aller à l'Hôpital.
Pénétrons plus avant: Vois cette table ronde,
Autel que l'avarice éleva dans le monde,
Où tous ces forcenés ſemblent avoir fait vœu
De ſe ſacrifier au noir démon du jeu.
Vois-tu ſur cette carte un contrat diſparoître,
Sur cet autre, un château prêt à changer de maître?
Quel ſoudain déſeſpoir ſaiſit ce malheureux,
Que vient d'aſſaſſiner un coupe-gorge affreux?
Mais fuyons: ſous ſes pieds tous les parquets gémiſſent;
De ſermens tous nouveaux les plafonds retentiſſent;
Et, par le ſort cruel d'une fatale nuit,

Digitized by Google

Je vois enfin *Galet* à l'aumône réduit.
Sa femme cependant, de cent frayeurs atteinte,
Boit chez elle à longs traits & le fiel & l'abſinthe;
Ou traînant après ſoi d'infortunés enfans,
Va chercher un aſyle auprès de ſes parens.
Harpagon eſt atteint de toute autre folie.
Le Ciel l'avantagea d'une femme accomplie:
Il reçut, pour ſa dot, plus d'écus à la fois,
Qu'un balancier n'en peut réformer en ſix mois.
Sa femme ſe flattoit de la douce eſpérance
De voir fleurir chez elle une heureuſe abondance:
Elle croyoit au moins que deux ou trois amis
Pourroient, ſoir & matin, à ſa table être admis;
Mais *Harpagon*, aride, & preſque diaphane
Par les jeûnes cruels auxquels il ſe condamne,
Ne reçoit point d'amis aux dépens de ſon pain:
Tout ſe reſſent chez lui des langueurs de la faim.
Si, pour fournir aux frais d'un habit néceſſaire,
Sa femme lui demande une ſomme légere,
Son viſage ſoudain prend une autre couleur;
Ses valets ſont en butte à ſa mauvaiſe humeur:
L'avarice bientôt, au teint livide & blême,
Sur ſon coffre de fer va s'aſſeoir elle-même.
Pour ne le point ouvrir, il abonde en raiſons:
Ses hôtes, ſans payer, ont vidé ſes maiſons;
D'un vent venu du Nord la maligne influence
A moiſſonné ſes fruits avec ſon eſpérance;
Ou de fougueux torrens, inondant ſes vallons,
Ont noyé, ſans pitié, l'honneur de ſes ſillons.
Ainſi, toujours rétif, rien ne fléchit ſon ame.
Pour avoir un habit, il faudra que ſa femme
Attende que la mort, le mettant au cercueil,

Digitized by Google

Lui faſſe enfin porter un ſalutaire deuil.
Mais pourquoi, diras-tu, cette injuſte querelle ?
Les époux ſont-ils faits ſur le même modele ?
Alcipe n'eſt-il pas exempt de ces défauts
Que tu viens de tracer dans tes piquans tableaux ?
D'accord Il eſt bien fait, généreux, noble & ſage ;
Mais à ſe ruiner ſon propre honneur l'engage.
Si-tôt que la victoire, un laurier à la main,
Appellera Louis ſur les rives du Rhin ;
Que des zéphyrs nouveaux les fécondes haleines
Feront verdir nos bois, & refleurir nos plaines ;
Ses mulets importuns, bizarrement ornés,
Et d'un airain bruyant par-tout environnés,
Sous des tapis brodés ſe ſuivant à la file,
A pas majeſtueux traverſeront la ville.
Tout le peuple, attentif au bruit de ces mulets,
Verra paſſer au loin ſurtout, fourgons, valets,
Chevaux de main fringans, inſultans à la terre,
Pompe digne en effet des enfans de la guerre !
Mais, pour donner l'eſſor à ce noble embarras,
Combien chez le Notaire a-t-il fait de contrats ?
Les joyaux de ſa femme ont été mis en gage ;
D'un ſomptueux buffet le pompeux étalage,
Que du débris commun il n'a pu garantir,
Rentre chez le Marchand d'où l'on l'a vu ſortir.
Pour aſſembler un fond de deux mille piſtoles,
Combien, nouveau Protée, a-t-il joué de rôles !
Combien a-t-il fait voir que le plus fier guerrier
Eſt bien humble aujourd'hui devant un uſurier !
Il part enfin, & mene avec lui l'abondance ;
Tout le camp ſe reſſent de ſa noble dépenſe :
Des cuiſiniers fameux, pour lui fournir des mets,
Épuiſent tous les jours les mers & les forêts.

Digitized by Google

Que fait ſa femme alors ? Dans le fond d'un
village
Elle va, ſans argent, déploret ſon veuvage,
Dans ſes jardins déſerts promener ſa douleur,
Et des champs pareſſeux exciter la lenteur.
On voit, ſix mois après, tout ce train magnifique,
Réduit à la moitié, revenir foible, étique :
On voit ſur les chemins l'équipage en lambeaux,
Des mulets décharnés, des ombres de chevaux,
Qui, dans ce triſte état n'oſant preſque paroître,
S'en vont droit au marché chercher un nouveau
maître.
Cependant au printems il faut recommencer ;
Il faut ſur nouveaux frais emprunter, dépenſer.
Mais nous verrons bientôt une liſte cruelle
Du trépas de l'époux apporter la nouvelle :
Et, pour payer enfin de triſtes créanciers,
Il ne laiſſe après lui qu'un tas de vains lauriers.
Il eſt d'autres maris volages, infideles,
Fatigans, damerets, tyrans nés des ruelles,
Qu'on voit, malgré l'hymen & ſes ſacrés flam-
beaux,
S'enrôler chaque jour ſous de nouveaux drapeaux ;
Qui, d'un cœur plein de feux à leur devoir con-
traires,
Encenſent follement des Beautés étrangeres :
Le ſoin toujours preſſant de leurs galans exploits,
En vingt lieux différens les appelle à la fois.
Agathon dans Paris court à bride abattue :
Malheur à qui pour lors eſt à pied dans la rue !
D'un & d'autre côté ſes chevaux bondiſſans,
D'un déluge de boue inondent les paſſans :

Tout

Digitized by Google

Tout fuit aux environs, chacun cherche un asyle :
Avec plus de vîteſſe il traverſe la ville,
Que ces couriers poudreux que l'on vit les premiers
Du combat de Nervinde apporter les lauriers,
Et qui de la victoire emprunterent les ailes,
Pour en donner au Roi les premieres nouvelles.
De cet empreſſement le ſujet inconnu,
Quel eſt-il en effet? Eh quoi! l'ignores-tu?
Il va, fade amoureux, de théâtre en théâtre,
Expoſer un habit dont il eſt idolâtre.
Dans le même moment, on le retrouve au Cours;
Hors la file, au grand trot, il y fait pluſieurs tours.
Tout hors d'haleine enfin il entre aux Tuileries,
Cherchant par-tout matiere à ſes galanteries.
Il reçoit tous les jours mille tendres billets;
Ses bras ſont juſqu'au coude entourés de portraits;
On voit briller dans l'or des blondes & des brunes,
Qu'il porte pour garans de ſes bonnes fortunes:
Aux yeux de ſon épouſe il en fait vanité.
Il prétend qu'en dépit des loix de l'équité,
Sa femme lui conſerve une amour éternelle,
Tandis qu'il aime ailleurs & court de belle en belle.
D'autres amours encor..... Mais non, d'un tel diſcours
Il ne m'eſt pas permis de prolonger le cours:
Ma plume ſe refuſe à ma timide veine.
Eût-on cru que le Tibre eût coulé dans la Seine,
Et qu'il eût corrompu les mœurs de nos François,
Pour conſoler le Rhin de leurs fameux exploits?
Je voudrois bien, EUDOXE, abrégeant la matiere,
Calmer ici ma bile, & finir ma carriere;

Digitized by Google

Mais puis-je ſupprimer le portrait d'un époux,
Qui, ſans ceſſe agité de mouvemens jaloux,
Et paré des dehors d'une tendreſſe vaine,
Aime, mais d'un amour qui reſſemble à la haine.
Alidor vient ici s'offrir à mon pinceau.
Il eſt de ſa moitié l'amant & le bourreau :
Par-tout il la pourſuit; ſans ceſſe il la querelle;
Il ne peut la quitter, ni demeurer près d'elle.
L'erreur au double front, le dévorant ennui,
Les funeſtes ſoupçons volent autour de lui;
Un geſte indifférent, un regard ſans étude,
Va de ſon cœur jaloux aigrir l'inquiétude.
Sans ceſſe il ſe conſume en projets ſuperflus;
Il voit, il entend tout, il en croit encor plus;
Il eſt, malgré ſes ſoins & ſes conſtantes veilles,
Aveugle avec cent yeux, ſourd avec cent oreilles.
Chaque objet de ſon cœur vient arracher la paix;
Marbres, bronzes, tableaux, portiers, cochers,
laquais,
Ceux même qu'aux déſerts de l'ardente Guinée
Le ſoleil a couverts d'une peau baſanée,
Tout lui paroît amant, fatal à ſon honneur;
Il craint des héritiers de plus d'une couleur.
Qu'un folâtre zéphyr, avec trop de licence,
Des cheveux de ſa femme ait détruit l'ordonnance,
Sa main s'arme auſſi-tôt du fer & de poiſon;
D'un prétendu rival il veut tirer raiſon.
Si la crainte des loix ſuſpend ſa frénéſie,
Pour l'immoler cent fois il lui laiſſe la vie:
Dans quelque affreux château, retraite des hiboux,
Dont quelque jour peut-être il deviendra jaloux,
Il la traîne en exil comme une criminelle;

Digitized by Google

Et, pour la tourmenter, il s'enferme avec elle.
Dans ce ſauvage lieu, des vivans ignoré,
D'un foſſé large & creux doublement entouré,
Cette triſte victime, affligée, éperdue,
Sur les funeſtes bords croit être deſcendue,
Lorſque la Parque enfin, répondant à ſes vœux,
Vient terminer le cours de ſes jours malheureux.
Nomme moi, ſi tu peux, quelque mari ſans vice;
Ma Muſe eſt toute prête à lui rendre juſtice.
Sera-ce *Licidas*, qui met, avec éclat,
Sa femme en un couvent, par arrêt du Sénat;
Et qui, trois mois après, devenu doux & ſage,
Célebre en un parloir un ſecond mariage?
Sera-ce *Liſimon*, qui, toujours entêté,
Convoque avec grand bruit toute la Faculté;
Et, ſur ſon ſort douteux, conſultant Hippocrate,
Fait qu'aux yeux du Public ſon déshonneur éclate?
Quel champ, ſi je parlois d'un époux furieux,
Qui, profanant ſans ceſſe un chef-d'œuvre des Dieux,
Oſe, dans les tranſports de ſa rage cruelle,
Porter ſur ſon épouſe une main criminelle!
Mais je te veux encore ébaucher un tableau.
Remontons ſur la ſcene, & tirons ce rideau.
Dieux! que vois-je? En dépit d'une épaiſſe fumée,
Que répand dans les airs mainte pipe enflammée,
Parmi des flots de vin, en tous lieux répandu,
J'apperçois *Traſimon* ſur le ventre étendu,
Qui, tout pâle & défait, rejette ſous la table
Les débris odieux d'un repas qui l'accable.
Il fait, pour ſe lever, des efforts violens;
La terre ſe dérobe à ſes pas chancelans;

Digitized by Google

De mortelles vapeurs, ſa tête encore pleine,
Sous de honteux débris de nouveau le rentraîne.
Il retombe, & bientôt l'aurore en ce réduit
Viendra nous découvrir les excès de la nuit:
Bientôt avec le jour nous allons voir paroître
Quatre inſolens laquais, auſſi ſouls que leur maître,
Qui, charmés dans leur cœur de ce honteux fracas,
Près de ſa femme, au lit, le portent ſous les bras.
Quel charme! quel plaiſir pour cette triſte femme
De ſe voir le témoin de ce ſpectacle infâme,
De ſentir des vapeurs de vin & de tabac,
Qu'exhale à ſes côtés un perfide eſtomac!
Tu frémis: toutefois dans le ſiecle où nous ſommes,
Chere EUDOXE, voilà comme ſont faits les hommes.
Quel mérite après tout, quels titres ſouverains
Rendent donc les maris & ſi fiers & ſi vains?
Oſent-ils ſe flatter qu'un contrat authentique
Leur donne ſur les cœurs un pouvoir tyrannique?
Penſent-ils que, brutaux, peu complaiſans, fâcheux,
Avares, négligés, débauchés, ombrageux,
Parés du nom d'époux, ils ſeront ſûrs de plaire,
Au mépris d'un amant, ſoumis, tendre, ſincere,
Complaiſant, libéral, qui ſe fait, nuit & jour,
Un ſoin toujours nouveau de prouver ſon amour?
Non, non; c'eſt ſe flatter d'une erreur condamnable;
Et, pour ſe faire aimer, il faut ſe rendre aimable.
Après tous ces portraits, bien ou mal ébauchés,
Et tant d'autres encor que je n'ai pas touchés,
Iras-tu, me traitant d'ennuyeux pédagogue,
Des martyrs de l'hymen groſſir le catalogue?

Digitized by Google

Non ; dans un plein repos arrête ton deſtin :
C'eſt le premier des biens de vivre ſans chagrin.
Si, dans des vers piquans, Juvénal en furie
A fait paſſer pour fou celui qui ſe marie,
D'un eſprit plus ſenſé, concluons aujourd'hui,
Que celle qui l'épouſe eſt plus folle que lui.

Digitized by Google

LE TOMBEAU DE M. B.... D....

SATYRE.

QUELLE ſombre triſteſſe attaque tes eſprits ?
Le chagrin ſur ton front eſt gravé par replis !
Qu'as-tu fait de ce teint où la jeuneſſe brille ?
Je te vois plus rêveur qu'un enfant de famille,
Qui, courant vainement, cherche depuis un mois
Quelque honnête uſurier, qui prête au denier trois ;
Ou qu'un Auteur tremblant, qui voit lever les luſtres,
Pour éclairer bientôt ſes ſottiſes illuſtres,
Quand le Parterre en main tient le ſifflet tout prêt,
Et lui va, ſans appel, prononcer ſon arrêt.
Ma douleur, cher ami, paroît avec juſtice,
Et n'eſt point en ce jour un effet du caprice.
Le pompeux attirail d'un funeſte convoi
Vient de ſaiſir mon cœur de douleur & d'effroi.
Mes yeux ont vu paſſer, dans la place prochaine,
Des Menins de la mort une troupe inhumaine ;
De pédans mal peignés un bataillon crotté
Deſcendoit à pas lents de l'Univerſité :
Leurs longs manteaux de deuil traînoient juſques à terre ;
A leurs crêpes flottans les vents faiſoient la guerre ;
Et chacun, à la main, avoit pris pour flambeau

Digitized by Google

Un laurier jadis verd, pour orner un tombeau.
J'ai vu parmi les rangs, malgré la foule extrême,
De maint Auteur dolent la face séche & blême :
Deux Grecs & deux Latins escortoient le cercueil,
Et, le mouchoir en main, Barbin menoit le deuil.
Pour qui crois-tu que marche une telle ordonnance,
Ce lugubre appareil, cette noire affluence ?
D'un Poëte défunt plains le funeste sort :
L'Université pleure, & D..... est mort.
Il est mort ! C'en est fait ; sa satyre nouvelle,
Enfant infortuné d'une plume infidelle,
Dont la Ville & la Cour ont fait si peu de cas,
L'avoit déja conduit aux portes du trépas,
Quand les cruels effets d'une jalouse rage
L'ont fait enfin partir pour ce dernier voyage.
Il croyoit qu'Hippocrene & son plus pur cristal
Ne devoient que pour lui couler à plein canal ;
Mais apprenant qu'un autre, animé par la gloire,
Avoit heureusement dans sa source osé boire,
Il frémit ; &, percé du plus cruel dépit,
Par l'ordre d'Apollon, il va se mettre au lit.
Tu ris ! De tous les maux, déchaînés sur la terre,
Pour livrer aux Auteurs une cruelle guerre,
Sais-tu bien que l'envie est le plus dangereux ?
Ils n'ont point d'antidote à ce poison affreux.
Un Poëte aisément, aidé par la nature,
Souffre la faim, la soif, le soleil, la froidure,
Porte, sans murmurer, dix ans le même habit,
N'a que les quatre murs, l'hiver pour tour de lit.
D'un grand qui le nourrit il souffre les sacades ;
Son dos même endurci se fait aux bastonnades :

Digitized by Google

Mais voit-il ſur les rangs quelqu'un ſe préſenter,
Et cueillir les lauriers qu'il croit ſeul mériter ;
Au bon goût à venir ſoudain il en appelle ;
Au ſiecle perverti ſa Muſe fait querelle ;
A chaque coin de rue il crie : O tems ! ô mœurs !
Le poiſon cependant augmente ſes ardeurs ;
Et les dépits cruels, les noires jalouſies,
Font à la fin l'effet de vingt apoplexies.
Ainſi finit ſes jours le claſſique héros
Dont un triſte cercueil garde à préſent les os.
Mais ſe ſentant voiſin de l'infernale rive,
Et tout près d'exhaler ſon ame fugitive,
Il demande par grace, & d'une foible voix,
D'embraſſer ſes enfans pour la derniere fois.
Deux valets auſſi-tôt, ſes dignes ſecrétaires,
Apportent près de lui des milliers d'exemplaires.
Le lit par trop chargé gémit ſous les paquets,
Et l'Auteur moribond dit ces mots par hoquets :
« O vous, mes triſtes vers, noble objet de l'envie ;
» Vous dont j'attends l'honneur d'une ſeconde vie,
» Puiſſiez-vous échapper au naufrage des ans,
» Et braver à jamais l'ignorance & le tems !
» Je ne vous verrai plus ; déja la mort affreuſe
» Autour de mon chevet étend une aile hideuſe :
» Mais je meurs ſans regret dans un tems dépravé
» Où le mauvais goût regne & va le front levé :
» Où le Public, ingrat, infidele, perfide,
» Trouve ma veine uſée & mon ſtyle inſipide.
» Moi, qui me crus jadis à Régnier préféré,
» Que diront nos neveux ? R... m'eſt comparé !
» Lui qui, pendant dix ans, du couchant à l'aurore,

Digitized by Google

» Erra chez le Lapon, ou rama ſous le Maure !
» Lui qui ne ſut jamais ni le Grec ni l'Hébreu,
» Qui joua jour & nuit, fit grand' chere & bon
» feu !
» Eſt-ce ainſi qu'autrefois dans ma noire ſoupente,
» A la ſombre lueur d'une lampe puante,
» Feuilletant les replis de cent bouquins divers,
» J'appris, pour mes péchés, l'art de forger des vers?
» N'eſt-ce donc qu'en buvant que l'on imite Horace?
» Par des ſentiers de fleurs monte-t-on au Parnaſſe?
» Et R... cependant voit éclater ſes traits,
» Quand mes derniers écrits ſont en proie aux la-
» quais !
» O rage ! ô déſeſpoir ! ô vieilleſſe ennemie !
» Après tant de travaux, ſur la fin de ma vie,
» Par un nouvel athlete on me verra vaincu:
» Et je vis ! Non, je meurs; j'ai déja trop vécu.
A ces mots bagayés, que la fureur inſpire,
B... ferme les yeux, penche la tête, expire:
Le bruit de cette mort dans le pays Latin
Se répand auſſi-tôt, & vole chez Barbin.
Là, dans l'enfoncement d'une arriere-boutique,
Sa femme étale en vain un embonpoint antique,
Et, faiſant le débit de cent livres mauvais,
Amuſe un cercle entier des oiſifs du Palais:
Là, le vieux Nouvelliſte a toujours ſes ſéances:
Là, le jeune Avocat vient prendre ſes licences;
Et le blond Sénateur, en quittant le Barreau,
Vient peigner ſa perruque & prendre ſon chapeau.
C'eſt là que le Chanoine, au ſortir du ſervice,
Vient en aumuce encore achever ſon office,

Digitized by Google

Et qu'on voit à midi maint Auteur demi-nu
Sur le projet d'un livre emprunter un écu.
Dans ce Lycée enfin cette mort imprévue
Fut par les aſſiſtans diverſement reçue.
Acaſte en ſoupira, le Libraire en frémit,
Criſpe en eut l'œil humide, & Perrault en ſourit.
Pendant qu'on doute encor de la triſte nouvelle,
Ariſte arrive en pleurs, &, ſur une eſcabelle,
Au milieu du perron ſe plaçant triſtement,
Lut au cercle, en ces mots, l'extrait du teſtament.
« En l'honneur d'Apollon, à jamais je ſouhaite
» Aux yeux de l'Univers vivre & mourir Poëte :
» J'en eus toute ma vie & l'air & le maintien :
» Mais deſirant mourir en Poëte Chrétien,
» Je déclare en public que je veux que l'on rende
» Ce qu'à bon droit ſur moi Juvénal redemande :
» Quand mon Livre en ſeroit réduit à dix feuillets,
» Je veux reſtituer les larcins que j'ai faits ;
» Si de ces vols honteux l'audace étoit punie,
» Une rame à la main j'aurois fini ma vie.
» Las d'être un ſimple Auteur entêté du Latin,
» Pour impoſer aux ſots je traduiſis Longin ;
» Mais j'avoue, en mourant, que je l'ai mis en
» maſque,
» Et que j'entends le Grec auſſi peu que le Baſque.
» Sur-tout de noirs remords mon eſprit agité
» Fait amende-honorable au beau Sexe irrité ;
» Au milieu des Pédans nourri toute ma vie,
» J'ignorois le beau monde & la galanterie ;
» Et le cœur d'une Iris pleine de mille attraits,
» Eſt une terre auſtrale où je n'allai jamais.

Digitized by Google

» Je laiſſe à mon valet de quoi lever boutique
» Des reſtes mépriſés d'une Ode Pindarique
» Qu'on vit dans ſa naiſſance expirer dans Paris;
» On le verroit bien-tôt rouler en chevaux gris,
» Si le langage obſcur employé dans cette Ode,
» Pouvoit un jour enfin devenir à la mode.
» *Item*... Mais à ce mot, chez l'Horloger le Roux,
La pendule ſe meut, ſonne, frappe dix coups.
Alidor auſſi-tôt, rempli d'impatience,
D'un délai criminel accuſe l'aſſiſtance;
Fait voir que le tems preſſe, & qu'il faut, en grand deuil,
Dans une heure au plus tard eſcorter le cercueil.
Il dit; & dans l'inſtant on vit la compagnie
Se lever bruſquement pour la cérémonie.
L'un court chez un ami, l'autre chez un Fripier,
Endoſſer l'attirail d'un nouvel héritier.
Perrin, d'un vieux bahut, où pend une ſerrure,
Tira ſon juſte-au-corps, fait au deuil de Voiture,
Dont le coude entr'ouvert reçut plus d'un échec,
Et d'un crêpe reteint orna ſon caudebec.
Pradon, le ſeul Pradon, eut aſſez de courage
D'entrer chez un Drapier, & d'un humble langage,
Pour quatre aunes de drap eſtimé vingt écus,
Propoſer un billet, ſigné *Germanicus*.
Enfin, midi ſonnant, cette lugubre eſcorte
S'eſt ſaiſie aujourd'hui du défunt ſur ſa porte:
Et, promenant ſes os de quartier en quartier,
Le conduit au Parnaſſe à ſon gîte dernier.
C'eſt là qu'on va porter ſes funebres reliques,
Dans la cave marquée aux Auteurs ſatyriques.

Digitized by Google

Là, ſur un marbre offert aux yeux de l'Univers,
En caracteres d'or on gravera ces vers.

Ci gît Maître B.... qui vécut de médire,
Et qui mourut auſſi par un trait de Satyre;
Le coup dont il frappa lui fut enfin rendu.
Si par malheur un jour ſon Livre étoit perdu,
A le chercher bien loin, paſſant, ne t'embarraſſe;
Tu le retrouveras tout entier dans Horace.

Fin du Tome quatrieme & dernier.

TABLE

Digitized by Google

TABLE

DES PIECES

Contenues dans ce quatrieme & dernier Volume.

DÉMOCRITE.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

LES VENDANGES, ou LE BAILLI D'ANIERES.

POÉSIES DIVERSES.

Épître à Monsieur le Marquis de... P. 181
A Monsieur l'Abbé de Bentivoglio. 188
Épître à Monsieur Quinault. 194
Épître à Monsieur du Vaulx. 197
Épître. 203
Épître à Monsieur.... 211
Sur le Mariage. 216
Sonnet. 218
Divertissement à mettre en Musique. 219
Pour Mademoiselle L. 223
Pour la même, sur sa maladie. *Ibid.*

Digitized by Google

Chanson pour Mesdemoiselles Loyson, en 1702. Pag. 224
Autre couplet pour les deux Sœurs, en 1702. 227
Chanson faite à Grillon, pour Mesdemoiselles Loyson, en 1703. 228
Satyre contre les Maris. 231
Le Tombeau de M. B... D... 246

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google